

ANTICIPATION

JEAN-PIERRE ANDREVON

SOUPEÇONS SUR HYDRA



fleuve noir

ANTICIPATION
JEAN-PIERRE ANDREVON
SOUÇONS SUR HYDRA

Je suis seul au sein d'une nuit sans limites.

Je suis seul au milieu d'un océan sans limites, seul, abandonné sur une boule de boue liquide. Et personne ne viendra me chercher, jamais.

Je suis seul, et je hurle.

Je crois que je ne cesserai jamais de hurler...

Je ne suis qu'un combattant perdu d'une guerre sans but ni réalité. Mon histoire n'a rien d'original, rien d'exemplaire.

Elle se termine dans la nuit et la solitude, comme toutes les histoires de ce genre.

Elle avait commencé... Vous voulez vraiment le savoir?

Alors il ne vous reste plus qu'à prendre ce récit par le début.



9 782265 026193

JEAN-PIERRE ANDREVON

SOUPEÇONS
SUR
HYDRA

COLLECTION « ANTICIPATION »

ÉDITIONS FLEUVE NOIR

6, rue Garancière - PARIS VI^e

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1^{er} de l'Article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

© 1984, « Éditions Fleuve Noir », Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

ISBN 2-265-02619-0

*Pour Stefan Wul,
un de ceux qui m'ont montré
un des chemins, et la manière
de le suivre.*

J-P. A

Je suis seul au sein d'une nuit sans limite.

Je suis seul au milieu d'un océan sans limite, seul, abandonné sur une boule de boue liquide. Et personne ne viendra me chercher, jamais.

Je suis seul, et je hurle.

Je crois que je ne cesserai jamais de hurler.

Je ne suis qu'un combattant perdu d'une guerre sans but ni réalité. Mon histoire n'a rien d'original, rien d'exemplaire.

Elle se termine dans la nuit et la solitude, comme toutes les histoires de ce genre.

Elle avait commencé... Mais on ne sait jamais quand ça commence vraiment. Le jour de notre naissance, sans doute. Autrement, on peut la faire débiter n'importe quand.

Par exemple par une phrase du genre : **Iniès s'enfilait dans son scaf autonome...**

Et vogue la galère !

CHAPITRE PREMIER

Iniès s'enfilait dans son scaf autonome. Le scaf était étroit. Iniès était large. Elle devait tortiller du cul pour arriver à le faire passer par le col. C'est ce qu'elle avait de plus large, son cul, Iniès. Ça ne déplaisait pas aux mâles du bac, moi compris. Ça ne devait pas déplaire non plus à Nol, bisex, et même plutôt lesbi, disons 60/40.

Justement Nol faisait partie de ceux qui regardaient Iniès se préparer pour la plongée. Je l'ai fixée deux ou trois secondes, parce que je venais de penser à cet histoire de bisexualité. Nol ne me regardait pas. Immobile et droite, elle regardait seulement la grosse botaniste rentrer son ventre et jouer du pelvis, le tout étant moulé, comme le reste de sa personne d'ailleurs, dans une combi kevlar jaune citron maculée de boue. Je ne pouvais pas deviner à quoi pouvait bien penser Nol — au sexe, à la mission, à la flotte grise sans fond ni fin où allait glisser Iniès. Je ne pouvais pas et je m'en foutais, on ne peut jamais savoir à quoi pense Nol, même quand elle fait l'amour, ou surtout quand elle fait l'amour, au choix.

— Vous avez vraiment rien d'autre à foutre, non ? a jeté Iniès.

Elle avait réussi à faire pénétrer son cul dans le scaf. Elle venait de lever la tête et me fixait férocement de ses

grands yeux noirs à pétrifier Méduse en personne. Il lui restait à faire passer ses seins. Elle y arriverait probablement.

— Foutre, c'est pas l'envie qui nous manquerait, ma belle, si tu avais pas coincé dans ton armure la partie qui sert à ça !...

Un gigantesque rire a ponctué la spiritualité de la phrase. Je me suis tourné vers Gore et lui ai fait un clin d'œil complice. Il aime bien ça. Et moi je l'aime bien. Gore est aussi gigantesque que son rire, ou inversement. Il mesure 1 m 90 et pèse cent dix kilos, à une ou deux unités près. Gore était la troisième personne, moi compris, à être venue sur le ponton voir Iniès plonger, plus par désœuvrement que par intérêt véritable. Iniès a bien dû plonger deux cents fois depuis l'ouverture de la base, et Gore tout autant qu'elle, ou plus. Même moi, j'ai plongé deux ou trois fois, au début, pour me rendre compte. Mais je n'ai jamais rien vu de bien passionnant, alors j'ai vite arrêté, et puis ce n'est pas mon boulot.

Gore m'a rendu mon clin d'œil. Il souriait d'une oreille à l'autre. Dans son visage noir comme ce combustible épuisé qu'on appelait charbon, il n'y a que trois surfaces repérables : les deux blancs de ses yeux, et le blanc de ses dents. Quand il dort, sa tête ressemble à une tache sur l'oreiller. Une grosse tache. J'ai reporté mon attention sur Iniès. Elle avait réussi à entrer complètement dans le scaf. J'avais raté l'intromission des seins. Dommage. Il n'y avait plus que la tête de la botaniste qui dépassait du col métallique. Elle ne desserrait pas les lèvres. Elle faisait la gueule. Pourtant je savais parfaitement qu'elle et Gore avaient passé ensemble la nuit précédente. Et je n'avais pas eu besoin de consulter mes écrans pour ça : de mon caisson, je les avais entendus gueuler de plaisir. Des sept occupants du bac, Gore et Iniès sont ceux qui comptabilisent le plus de rapports sexuels, ensemble ou avec d'autres. Tant mieux pour eux.

— Vous pourriez pas m'aider, au lieu de vous marrer comme des scrafulaires ?

Je ne savais pas ce que pouvaient bien être des scrafulaires, et je n'avais pas l'impression de me marrer, comme eux ou autrement. Mais je ne pouvais refuser un coup de main à Iniès. Je me suis avancé vers elle en même temps que Gore qui, lui, riait effectivement : une lune blanche à son premier quartier découpée transversalement dans sa gueule noire. En m'approchant du bord du ponton où le scaf autonome était fixé par les crampons magnétiques, son tiers inférieur baignant déjà dans l'eau grise et agitée, j'ai heurté légèrement Nol. Je me suis excusé, mais elle n'a pas fait mine de m'entendre. Elle ne s'était peut-être pas rendu compte que je l'avais frôlée. Ses yeux noirs, aussi noirs que la peau de Gore, si noirs que l'iris s'y confond avec la prunelle, étaient perdus quelque part au loin — au loin dans son monde intérieur.

Il y a une plaisanterie qui court sur Nol, à la base : quand elle est là, on ne s'aperçoit pas qu'elle est là ; alors si elle n'était pas là, on ne s'en apercevrait pas non plus. On ne peut pas dire que c'est vraiment profond, mais ça avait fait sourire, au début.

Gore s'était agenouillé devant Iniès, qui avait rabattu sur sa figure le casque hémisphérique entièrement transparent du scaf. De ses grosses mains noires, il bouclait un à un les verrous de sûreté mécaniques. Le crachin, qui tombait depuis quelques minutes et avait l'air de vouloir pisser de plus en plus dru, cloquait la peau de son crâne de petites billes transparentes fugitives. Il souriait toujours, et je crois qu'Iniès, le temps d'un battement de paupières, lui a rendu son sourire. Sous le dôme miroitant, sa tête brune et lourde, dont les longs cheveux noirs étaient emprisonnés sous une résille métallique serrée, m'a fait penser à un de ces gros poissons des profondeurs au visage presque humain que Gore ramène parfois.

J'étais passé derrière le treuil, dont j'ai actionné

manuellement le moteur. En principe, la chose aurait dû se faire automatiquement. Mais c'est fou le nombre de machins qui sont tombés en panne, depuis quelque temps. Le moteur a ronronné, et les mâchoires du treuil sont venues mordre le dos du scaf. J'ai cogné de l'index sur le casque, pour faire comprendre à la botaniste plongeuse que ça y était. Elle a hoché la tête sans me regarder, et j'ai pressé avec le pouce un bouton rouge à la base du bloc moteur. C'est dingue ce qu'il peut y avoir comme boutons rouges à presser. Le moteur a ronronné plus fort, et le long bras articulé du treuil a poussé le scaf sous l'eau, qui l'a avalé avec son contenu sans bouillonnement particulier, de bon ou de mauvais augure. Au bout d'un moment le bras est remonté : il avait lâché le scaf à vingt-cinq mètres de profondeur, au niveau des premiers bancs végétaux qu'Iniès allait moissonner.

J'ai croisé le regard de Gore, qui souriait encore vaguement, et je lui ai fait un geste de la main qui ne voulait rien signifier de particulier. Il commençait à pleuvoir vraiment fort, et j'entendais les gouttes s'écraser sur mon Stetson. Contrairement à Gore, je ne m'épile pas le crâne. Je suis chauve au naturel, et mon chapeau de cow-boy avait bien fait rire, au début. Mais c'était le début, le bon vieux temps, le temps où on riait souvent, et pour n'importe quoi. Mais ce temps était terminé, je crois bien.

— Vous venez ? ai-je fait.

Je n'attendais pas spécialement de réponse, positive ou négative, et j'ai commencé à remonter le ponton. Gore m'a suivi. Nous avons dépassé Nol, qui avait déplié une sorte de filet à papillons en forme de selle de cheval. Non seulement je sais ce qu'était un cow-boy, mais je sais aussi ce qu'est un cheval. Je regardais beaucoup de vieux vidéogrammes, jadis. Nol s'était planté face au vent, vers le Nord-Nord-Est, sur le côté tribord du ponton. Droite comme un i dans sa combi orange, elle tendait son filet à papillons à bout de bras, vers le large. Mais ce n'étaient pas des papillons qu'elle

espérait attraper, ni d'autres bestioles visibles à l'œil nu. Elle attendait seulement que des bactéries aérobies, des amibes volantes ou autres saloperies charriées par le vent et la pluie viennent imprégner la surface sensible de son piège à microbes.

Nol est notre bactériologue. Ce n'est pas une spécialité ragoûtante. La voir ainsi au boulot me le rappelait, et je suis sûr d'avoir fait un écart en la dépassant. Au bout de quelques pas, je me suis retourné. Nol n'avait pas changé de position et ses longs cheveux noirs lustrés, que la pluie semblait ne pas atteindre, voletaient dans son dos.

— Une belle même, a murmuré Gore, comme s'il avait lu dans mes pensées, ce qui n'était pas trop difficile. Dommage qu'elle soit froide comme un poisson.

Nous longions l'embarcadère des hydros. Elles tanguaient dans les replis de l'océan. J'ai remarqué que leurs flancs étaient toujours rouillés. J'avais pourtant demandé aux multimates d'entretien de leur donner un coup de peinture. Mais ils ne m'avaient pas obéi. Quelque part dans leur programmation, les têtes de fer avaient peut-être trouvé que s'ils se foutaient à l'eau pour nettoyer les bateaux, ils rouilleraient à leur tour, et ils n'en avaient pas envie.

De l'autre côté du ponton, une tourelle d'armement dressait vers le ciel bouché ses batteries mixtes dotées d'un incessant mouvement. Les tourelles me faisaient toujours penser à des insectes sur le dos, qui agitent inutilement leurs pattes grêles sans pouvoir se relever. L'ordinateur de tir allait peut-être finir par griller à force de se ronger les circuits par désespoir de n'avoir jamais rien sur quoi déclencher le feu des mégasers. J'aurais pu aussi le mettre en panne, et les tourelles auraient cessé de se trémousser comme des folles. Mais je n'avais pas encore osé.

— Regarde ça ! a rugi Gore.

Il s'était avancé sur la passerelle qui fait le tour de la

tourelle. Des espèces de lianes gluantes venues de la mer s'accrochaient à la rambarde. Il y en avait même qui grimpaient à l'assaut de la paroi lisse qui supporte le socle débordant des batteries. Je me suis approché. Les lianes étaient verdâtres, fines comme le doigt, avec une surface écailleuse. Les lianes paraissaient bouger lentement, on aurait dit qu'elles rampaient à la surface du métal. Malgré le tambourinement obsédant de la pluie, je pouvais même entendre le crissement de leurs écailles sur le métal.

A mains nues, Gore a empoigné une des lianes. Il a tiré, j'ai vu son dos s'arc-bouter dans l'effort. Le zoologiste est un colosse, mais là il a bien dû batailler dix ou quinze secondes avant que l'extrémité de la liane casse dans ses doigts. J'avais retenu ma respiration, et la paume de ma main droite était posée sur la crosse de mon gazer. Gore était d'une imprudence folle, et ça lui ressemblait bien.

— Tu as vu ?

Il souriait à nouveau, comme un piano veuf de ses touches noires mais, à travers le ruissellement de la pluie sur sa peau, j'ai remarqué que son teint avait nettement viré au gris. Je me suis approché à un mètre de lui, la main toujours posée sur ma crosse, comme un vrai cow-boy de vidéogramme. Le fragment de liane s'était enroulé autour des doigts de Gore. Il était encore agité de mouvements spasmodiques contractifs qui plaquaient les uns contre les autres les doigts du zoologue. L'extrémité de la liane était fine comme un cheveu. Sa section laissait couler un liquide épais, gluant, rouge foncé, qui s'était déposé sur le poignet de Gore, au ras de la manche de sa combi de même couleur.

— A ton avis, a fait Gore, qui respirait puissamment, c'est du végétal ou de l'animal ?

— Tu me le demandes ? Je n'en sais rien, mais ça a tellement l'air animal que je parierais pour du végétal...

— Juste ! a répondu Gore en éclatant de son grand rire sonore. C'est une algue sensitive. Une parente des

trichodesmios, mais avec des flagelles très spécialisés. Elles se meuvent par thermotropisme, tu vois. C'est la chaleur du moteur hydraulique de la tourelle qui les a attirées. Et celle-là a l'air contente de la chaleur de ma peau... Attends voir, ma belle !

D'un seul coup, Gore a arraché de ses doigts le triple lien de l'algue sensitive. Il a fait une grimace. Là où le végétal vivant avait adhéré, de minuscules cloques humides parsemaient l'épiderme des phalanges. Gore a eu une autre grimace, désabusée cette fois.

— Elle aime le sang, on dirait... Intéressant. Mais ce n'est peut-être qu'une réaction automatique. En réalité, mon sang aurait très bien pu l'empoisonner. De toute façon, le végétal n'est pas ma partie... Iniès a sûrement dû étudier cette cochonnerie. Ou une autre qui lui ressemble. Il y en a partout, dans les forêts intermédiaires. Des centaines de familles... Je vais quand même garder cet échantillon, on ne sait jamais.

Maintenant inerte, le morceau de liane pendait entre le pouce et l'index du zoologue. Sur sa face interne, il y avait des espèces de ventouses, ou plutôt des aiguilles triangulaires, qui portaient à leur sommet une infinitésimale goutte du sang de Gore. J'ai frissonné. A la base, j'ai souvent l'occasion de frissonner. Les autres aussi, mais sans doute qu'ils le cachent mieux que moi.

— Tu fais comme tu veux, mais moi, à ta place, je me désinfecterais vite fait, ai-je grommelé.

— Oui, oui... a dit Gore distraitement. En attendant, on ferait mieux de nettoyer ces trucs au lance-flammes. Si on les laisse prospérer, on sera vite envahi. Je vais chercher un engin, si tu veux.

Je l'ai stoppé d'un geste.

— Pas la peine. Je vais appeler deux multimates. Tu sais bien que j'en ai fait transformer quelques-uns pour ce genre de boulot. Avec tout ce qui risque de nous envahir, autant être efficace.

Il a hoché la tête. J'ai dégagé le terminal vocal de mon étui de ceinture et j'ai ordonné :

— Six et Sept au point G-11, effet immédiat.

J'avais un peu l'impression de jouer à la bataille spatiale. J'espérais aussi que l'effet serait effectivement le plus immédiat possible, car la pluie avait transformé le bord incurvé de mon Stetson « Santa Fe » en un petit bassin que je devais vider toutes les minutes approximativement par une inclinaison de la tête qui n'approuvait rien du tout.

En attendant les robots, je me suis adossé à la rambarde, qui pliait sous le poids de Gore le géant, lequel la poussait de son estomac. La masse informe du hangar aux engins volants et aux divers outils à mémoire ou simplement mécaniques se dressait sur ma droite, gouttières jaillissantes. Plus loin, je pouvais distinguer encore le dôme aplati du Sein — une dénomination maternelle et réconfortante qui vaut bien celle d'*espace polyvalent*. Je voyais aussi, juste à gauche du Sein, une seconde tourelle d'armement qui, elle, n'avait pas l'air de bouger. Peut-être qu'elle en avait marre ou que ses circuits de surveillance étaient pétés, moisis, ou noyés, au choix. Après, je ne voyais plus rien, juste l'absence d'horizon hachuré par la pluie. C'est un spectacle coutumier à la base, où il pleut les trois quarts du temps, le quatrième étant réservé au brouillard ou, avec un peu de chance, au temps simplement gris.

Tout est gris, à la base. Tout est gris, sur le bac. Et autour du bac. Le ciel, l'eau, les bâtiments et autres structures en métal ou en kévlac : gris, gris, gris.

C'est dans ce gris que Six et Sept sont arrivés en cahotant sur leurs roues pataudes, lance-flammes braqués, comme des automates de science-fiction. Six et Sept sont programmés pour détruire toute substance animale ou végétale présente sur le périmètre de la base, quand elle n'est pas protégée par l'influx d'un humain. En principe, ça marche. Et là, ça a marché puisque, après avoir repéré les intrus de leurs gros yeux polyclopes, les deux multimates ont arrosé les abords et le flanc de la tourelle avec de confortables jets de

napalm qui ont failli nous roussir la peau, tant leur ardeur cybernétique avait été brouillonne.

Nous nous sommes reculés, pour voir l'ouvrage en esthètes. Les algues vivantes se tordaient sous l'impact du liquide enflammé, elles fusaient, elles se recroquevillaient en chuintant. Les flammes rouge et or tranchaient agréablement sur le gris du décor. En trois minutes, tout a été fini. Six et Sept m'ont considéré pensivement avec leur lentille qui ressemble à un œil de libellule. L'embout de leur lance-flammes fumait, la pluie qui tombait dans le tuyau brûlant grésillait. Les robots pensaient peut-être que j'allais leur flatter l'encolure, ou alors leur dire un mot gentil. Je me suis contenté de les renvoyer à la niche, où ils sont allés servilement.

— Tu crois qu'il y avait un véritable danger ? ai-je demandé un peu tardivement à Gore.

Il a ri, m'a répondu qu'on ne saurait jamais quand nous rencontrerions un véritable danger, parce qu'alors nous serions morts avant de nous en rendre compte. A sa façon, Gore est un philosophe. J'ai remarqué qu'il suçait ses doigts touchés par les lianes-algues. Je lui ai redit d'aller se désinfecter. Il m'a répondu qu'il y allait, et que si j'avais le temps je pouvais l'accompagner dans son labo, il avait quelque chose d'intéressant à me montrer — peut-être l'embryon d'un danger pour quelqu'un ou quelque chose, précisément.

J'ai soupiré. Le temps, je l'avais. C'était plutôt l'envie qui me manquait. Mais, d'un autre côté, qu'est-ce que je pouvais bien faire d'autre pour le tuer, le temps ? J'ai jeté un coup d'œil à mon chrono. Il était 6 h 28. La journée commençait à peine. Elle menaçait d'être aussi longue que les deux cent quatre-vingt-seize qui l'avaient précédée.

J'ai dit d'accord à mon copain Gore, et j'ai cheminé coude à coude avec lui sous la pluie d'Hydra.

CHAPITRE II

Nous avons longé le bâtiment plat réservé aux caissons, autrement dit à nos espaces habitables particuliers. Autrement dit encore, ces endroits qui ressemblent à des caisses d'aliments lyophilisés, et où nous dormons, baisons quand on est deux (ou trois) à en avoir envie en même temps, nous isolons quand on en a vraiment marre de la gueule des autres. Puis nous avons tourné dans l'étroit corridor couvert qui sépare les caissons du réfectoire. Le réfectoire, je n'ai pas besoin d'expliquer ce que c'est. Nous avons débouché sur la face sud du bac, où sont installés les cinq labos : botanie, bactériologie, zoologie, génétique et écologie. Celui de Gore, le labo de zoologie, est au centre, juste en face du bloc stérile que les cinq spécialistes utilisent à tour de rôle ou ensemble, un peu comme pour ce qui est du sexe, quand ils ont à traiter un matériau qui risque de tacher les doigts.

Comme nous allions pénétrer dans le zoo, je me suis retourné. A cinquante mètres derrière moi, entre le Sein et le petit bloc informatique, j'ai vu passer une silhouette bleu pâle qui se hâtait sous la pluie : Maltan, notre informaticien, qui regagnait son lieu de travail. J'ai fait un signe de la main, mais Maltan ne nous avait pas vus, il pleuvait trop, le temps ne se prêtait pas à la flânerie. Nous portons tous des combis de couleur

différente, à la base. C'est le règlement qui veut ça. Le S.C.S., le Service de Coopération Spatiale est un véritable arc-en-ciel de couleurs, en même temps que de spécialités. Dans un environnement aussi gris que le bac, c'était plutôt bienvenu. Sinon, on aurait aussi bien pu se balader à poil avec une plume dans l'oreille, et personne n'y aurait rien vu à y redire. Ici, il n'y a que moi qui porte une combi noire. Je m'en contente. Il faut dire que je ne me vois pas.

— Alors, tu rentres ou tu prends racine ?

J'ai suivi Gore dans son zoo. A l'intérieur, il faisait humide et sombre, avec toujours cette même odeur composite et prenante de moisissure, d'iode, de décomposition organique, un peu la même odeur que dans la serre d'Iniès, évidemment, mais en nettement plus prononcé. La plupart des bestioles pêchées par Gore et gardées vivantes venaient évidemment de niveaux profonds des forêts aquatiques, et il était nécessaire, pour les garder en bon état, de leur recréer un biotope fidèle. L'essentiel du labo de Gore était encombré d'aquariums de diverses tailles, alimentés, chauffés, recyclés par un système compliqué de machines et de tubulures bricolées par les multimates. Ça vibrait, ça cliquettait, ça bouillonnait dans tous les coins. Il était difficile de faire un pas sans se cogner dans quelque chose, sans se prendre les pieds dans un câble d'alimentation, sans heurter du coude un tuyau aux articulations fragiles qui pétait et vous aspergeait d'un liquide océanique nauséabond d'odeur et de consistance.

Cette fois je n'avais rien cassé encore, mais je sentais parfois des gouttes venues de nulle part s'écraser sur mon Stetson ou sur le dos de mes mains que j'étais obligé de tendre devant moi en aveugle. Tous ces poissons et autres créatures à sang froid vivaient dans un milieu pratiquement dépourvu de luminosité, et les aquariums n'étaient éclairés qu'aux infrarouges. Mais parfois la scintillation bleue ou verte d'un champ

électrique signalait un poisson ingénieux, dont les batteries organiques fabriquaient sa propre lumière.

Il y avait de tout, dans l'ancre de Gore : des larves de chrysomèles géantes qui vivaient au sein de sculptures fantastiques qui n'étaient autres que des chapelets de déjections séchées, des vives trapues et couvertes de piquants pouvant injecter à qui s'y frottait un concentré mortel même pour un homme d'hémolytiques, de néphrotoxiques et de neurotoxiques, toute une colonie de ces bizarres scorpions des mers rouge vif dont les femelles portent tendrement leurs petits dans une poche ventrale, une raie planante de trois mètres d'envergure au corps tellement poreux qu'elle pouvait voler pendant plusieurs centaines de mètres, des hippocampes bicéphales plus batailleurs et féroces que les piranhas terrestres, et cinquante autres bêtes toutes plus charmantes les unes que les autres.

Le plus extraordinaire des pensionnaires de Gore était pourtant un banal invertébré, un ver non segmenté du genre némerte, dont la particularité était de mesurer cent sept mètres de longueur, pour un diamètre qui n'excédait pas cinq ou six centimètres. Le némerte croupissait dans un aquarium géant qui tenait tout un des côtés du labo, pas loin de vingt mètres. Il restait replié sur lui-même dans la vase, il avait l'air tout triste, ce qui venait sans doute de l'incurvation de sa bouche plissée sous ses trois petits yeux marron. Gore avait remonté l'animal une quinzaine de jours auparavant. Il était entortillé autour de son scaf, et il avait fallu plusieurs heures à Iniès et à Ygra, aidées par un multimate spécialisé dans la manipulation des échantillons animaux, pour démêler cet écheveau vivant sans le casser. Pendant ce temps, Gore était resté immobile à l'intérieur de son module. Il prétendait que le némerte, s'il était bien parent de son petit cousin terrestre, devait à un certain stade de son existence parasiter l'intestin d'un poisson ou d'un reptile aquatique des grands fonds. Il avait ri quand quelqu'un lui avait demandé quelle

taille aurait pu avoir la bête parasitée. De toute façon, nous n'avons pas encore rencontré cette bête-là, et pour ma part c'est aussi bien.

— C'est ça que je voulais te montrer... m'a dit Gore.

A sa suite, j'étais parvenu jusqu'au fond du zoo marin sans avoir été bouffé ou empoisonné par un pensionnaire rendu fou furieux par la captivité et qui aurait fracassé sa cage d'un coup d'aileron. Le zoologiste s'était arrêté devant un ensemble de deux aquariums qui communiquaient par un sas. Dans l'un, il n'y avait qu'une seule créature, un poisson anodin, gris, qui ressemblait à une outre molle prolongée par un flagelle annelé. Dans l'autre, trois crabes hérissés de piquants, à la carapace incrustée d'arabesques rubis et bleu sombre, menaient un ballet au ralenti en jouant de leurs pinces, qui étaient impressionnantes. C'est fou ce qu'il peut y avoir comme espèces belliqueuses, dans l'océan d'Hydra. Ces crabes au masque barbare semblaient en faire partie. La suite de l'opération, c'était la confrontation avec l'outre léthargique. A l'avance, je ne donnais pas cher de sa peau.

Gore a ouvert le sas et, avec un bâton trempé dans l'aquarium de droite, il a poussé un des crabes dans celui de gauche. Au cours de la brève manœuvre, le crabe a réussi à briser l'extrémité du bâton. Gore me l'a mis sous le nez en riant silencieusement : ce n'était pas un bâton, mais une tige de fer. J'ai émis un sifflement admiratif.

— Tu vas voir, maintenant...

Dans l'aquarium, éclairé par une rampe vert-jaune qui nous marbrait de reflets cadavériques, le crabe combattant a entamé, pinces claquantes, un circuit chaloupé autour de son adversaire qui, effrayé, s'était tassé dans un angle, sa queue annelée pendant sous lui. Je me suis penché vers la base de l'aquarium, le bord de mon chapeau touchant la paroi de verre. La main de Gore s'est refermée sur mon épaule. J'ai eu un mouvement agacé. A la base, on n'aime pas trop être touché

sans précaution par autrui. Mais la main du géant ne m'a pas lâché et j'ai continué à regarder. A l'extrémité du flagelle, une petite projection s'est produite, qui a à peine troublé l'eau. J'ai pensé à du liquide spermatique, qui s'est tout de suite délayé. Mais les mouvements du crabe se sont peu à peu ralentis, sont devenus mous et incertains, comme s'il était gagné par la somnolence. Une de ses pattes a ployé sous lui, puis une autre. Les épines de sa carapace se sont tassées, pour pendre comme des bouts de laine sur son dos. Puis la carapace elle-même s'est affaissée, perdant ses belles couleurs vives. Une plaque s'est détachée, montrant une peau grumeleuse. Les pinces s'étaient refermées, il m'a semblé qu'elles s'étaient soudées. Au bout d'une ou deux minutes, ce n'étaient plus que des appendices inoffensifs, inutiles, que le crustacé n'avait plus la force de brandir. Encore quelques minutes, et le crabe avait perdu toute son ardeur et toute sa superbe, ce n'était plus qu'un pauvre animal mollasson et nu qui rampait au fond de l'aquarium. L'outre au flagelle tournoyait avec nonchalance au-dessus de lui, sans plus s'occuper de son ancien ennemi.

— Alors ? ai-je fait. Cette bestiole projette un composé chimique qui a dissous les sels de calcaire ou la chitine de son exosquelette. C'est ça, hein ?...

Gore a ri si fort et si près de mon visage que j'en ai été éclaboussé de postillons. Cette fois, je me suis arraché à ses doigts et j'ai reculé d'un mètre, en passant le dos de ma main sur ma joue humidifiée. Qui sait ce que la bave de mon sombre ami pouvait bien contenir comme dégueulasserie ?

— Tu n'y es pas, Val ! Mais alors là, pas du tout, mon camarade... Ce valvaire fabrique un nucléotide destiné à perturber le code génétique de ses prédateurs. Un intron baladeur, si tu veux, qui attaque l'ADN de son adversaire et provoque une mutation. Tu comprends ce que je veux dire ?

Je me suis contenté de grimacer un sourire à la J.R.

(C'est une vedette de vidéogramme, qui doit bien avoir trois siècles d'âge mais a toujours son petit succès.) C'est curieux comme mes compagnons sont prêts à me prendre pour un minus incapable de compter sur les doigts de sa main. En réalité, je sais des tas de choses ; par exemple que la souris n'est pas la femelle du rat, ni la grenouille la femme du crapaud ; je suis même pratiquement sûr que les bébés ne naissent pas dans les choux et ne sont pas apportés par des écureuils. Seulement mes bons petits copains ont tendance à oublier que je sais toute cette sorte de choses. Ils ont tendance à oublier que je suis passé par presque autant d'Universités qu'eux, et que j'ai même reçu une formation hypnotique polyvalente. Ça, c'est à cause de la combi noire que je porte sur le dos. C'est parce que je suis le responsable de la sécurité sur le bac. C'est parce qu'ici, je ne suis rien d'autre que le flic de service.

Mais chacun son boulot, et les vaches seront bien gardées.

— Tu veux dire, si je comprends bien, ai-je appuyé, que ce poiscaille est capable de synthétiser un *messenger* que l'ADN d'espèces différentes accepte ? Et que ce *messenger* a un effet mutagène ?

— Exact. Et un effet mutagène immédiat. Tu as vu ! En cinq minutes, ce crabe guerrier est devenu une larve. C'est sa manière de se défendre, à ce valvaire. Casser une programmation génétique, pour faire d'un lion un mouton. Et en un temps ridiculement court. Je n'ai jamais vu ça nulle part. C'est une sacrée trouvaille. Une sacrée piste pour...

Gore s'est tu, il a mordillé ses doigts, où les piqûres de l'algue sensitive étaient devenues des petits points blêmes sur sa peau noire. J'ai encore regardé le crabe déliquescent se traîner misérablement au fond de l'aquarium.

— Une sacrée piste pour nos recherches, sûrement, ai-je terminé. Et naturellement, tu vas foncer chez Alec pour lui faire part de ta découverte ?

Je n'ai même pas eu besoin de reporter mon regard sur le zoologue pour savoir que son grand rire anthropophage avait une fois de plus pris possession de son visage. Alec est notre généticien. C'est en même temps le chef de la base, un chef accepté par consensus mutuel, à cause de ses titres, de sa spécialité, et parce qu'il est notre doyen. Allez savoir pourquoi, Alec est en même temps, de nous tous, l'homme le moins bien accepté par ses collègues. Ou, pour parler net, le plus détesté. En outre, on ne peut pas dire que la collaboration entre les représentants des diverses disciplines baigne dans l'huile. A mesure que le temps passe, ce serait même plutôt le règne grandissant du chacun pour soi. Mais ces messieurs et ces dames oublient peut-être parfois qu'ils appartiennent au S.C.S. et rêvent à des lauriers universitaires... Ou alors c'est seulement l'isolement ou le confinement qui rend tout le monde teigneux. Je ne sais pas. Je m'en fous.

A ce moment de mes réflexions moroses, mon bracelet com a lancé son sifflet d'appel, et la voix de Maltan s'est élevée.

— Val ? Tu peux me rejoindre au central radio, s'il te plaît ? J'ai un message d'en haut.

J'ai répondu à Maltan que j'arrivais et j'ai salué Gore d'un index martial sur le bord de mon Stetson. Gore se suçait toujours les doigts. Il était appuyé contre l'aquarium aux crabes, et le morceau d'algue qu'il avait cassée pendait toujours à sa ceinture.

— Dis, ai-je ajouté, tu vas te décider à te désinfecter, oui ou merde ? Ou tu préfères que Nol te coupe la main ?

Je suis parti sans attendre la réponse mais, quand je me suis retourné après une dizaine de pas, j'ai vu que Gore avait retroussé la manche de sa combi et s'apprêtait à s'injecter une dose de polyvaccin. Un compresseur s'est mis en route à côté de moi, j'ai reçu un jet d'eau pulvérisée sur la poitrine. Dans un aquarium, un poulpe bleuâtre me fixait intensément de ses gros yeux impavi-

des, avec de mauvais frémissements au bout des tentacules. J'ai enfin réussi à trouver la porte, après avoir failli basculer dans un récipient découvert posé à même le sol, et où une multitude de longs poissons argentés ouvraient des bouches aussi grandes qu'eux, pleines de dents fines comme des aiguilles.

Je suis sorti et j'ai repoussé la porte du labo dans mon dos. Que pouvaient-ils bien nous vouloir, ceux d'en haut ? Ce devait être important, pour que Maltan m'ait appelé au lieu de me faire suivre la communication. J'ai jeté un coup d'œil à mon chrono et une volée de pluie tiède, à l'odeur et au goût indéfinissables, m'est arrivée en pleine figure. La journée n'avait pas notablement avancé, et le temps était toujours aussi dégueulasse.

J'ai courbé la tête sous les éléments, et je me suis dirigé vaillamment vers le centre de communications.

Pour arriver au central radio, j'ai longé sur la moitié de sa circonférence la paroi de métamostène du Sein, où des lichens noirâtres formaient un tracé complexe et anguleux rappelant un circuit imprimé. J'ai jeté en passant un coup d'œil maussade à la tourelle d'armement nord-ouest, qui ne bougeait toujours pas. Il faudrait que je voie au retour ce qui n'allait pas avec elle. Un petit mal de tête, probable.

La pluie s'était quelque peu atténuée et, vers l'est, au ras de l'horizon brouillasseux, une bande jaune pisse palpitait. Le temps, à défaut de se lever — il ne se lève jamais — allait peut-être ouvrir un œil. C'est en ressassant ces considérations météorologiques que je me suis brusquement trouvé au milieu d'un grouillement de papillons surgis de nulle part. J'ai essayé de les disperser avec des grognements furieux et des gestes des bras totalement inefficaces. Certains se posaient sur mon Stetson, d'autres sur mes épaules, mes mains, et même mon nez, qui est plutôt protubérant, bien que personne ne m'appelle Cyrano, par ignorance plus que par respect d'ailleurs.

Les papillons sont une des dix plaies du bac. Pour les neuf autres, je pouvais attendre un peu. Les papillons ne sont pas dangereux, ils sont seulement agaçants, et ils piquent. En réalité ce ne sont pas des insectes, mais des

amphibiens qui s'adaptent à une vie semi-aérienne au cours d'une de leurs douze métamorphoses. On les appelle comme ça à cause des couleurs taches d'huile de leurs ailes en mouvement. Pour m'en débarrasser, j'ai dû quitter mon chapeau et en frapper furieusement le vide tout autour de moi. J'ai bien aligné trois douzaines de victimes avant que l'essaim se disperse. Quand je suis arrivé devant le bloc cubique du central, je laissais sur le sol métallique une trace pantelante de minuscules corps brillants, aux ailes battantes. Un multimate n'a pas tardé à arriver et a entrepris d'avaler blessés et mourants avec sa trompe aspirante.

La porte du central com m'a laissé entrer sans problème particulier. Le central est un des rares endroits du bac, avec le Sein et le réfectoire, qui n'est jamais verrouillé. Maltan, à mon entrée, a levé vers moi ses yeux transparents comme des billes de verre. Mais c'est tout l'étonnement qu'il a manifesté en me voyant le crâne nu et le chapeau à la main, sans parler de mon appendice nasal que je sentais enfler à vue d'œil à cause des piqûres.

— Alors, qu'est-ce qu'il y avait de si urgent ?

Maltan, sans répondre, m'a tendu un rectangle de polyex portant quelques lignes imprimées. J'ai lu. Le message arborait le code de l'Unité Spéciale Recherche de la Spatiale, de qui dépend directement la base. C'était écrit : *Emergence procédure R Unité Transport RAGG-12 Temps base Hydra 298/17. Prière équipe postée préparer transit navette et réceptionner...*

J'ai haussé les sourcils en recoiffant mon Stetson. Le message, décodé, microphotographié et agrandi, s'arrêtait là.

— Réceptionner quoi ? ai-je demandé.

Maltan a incliné sur le côté sa longue tête chevaline. Il devait chercher un moyen pour me répondre sans avoir à parler. Maltan est comme ça. J'aurais pu parier qu'il allait se gratter l'occiput, se manger les ongles d'une

main et faire remuer ses oreilles. Et c'est effectivement ce qu'il a fait. Sauf les oreilles, soyons honnêtes.

— Le reste du message a été noyé, a-t-il fini par articuler, de sa voix lente et haute.

— Noyé ? Et pas moyen de le repêcher ?

Maltan a secoué la tête. Ses exovertèbres en fibres aramides ont craqué vilainement. Maltan est né sur Terre, mais il avait eu la malchance d'être transféré sur Lagrange VII avant d'avoir fini sa croissance. Résultat : il avait dû se faire greffer un exosquelette presque complet avant de pouvoir remettre le pied sur un monde à pesanteur normale. Presque tous ses os étaient doublés extérieurement par des tigelles bleutées à moitié incrustées dans sa peau qui lui donnaient l'air de s'être déguisé pour un bal costumé ringard au possible. Mais sans ça, il se serait cassé au moindre mouvement.

— Bref, ai-je continué, on ne saura pas ce qu'on doit réceptionner avant l'atterrissage de la navette. C'est demain à 17 heures. En pleine nuit, en plus... Qu'est-ce qu'ils sont encore en train de mijoter, ceux d'en haut ?

Je n'attendais pas de réponse de Maltan. Je savais que ce n'était pas sa faute si une partie du message s'était perdue. Les conditions atmosphériques d'Hydra ne facilitent pas les transmissions. Et il n'y aurait pas d'autre contact. Aucune onde ne peut être transmise depuis l'enversvide. Pour qu'un vaisseau communique avec un poste planétaire, il faut qu'il émerge. Il émerge, il transmet en contraction — une fraction de seconde — et il replonge. C'est une mesure de sécurité, pour ne pas être repéré ou intercepté, en cas d'état d'urgence.

Et l'état d'urgence, il y avait longtemps qu'il durait.

Je suis sorti après avoir frappé l'épaule de Maltan d'une main virile. Je ne me demandais pas vraiment s'il fallait que je m'inquiète ou pas. Il serait temps demain de savoir ce que ceux d'en haut, les volants, les traceurs, nous voulaient. Nous dire que c'était fini, peut-être. Ou que ça avait à peine commencé.

En marchant vers la tourelle, je faisais remuer mes

muscles faciaux. Ça devait donner d'affreuses grimaces, qu'heureusement personne ne pouvait voir. Ce n'était pas cette histoire de message qui me faisait grimacer. C'était mon nez, qui semblait avoir cessé d'augmenter, mais me cuisait. Je louchais, mais je suis quand même parvenu au pied de la tourelle.

— Ouvrez ! ai-je commandé.

La porte n'a pas coulissé, même le voco est demeuré silencieux. J'ai répété l'ordre. Ça n'a pas mieux marché. Alors j'ai débloqué le verrou électronique avec mon décodeur. La porte a enfin daigné s'ouvrir. A l'intérieur du cylindre creux, tout était noir et silencieux. Silencieux ? Ce n'est qu'après avoir fait deux pas en avant dans le noir que j'ai entendu une sorte de crissement feutré, qui semblait venir de partout autour de moi. J'ai failli demander : *Y a quelqu'un ?*, mais je pense que ce trait d'humour serait resté inopérant. La sonnerie DANGER s'est mise à grelotter dans mon cortex, et quelque chose de froid et de gluant, une main, une patte, un tentacule, je ne savais pas, est venu me caresser la joue.

J'ai sauté en arrière, j'ai empoigné la crosse de mon gazer et, dans le plus pur style western, j'ai arrosé l'obscurité devant moi, en balayage latéral. Le gaz surcomprimé a chuinté, mais je n'ai pas entendu le moindre cri ou glapissement animal. Aussitôt après avoir tiré, j'ai regretté de l'avoir fait. S'il n'est pas toujours facile de questionner avant, mieux vaut essayer au moins de savoir quelle est votre cible. On apprend ça, en formation Sécurité. Mais il était trop tard pour avoir des remords, et j'ai appelé Six et Sept, puis Gore.

Ils sont arrivés presque en même temps, en moins d'une minute. J'ai tout de suite demandé aux multimates d'éclairer l'intérieur de la tourelle. J'ai senti le souffle de Gore, qui était penché au-dessus de mon épaule, couler sur mon cou. Je me suis contenté d'émettre un bruit de bouche mouillé. Tout l'intérieur de la tourelle, le pivot hydraulique, les câbles d'alimen-

tation, les batteries des catalyseurs, était couvert de larves noires grosses comme la main qui remuaient lentement. C'est d'elles que provenait le crissement qui, maintenant que je voyais les coupables, s'avérait plutôt une succion insistante. Les larves étaient en train de bouffer l'intérieur de la tourelle.

Gore s'est mis à rire avant que j'aie pu lui demander qu'est-ce que c'était que ces saloperies. Je le lui ai demandé quand même, après qu'il ait eu fermé sa grande gueule.

— Des sangsues, mon pote... Des sangsues mangeuses de métal. J'en avais quelques-unes au zoo, dans le temps. Mais je n'ai pas pu les garder. Elles bouffaient aussi le verre des bacs ! Elles ne produisent pas de l'hirudine, comme nos sangsues terrestres, mais un acide enzymatique qui dissout toute matière inorganique. Leur proie habituelle, c'est les nodules des fonds. Mais tu vois le monceau de boustifaille qu'on représente ! Et elles se reproduisent par scissiparité...

— Puisque vous êtes si copains que ça, elles et toi, l'ai-je coupé, tu pourrais peut-être me dire comment on va faire pour s'en débarrasser avant que la base soit devenue une tranche de gruyère ?

— Tu vas me donner un coup de main. Quand j'ai étudié ces bestioles, j'avais pu synthétiser une molécule qu'elles ne digèrent pas. On va en fabriquer quelques centaines de litres et les faire boire jusqu'à plus soif...

Gore ne riait plus. Il affichait une mine contrariée, ce qui ne lui ressemble guère. J'ai remarqué que les doigts de sa main droite étaient recouverts d'une glu homéostatique désinfectante. Il m'a suivi à l'intérieur de la tourelle maintenant éclairée par les photons des multimates. Les sangsues y avaient pénétré par une fissure large de vingt centimètres creusés dans le métamostène du pont. Elles grouillaient, elles bouffaient toujours. *Gnifgnifgnif* leurs ventouses suceuses.

— Après, vaudra mieux passer par-dessous et sécher toutes celles qui ont pu s'accrocher à notre cul... a-t-il

grogné pendant qu'on filait vers l'entrepôt. Foutu boulot. Ça va nous prendre deux ou trois jours pour tout passer en revue...

Je ne lui ai pas fait préciser qui pouvait bien être ce « nous ». Tout le monde sur le bac, moi compris j'en ai peur, a une fâcheuse propension à prendre Gore pour l'homme à tout faire. Il faut dire qu'il peut déployer l'énergie de cinq personnes mieux que moyennes.

Dans le fatras invraisemblable de conteneurs de toutes sortes et de toutes tailles qui encombrent l'entrepôt, Gore a mis tout de suite la main sur l'échantillon de son truc tue-sangsues. Il l'a fait boire au synthétiseur, qui a roté et s'est mis en branle, ce qui est une façon de parler. Il faisait maintenant une chaleur lourde et poisseuse aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur — l'ordinaire des courts après-midi d'Hydra. J'avais soif, mon Stetson me collait à la calvitie et le fond de ma combi au cul. Quand le synthé a craché le liquide demandé dans six jerricanes transparents, ma soif a monté d'un cran parce que ledit poison se présentait sous la forme d'un léger fluide pétillant d'une belle couleur jade. Aidés par Maltan, nous avons bricolé trois multimates pour les transformer en arroseuses. Le cybernéticien avait été le seul à répondre à mon appel à l'aide. Alec et Ygra m'avaient envoyé chier, Iniès n'était pas encore remontée, et Nol avait carrément mis en veilleuse son bracelet com.

Nous sommes retournés à la tourelle, précédés des trois robots flanqués chacun de deux jerricanes brinqueballants. Le vert éclatant du liquide me foutait le bourdon. Le ciel était vaguement mauve, il pleuvait à nouveau de grosses gouttes espacées qui s'écrasaient sur le pont avec des bruits d'explosion. C'était une pluie exagérément chaude, une pluie d'après-midi. J'ai imaginé la chevelure atmosphérique d'Hydra fumant dans le vide stellaire comme une comète folle.

Les multimates ont commencé à asperger l'intérieur de la tourelle. Les sangsues se détachaient avec peine,

tombaient et se tortillaient sur le sol. Il y en avait des milliers. Il fallait périodiquement les sortir à la pelle. Gore nous avait fait mettre un masque, à cause des émanations. Personne ne parlait. C'était un travail épuisant et sans fin. A mesure que les sangsues se décollaient et mouraient, on en découvrait d'autres. Et sous le magma, le mécanisme de la tourelle apparaissait irrémédiablement rongé. Celle-là, pour la remettre en état, il faudrait demander un transfert spécial de matériel.

Nous nous sommes interrompus pour aller réceptionner Iniès, qui venait d'émerger et nous avait lancé un appel pour qu'on vienne la tirer de son scaf. Nous sommes retournés sur l'embarcadère de plongée, Gore et moi, laissant Maltan se démerder avec les multimates. Iniès avait ramené trois gros sacs à échantillons gonflés de végétaux divers, que le scaf a rejetés sur le ponton. La ventouse magnétique du treuil a regagné son logement avec un bruit sec, Gore a déverrouillé le casque du scaf, a plongé les mains dans l'ouverture et en a retiré Iniès d'un seul coup, sans effort, en la soulevant par les aisselles. Il l'a maintenue un moment contre lui, bras levés, les fesses volumineuses de la botaniste appuyées contre sa poitrine.

— Lâche-moi, vieux porc ! a hurlé Iniès en se débattant.

Gore l'a reposée sur le ponton en lui disant qu'il ne se faisait pas prier parce qu'elle ne sentait pas la rose. Iniès n'a rien répondu. Elle a défait le filet qui emprisonnait ses cheveux, les a fait voler autour de sa tête, longs et noirs, d'un mouvement altier. Ensuite elle a quitté sa combi jaune citron. Elle n'avait rien dessous. Elle a fait jouer un moment ses muscles, ses gros seins encore fermes tressautaient au rythme de ses épaules qui roulaient. Puis elle s'est tournée vers l'océan, reins cambrés, pubis poussé vers le large. Je me suis aperçu qu'elle pissait dans l'eau, comme un homme. Une érection tendait le devant de ma combi. La claque dans

le dos que m'a assenée Gore m'a fait faire deux pas en avant.

— Je suis de ton avis ! a-t-il rugi au milieu de son grand rire.

Iniès n'est peut-être pas belle, mais c'est sûr qu'elle est bandante. Sa miction verticale terminée, elle a appelé un multimate, qui est arrivé sur ses roulettes et a soulevé les sacs à échantillons.

— Si tu as envie de nous rejoindre à la tourelle nord-ouest, te gêne pas, a fait Gore. Tu verras un truc marrant. Il faudra aussi que je te montre un bout d'algue vampire que j'ai cueilli...

Iniès a battu des paupières pour lui faire comprendre que le message était reçu cinq sur cinq, puis elle nous a tourné le dos et a filé avec nonchalance vers son caisson, ses fesses grasses mais majestueuses bougeant comme bougent des fesses soumises à la loi de la pesanteur et aux tractions des muscles pendant la marche. Le multimate la suivait avec les sacs remplis de plantes aquatiques, et derrière le multimate une araignée de mer exadactyle se dandinait. Je me suis demandé une seconde si je n'allais pas faire un carton dessus, pour dire de m'occuper les doigts, mais j'ai répondu non à cette demande perverse et j'ai couru derrière Gore qui était déjà reparti vers la tourelle.

Surprise, Alec avait rejoint Maltan. Son œil bleu et porcin m'a fixé avec froideur. Son autre œil brasillait, rouge sombre, dans son demi-masque facial.

— Alors, qu'est-ce qu'il y a ?

Notre chef bien-aimé ne s'encombre jamais de périphrases, ni même de politesses. La prothèse qui lui couvre la moitié gauche du visage, emportée par un accident ancien dont il n'a jamais parlé, lui donne un air de méchant de vieux film de science-fiction. Alec était sans doute plus aimable et plus liant, au début de l'installation de la base. Mais il a si vite changé que cette époque-là, plus personne ne s'en souvient.

— Des sangsues qui bouffent le métal... ai-je commencé avec un grand sourire. Elles...

— Je sais bien, je sais bien ! m'a coupé Alec. Je veux parler du message. Qu'est-ce qu'ils nous veulent ? Une navette en procédure d'urgence ! Ils ne vont pas nous rapatrier, tout de même ? On est loin d'avoir obtenu des résultats utiles...

Alec me fusillait du regard, comme si j'y étais pour quelque chose. J'ai encore souri.

— Tu sais, je ne suis qu'un pauvre O.S. ignorant, moi, camarade-chef. Je n'en sais pas plus que ce que Maltan a pu te dire. On fera un tour de table ce soir, au Sein, si tu veux. Mais puisqu'on saura demain qui est le coupable...

Alec a plissé vers la gauche sa bouche presque dépourvue de lèvres. Ma désinvolture et mon humour, à supposer que j'en aie, ne lui plaisent pas des masses. Mais chacun se défend comme il peut. Le cercle rouge de son cervœil a brillé, puis Alec est reparti à grandes enjambées vers son labo, son corps trapu boudiné dans sa combi bleu vif.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de message ? m'a jeté Gore d'un ton soupçonneux.

C'est vrai que dans le feu de l'action, je ne lui avais rien dit.

— Rien d'important... Il y aura une émergence demain, et on doit nous livrer quelque chose. Je ne sais pas quoi. Une partie du message s'est perdue...

Gore a haussé ses épaules massives. Je l'ai suivi à l'intérieur de la tourelle, où Maltan grattait avec flegme les cadavres des dernières sangsues qui adhéraient encore au métal déchiqueté. On pataugeait dans le liquide vert, et l'odeur m'a pris à la gorge. J'ai refixé mon masque. Dans la mort, les sangsues s'enroulaient sur elles-mêmes. On aurait dit de répugnantes merdes métalliques tombées du colon d'un monstre de bronze. On a terminé le boulot aussi vite qu'on a pu. Inières était venue nous rejoindre, elle semblait de meilleure

humeur, et j'ai vu un moment sa main se poser brièvement sur l'épaule de Gore. Dégagé, l'intérieur de la tourelle ressemblait à de la dentelle. Pas de doute, nous avons une batterie en moins pour nous défendre contre les fantômes. Un peu plus tôt, j'avais pensé aux dix plaies du bac ; maintenant, il y en avait une onzième. C'est la vie. Il a encore fallu qu'un multimate soudeur refasse le sol avant qu'on puisse boire une bière qu'un autre robot était aller nous chercher.

— Tu penses toujours qu'il y en a d'autres qui sont en train de nous bouffer le cul ? ai-je demandé à Gore.

Ce n'est pas lui qui m'a répondu, mais Maltan.

— Je ne crois pas. Tout à l'heure, je suis allé vérifier sur le circuit périphérique. Tout a l'air en ordre. Mais on a déjà quatre œils en panne, sous le niveau d'eau.

— Tant mieux ! a grogné Gore. Je crois que les sangsues vivent en groupes très localisés. Le bac a dû passer au-dessus d'un de ces conglomerats... N'empêche, quand j'aurai le temps, je bricolerai un multimate de plongée, avec un retour vidéo, pour patrouiller sous la cale vingt-quatre heures sur vingt-quatre... merde ! Vingt heures sur vingt, je veux dire.

Personne n'a ri. J'ai terminé ma bière, j'ai jeté la boîte dans la flotte, et je me suis levé. Six et Sept finissaient de faire cramer les cadavres des sangsues. La puanteur était infecte. J'avais brusquement envie de me décrasser, de prendre une douche, de changer de combi. Les autres aussi, je suppose. Il était un peu plus de quinze heures. C'est le moment où la nuit tombe, sans gros *Brang !*, mais avec de belles irisations vers l'Ouest, quand 4116 se couche derrière la perpétuelle couverture nuageuse d'Hydra. J'ai dit aux autres qu'on se retrouvait au réfec dans la demi-heure, et j'ai filé vers mon caisson.

— Sésame, ouvre-toi ! ai-je jeté à la porte.

C'était encore une de mes finesses. Durant mon immobilisation forcée après la catastrophe d'Altona, j'avais écouté beaucoup de cassettes-texte (mais c'est

une autre histoire). La porte s'est ouverte, et je me suis retrouvé dans mon caisson, qui avait son allure habituelle, avec toutes les tridies au mur, mes acteurs favoris, mes paysages favoris, et des femmes de hasard — mais pas forcément des gros plans sur leur chatte. J'ai jeté ma combi dans le nettoyeur et je suis passé sous la douche, dans le coin adéquat. L'eau était moins chaude que la pluie. Ça m'a fait du bien. Après, j'ai brossé soigneusement les ongles de mes mains, pour en enlever les intrus éventuels, et j'ai terminé par un petit coup de neutrons, pour tuer proprement les microbes, avant que cette aspersion quotidienne me tue, moi. Mais c'est le règlement. Mon nez avait l'air normal, si tant est qu'il puisse mériter cet adjectif. Je l'ai quand même couvert d'une crème, et j'ai enfilé une combi propre.

Au réfectoire, il y avait déjà Gore, Nol, et Ygra. Ils m'ont souri tous les trois. Ygra a de magnifiques yeux violets, dans une figure mince, sèche et brune. Mais c'est peut-être à la suite d'une injection d'homéopigments. Je leur ai lancé un grand bonsoir. Au réfectoire, et sous le Sein, il est de règle de laisser tomber les soucis et l'agressivité de la journée. Parfois, ça marche encore.

Nol et Ygra m'ont observé alors que je me passais les mains sous le jet de polynomycine. Encore une règle tacite, sur le bac. Après, j'ai pu aller m'asseoir à la longue table métallique, près de Gore, qui bâfrait une énorme assiettée de purée verte où nageaient des bataillons de petites saucisses noires. Le poids de mon corps sur le coussin du siège a fait surgir de l'intérieur de la table mon plateau-repas encore fumant. Les saucisses noires dans la purée verte évoquaient les cadavres des sangsues nageant dans le poison jade. Mon estomac a murmuré à mon oreille qu'il n'était pas question qu'il avale ça. J'ai dit à mon estomac de fermer sa gueule et j'ai bravement attaqué une saucisse, en maudissant intérieurement le salopard qui avait programmé le repas du jour. J'ai mâché. La saucisse avait un goût indéfini-

nable. La purée n'en avait pas. On aurait dit de la boue. Entre mille choses qui se dégradent à vitesse grand V sur le bac, la nourriture en est une qui me chagrine particulièrement.

— Qui a programmé cette saleté ? ai-je demandé d'un ton léger, sans regarder personne en particulier.

C'est à ce moment que Maltan a fait irruption dans le réfec, en craquant de tout son exosquelette.

— C'est lui ! a dit Gore en le désignant de sa fourchette dégoulinante.

Il s'est esclaffé, a fait passer son rire avec un grand verre de vin du Caucase directement synthétisé d'après l'eau de mer. Même Nol a souri.

— La programmation des repas est automatique, maintenant, Val... Tu ne le savais pas ? C'est au moins une chose dont on n'a plus à s'occuper.

— Oui. Et on bouffe de la merde, ai-je soupiré avec un rien de fatalisme tempéré par un tiers de philosophie.

— Mais on en bouffe, de toute façon, s'est étranglé Gore.

Il avait passé son bras gauche autour de l'épaule d'Ygra et lui pétrissait doucement le sein à travers la combi vert émeraude de l'écologiste. C'est à ce moment qu'Iniès est arrivée. Elle a jeté un œil de connaisseur au couple en passant ses mains sous la vaporisation désinfectante. Ensuite elle est venue s'asseoir à ma droite. Elle a dit à Gore que son échantillon d'algue était intéressant, et elle a commencé à ingurgiter sa purée avec un appétit vorace. C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je me suis levé, j'ai dit que j'allais sous le Sein, et j'ai ajouté « Qui m'aime me suive. » J'ai croisé Alec en sortant. Il ne m'a pas regardé. Le réfectoire, c'est ça : on entre, on bouffe, on sort, on se croise. Une fois dehors, et après avoir fait quelques pas en direction du Sein, je me suis retourné, juste pour voir si effectivement quelqu'un m'aimait. Nol était en train de passer la porte, et je l'ai attendue. La nuit était maintenant tout à fait noire, traversée par de lentes étoiles filantes qui

n'étaient autres que des protozoaires fuséiformes brûlant un gaz organique en sautant hors de l'eau. Je n'ai rien trouvé à dire à Nol jusqu'au moment où nous avons été aspirés par la ventouse homéostatique qui sert de porte au Sein. Et une fois à l'intérieur non plus. Mais à l'intérieur du Sein, on se sent bien. C'est d'ailleurs pour ça qu'il a été conçu : comme un cocon douillet, comme une caverne organique, un utérus. Et c'est sans doute comme ça qu'on aurait dû l'appeler. Seulement les dames auraient peut-être protesté.

Le Sein est divisé en petits alvéoles où il est possible de se vautrer dans une matière fibreuse qui peut prendre, au choix, la consistance du sable chaud, de l'herbe tiède, de quelque chose qui ressemble à de la neige mais n'est pas froide, et dix autres consistances. Naturellement, il est possible de s'isoler complètement dans un alvéole. Chacun comporte un terminal, une batterie d'écrans, un distributeur de boissons et de breuvages neuros, aphros, amphos, ou tout simplement alcoolisés. Mais on ne va pas sous le Sein pour s'isoler. On y va pour communiquer avec ses semblables. J'ai essayé, en demandant à Nol où elle en était. Que dire, à part évoquer le boulot ?

— Je suis sur une culture intéressante. Une saleté à large spectre. Je vais demander à Alec de...

Le loup est arrivé comme on parlait de lui. Tant mieux. Je n'avais pas envie de savoir ce que Nol voulait lui demander. Je n'avais plus envie que quiconque me parle de son boulot et des saletés qui lui passaient entre les doigts. Alec s'est assis dans un alvéole, raide comme s'il avait avalé un parapluie. Ygra est passée devant lui sans un regard et s'est installée dans son creux de façon à lui tourner le dos. Gore et Iniès ont été les derniers à arriver, ils sont tombés dans un trou, enlacés et rigolards, et j'ai pensé qu'ils allaient peut-être se mettre à baiser devant tout le monde, pour nous offrir un spectacle en trois dimensions non prévu dans les programmes pornos. Ygra a encore remué dans son

alvéole, de façon à ne pas avoir non plus les deux amoureux dans son champ de vision violine. C'est le genre de truc qu'on remarque, quand on est responsable de la sécurité.

— Avant de terminer la soirée de manière plus ludique, je voudrais attirer votre attention sur la teneur d'un message interrompu que Maltan a capté dans la matinée. Apparemment, la Recherche nous envoie du matériel. Ça veut peut-être dire que les opérations se rapprochent de notre secteur, et que ceux d'en haut vont nous demander un effort supplémentaire. Je demanderai donc d'avance à tous et à toutes...

C'est à peu près à ce moment-là que j'ai cessé de l'écouter. Alec y allait de son baratin sur le devoir, la solidarité et autres tautologies amphigouriques. La fin de son discours s'est perdue dans une chanson de Gore, qui avait lâché Iniès pour prendre sa guitare à neuf cordes. Gore a une belle voix, et il joue bien. Et ses chansons afroméricaines ont toujours quelque chose de poignant, qui force l'écoute. Gore est non seulement un type bien, c'est aussi un type précieux. Quand il a eu fini son récital et qu'il a quitté le Sein avec Iniès, je me suis dit qu'il était temps pour moi aussi d'aller aux plumes. Nol avait rejoint Ygra dans son alvéole, Alec parlait à voix basse avec Maltan. J'ai lancé un salut à la ronde et je suis sorti.

Dehors, l'obscurité du large était totale, et il ne pleuvait plus du tout. L'océan grondait sourdement tout autour du bac. Son haleine iodée était forte. Je me suis imaginé dans la caverne béante d'un estomac titanesque, Jonas dans la baleine, Pinocchio dans le requin. J'ai frissonné, mais c'était seulement de froid : dès que la nuit est tombée, la chaleur de serre du jour chute de vingt degrés, parce que la faible profondeur de l'eau en fait un réservoir thermique médiocre. Quelques protozoaires flamboyaient encore dans le noir, flottant au-dessus de la base comme des missiles mer-mer indolents.

J'ai été content de m'isoler dans mon caisson. Ici, la température était stable et je n'avais plus l'impression que la grande bouche du dehors allait me happer. Et puis je retrouvais sur mes murs les jambes d'Ellia, le sourire conquérant de Wil, la carrure de Tonio, les lèvres pulpeuses d'Aïna, les seins en pains de sucre de Ninirm.

J'ai tourné un moment, je me suis déshabillé, et j'ai vérifié encore dans le miroir grossissant de mon coin toilette si quelque spore proliférant, si quelque lichen carnivore ou tout autre saloperie (je crois que *saloperie* est le mot que nous employons le plus souvent sur le bac) ne s'était pas mis à l'œuvre sur mes doigts, dans le trou de mes oreilles, sous mes aisselles, sous mes armpits, derrière mes couilles, bref, partout. Mais en principe, aujourd'hui encore, j'étais passé à travers.

Est-ce que j'allais me coucher ? Me coucher et enfin oublier pour six heures Hydra et sa flotte remplie de bestioles ? Non. Il fallait encore que je zeyte mes écrans vidéo personnels, pour voir si tout allait bien. Ça fait partie de mon boulot, ça aussi. Sur le bac, il y a cent caméras, moins la petite dizaine qui est tombée en panne. Avec courage, je suis passé d'une sélection à l'autre, tchac, tchac, tchac, tchac. Mais aucun monstre marin ne semblait avoir grignoté les entrepôts, aucun poulpe ne chatouillait de ses tentacules les hydrotraqueurs en rade, je n'ai pas vu de mâchoires carnassières mastiquer du métal de ponton, pas vu d'algues tapisseuses étouffer de manière anormale un bloc ou une antenne. Sous les lumières espacées des photones, tout était paisible.

Il me restait à jeter un dernier coup d'œil sur mes collègues. Dans le caisson d'Iniès, personne. Iniès était chez Gore, et même à cheval sur Gore, emmâtée, si je peux me permettre. Ils avaient l'air de bien s'amuser, alors je les ai laissés s'amuser, pas chien, surtout que le mouvement me donnait le mal de mer. Maltan dormait. Bonne nuit. Nol n'était pas dans son caisson. Où elle

était passée, celle-là ? Chez Alec ? Mais chez Alec, il n'y avait personne non plus. Merde ! J'ai commencé à sentir le sale frisson des catastrophes nocturnes me glisser sur l'échine. Mais c'était un frisson pour rien : Nol était avec Ygra, et elles avaient l'air de bien s'amuser aussi, surtout la seconde. Là, j'ai regardé un peu plus longtemps, pour voir le travail des langues. Quant à Alec, il était dans son labo, le con. Son travail des heures diurnes ne lui suffisait sans doute pas. Il était penché sur son microscope électronique, il devait sans doute regarder des virus de la peste à qui il avait greffé le gène du cancer, ou quelque chose d'approchant.

J'ai fermé les écrans. C'était à mon tour de fermer mon esprit, et mes yeux. S'il se passait quelque chose de vraiment grave dans la nuit, le circuit d'urgence me réveillerait.

Ça avait été une dure journée, mais tout compte fait elle n'était pas plus dure que toutes celles qui l'avaient précédée. C'était toujours une consolation.

J'ai dévissé de mon crâne mon chapeau de cow-boy, et je me suis étendu sur mon lit. La lumière s'est éteinte et, en attendant de m'endormir, j'ai repensé au charmant spectacle que m'avaient donné Nol et Ygra.

Le reste ne regarde que moi.

CHAPITRE IV

La journée d'Hydra, selon les normes terrestres auxquelles il est difficile d'échapper, fait dix-neuf heures et trente-neuf minutes. Mais pour faciliter le découpage horaire, il a été décidé de régler les chronos sur des jours de vingt « heures » hydrasiennes standard. Des journées courtes, réparties en six heures de sommeil ou de repos, et quatorze heures d'activité, que chacun gère à sa guise. Nous ne prenons qu'un seul repas principal par jour, tacitement situé aux environs de seize heures. Personne n'a ressenti de troubles particuliers, physiques ou psychologiques, à cause de ce rythme temporel contracté. Mais il faut dire que beaucoup d'entre nous sept, avant d'être postés sur Hydra, menions déjà une vie qui n'avait plus rien à voir avec les normes terrestres.

L'année d'Hydra est de 567 jours. La planète suit une orbite dont la distance moyenne au soleil est d'un peu plus de 700 millions de kilomètres — en gros celle de Jupiter par rapport à notre lointain soleil. Mais 4116 du Taureau est une étoile blanc-bleu, de type A, dont la chaleur de surface est de 10 000 degrés. Ce qui explique que la température d'Hydra soit tropicale : 40° en moyenne au milieu de la journée à notre latitude d'ancrage, le tropique planétaire précisément. Mais

Hydra n'a pratiquement aucune inclinaison axiale, ce qui veut dire que c'est un monde dépourvu de saisons.

C'est aussi un monde dépourvu de terres émergées. Hydra n'est qu'un seul et immense océan, une boule de boue recouverte sur la totalité de sa surface d'une mince pellicule d'eau salée. C'est ce qui fait sa particularité — encore que ce ne soit pas le seul exemple de planète aquatique répertoriée dans notre secteur galactique. Cet océan n'est pas très profond. Il existe bien sûr des failles (la plus impressionnante a trois mille mètres de fond, et il en existe sans doute de plus profondes), mais au-dessous de la base le plateau océanique n'est qu'à deux cent soixante mètres, ce qui explique qu'il est facilement atteignable en scaf mobile, et qu'on peut y marcher à la surface sans équipement lourd.

Hydra n'est pas le seul corps planétaire à tourner autour de 4116 du Taureau. Mais le groupe des quatre planètes géantes de type neptunien qui gravitent selon des orbites compliquées à plus d'un milliard de kilomètres de l'étoile blanc-bleu est sans intérêt. Seule Hydra a de l'intérêt. Et elle en a parce que c'est une planète jeune (moins de trois milliards d'années) qui, bien qu'aquatique, ou parce qu'aquatique, est un fabuleux réservoir naturel de vie. Bien sûr, il n'existe ni mammifères ni oiseaux, sur Hydra. Il y en aura peut-être dans cinq cents millions d'années, si les mouvements tectoniques font émerger des terres. Pour le moment, la planète n'en a pas besoin. Ni nous, qui l'auscultons. Car, du végétal à l'animal, du protozoaire au reptile amphibien, des colonies de levures aux gymnospermes, des microscopiques vers des sables au néonothosaurus de cinquante mètres de long, Hydra a enfanté plus d'espèces vivantes que la Terre n'en a jamais compté. Et ces espèces sont nombreuses parce qu'elles se transforment rapidement (rapidement en temps géologique, bien sûr), qu'elles mutent continuellement, à cause du flot de radiations qui fusent de 4116. En moyenne, la surface d'Hydra reçoit 800 millirem par an — alors que

l'irradiation naturelle terrestre au niveau de la mer est de l'ordre de 35 à 50 millirem. Cette augmentation de la radioactivité n'est pas assez forte pour présenter à court terme un danger pour nous (et puis nous recevons chaque mois une injection du fixateur OX), mais la dose est suffisante pour bouleverser en profondeur, et constamment, les cariotypes hydrasiens.

En fait, l'irradiation d'Hydra serait bien supérieure si, outre les ceintures ionisées de type Van Allen, elle ne possédait pas une atmosphère d'environ 2 000 kilomètres, le quadruple de l'atmosphère terrestre. Pour un monde légèrement plus petit que notre planète d'origine — Hydra a un diamètre de 11 928 kilomètres, c'est considérable. Et qui plus est, à cause de la masse océanique, des échanges thermiques et de l'évaporation, Hydra est constamment recouverte de nuages. Le ciel d'Hydra, c'est un matelas de 10 000 mètres de nuages qui roulent, tourbillonnent, s'entrechoquent, se délitent parfois, mais ne crèvent jamais tout à fait. Pluie, orages, grêlons chauds, averses de spores et chutes de grenouilles, c'est le quotidien d'Hydra. On n'y voit jamais le soleil et, la nuit, jamais les étoiles, ni le système multiple d'Alcyone, ni la splendide Pléione et sa changeante couronne gazeuse.

Ici, nous sommes isolés dans du coton, au sein du Taureau, dans l'amas des Pléiades. A ciel ouvert, on pourrait distinguer, à 407 années-lumière, une petite étoile jaune : notre soleil, entre les phares plus lumineux de Sirius et Procyon. Mais notre soleil est loin, il est invisible et, autant que je puisse le deviner, tout le monde s'en fout. Ici, la nostalgie n'est pas de saison, et puis elle n'a plus grand-chose sur quoi s'appuyer : au ^{XXIII}^e siècle, la Terre n'est plus ce qu'elle était — à supposer qu'elle l'ait été...

Ici : la base flottante USRP de la Spatiale, qu'on appelle plus familièrement le bac. Un ponton mobile de forme déchiquetée, en métamostène ultra-léger et ultra-résistant (qu'ils disent), qui doit faire 250 mètres dans sa

plus grande longueur et 180 à sa partie la plus étroite. Deux pseudopodes : le bloc stérile vers l'Est, et la pile à fusion vers l'Ouest, alimentée par l'hydrogène de l'eau, 25 mégawatts qui nous fournissent de l'énergie propre et fiable à volonté (qu'ils disent aussi). Autrement, il y a de tout, sur le bac : dortoirs, cuisine, labos, hangar aux hélicos, embarcadère pour les hydrotraceurs, bloc com, bloc cyber, et le Sein, et l'aire d'atterrissage et...

C'est précisément sur l'aire d'atterrissage que nous étions, tous les sept, à un peu moins de dix-sept heures, en ce deux cent quatre-vingt-dix-huitième jour de présence hydrasienne. Il y avait de la nervosité dans l'atmosphère. Gore marchait de long en large, Iniès, assise sur une balise verte qui l'enveloppait d'un halo cadavéreux en contre-plongée, se rongait les ongles, Ygra tirait sur une de ses cigarettes sans nicotine, Maltan se pinçait les exovertèbres pour voir si elles étaient toujours en place, Alec était si minéral qu'on ne distinguait pas le côté métallique de sa figure de la partie en chair. Nol n'était pas là... mais si, bien sûr, elle y était ; seulement elle ne prenait pas plus de place qu'une souris, dans l'angle le plus ombreux de la piste.

Moi — moi j'étais très digne, je me grattais juste un peu le nez, je le grattais, je le pinçais, je le tordais, je le tirais, le soupesais, j'y cherchais des choses — bref, je faisais tout ce qu'on peut faire avec un nez, surtout quand il a la taille de celui que le bon Dieu m'a accordé. La nuit était obscure et lourde, la température n'avait pas encore eu le temps de fléchir, et de grosses gouttes pesantes et tièdes qui semblaient naître spontanément dans l'air s'écrasaient sur le pont en un incessant battement de tambour. Cette attente me rappelait une autre nuit, près de trois cents jours auparavant, lorsque la navette de transfert nous avait débarqués en bloc et en vrac sur le bac déjà entièrement monté et aménagé pour nous, mais désert, tous les techniciens ayant fichu le camp avant notre arrivée.

C'était comme si on s'était retrouvé dans une ville

métallique magiquement débarrassée de ses habitants et dérivant sur un océan obscur peuplé de monstres qui nous guettaient. Nous avons eu le temps de nous familiariser les uns avec les autres au cours du voyage à bord du gros transport Cyclope 2020, mais se sentir brusquement exilés en pleine nuit, sans le regard d'une étoile pour nous prouver que le reste de l'univers existait encore, avait été une dure épreuve. Il nous avait fallu plusieurs jours pour explorer la station flottante, et plus de jours encore pour y établir nos quartiers, prendre des habitudes, nous y sentir à l'aise. La routine ne s'était jamais vraiment installée, il y avait trop d'imprévus, trop de merdouilles pour ça. Mais les tensions et la grogne avaient pris sa place.

— Dans dix secondes ! a fait Maltan de sa voix haute et sans inflexions.

Il s'était courbé sur l'extention de son télécom Early Voice, qui lui retransmettait les coordonnées d'approche de la navette. Gore s'est mis à compter, de sa grosse voix qui crevait les explosions mates de la nuit pluvieuse : Un... deux... trois... et j'ai abandonné mes rêveries passéistes pour reprendre pied dans le moment présent.

— Là ! a stridulé Ygra.

La couche nuageuse venait de se napper d'une crème transparente et bleutée qui s'élargissait, comme si elle coulait de plus en plus fort juste au-dessus de nos têtes. La cloque a crevé dans un éclair blanc, et il n'y a plus eu que les quatre étincelles bleu vif des propulseurs ioniques. Le *bang* ! caverneux de l'air comprimé et expulsé dans l'émergence roulait encore, que les quatre étincelles étaient devenues des phares éblouissants dirigés droit dans mes yeux. Je les ai fermés, j'ai fait deux pas trébuchants en arrière, j'ai entendu Gore hurler *Dix !*, et le ponton de l'aire d'atterrissage a sonné et vibré, vibré, vibré... J'avais des échardes sous les paupières et des tessons de bouteille dans les tympans. Je n'y voyais plus rien, je n'entendais plus rien. La navette avait

atterri ! Quand l'obscurité a reflué par vagues nauséuses et que la lumière jaune-vert des photons a recomposé la scène en ombres chinoises, la navette se dressait au centre de la mire, environnée d'un flot sifflant de vapeur laiteuse. Ce n'était qu'une ombre noire, une forme trapue, un suppositoire planté sur un bourrelet cylindrique et supporté par quatre ailerons triangulaires.

— Je viens de recevoir un message, a dit Maltan. Nous devons reculer par mesure de sécurité. La navette redécollera dès qu'elle aura livré son fret...

J'ai rencontré le regard de Gore, qui a secoué la tête.
— C'est du rapide ! a-t-il grogné.

Déjà, au milieu des écharpes blanches qui continuaient de fuser, le sas de la navette coulissait, se gonflait d'un furoncle oblong : l'ascenseur d'embarquement, qui a glissé sur ses rails jusqu'au sol. Malgré l'avertissement de Maltan, j'ai fait plusieurs pas en avant, et les autres aussi. Une caisse autotractée a surgi de l'ascenseur et s'est écartée de la navette. Au milieu de la vapeur en train de se diluer, une autre forme est apparue, une silhouette humaine en scaphandre orange de la Spatiale. Un scientifique qui tenait à livrer lui-même le contenu du caisson ? La silhouette arrivait droit sur moi. Elle a fait un geste des bras pour nous signifier de reculer. Sur le flanc de la navette, l'ascenseur remontait. Mais ce n'est que lorsqu'il s'est encastré dans son logement et que les propulseurs ioniques se sont mis à rugir que la vérité m'est apparue : le transfert d'urgence ne concernait pas du matériel, il concernait un bipède humain — un huitième équipier.

J'ai couru sur une dizaine de mètres pour m'écarter de la navette, dont la base était à nouveau éclaboussée par l'étincelante flamme de la fusion. J'ai fermé les yeux et j'ai bouché mes oreilles avec mes mains. Le temps que je regarde à nouveau, il n'y avait plus que quatre petites étincelles bleu vif sous le couvercle noir du ciel. Et puis le déchirement blanc, et puis la cloque bleutée qui a

rétréci et a disparu. Le sol vibrait encore, et mes tympanes. Je me suis tourné vers le nouvel arrivant, sur qui convergeaient tous les autres — des combis de toutes les couleurs surmontées de têtes ahuries.

La silhouette en scaf orange a déverrouillé la cagoule rigide qui couvrait son visage. Le casque a basculé en arrière. Deux yeux lumineux se sont braqués sur moi. J'ai entendu un sifflet prolongé — Gore, sûrement.

Je m'excuse par avance du cliché. Mais il m'est venu tout de suite à l'esprit : j'avais devant moi la plus belle fille que j'aie jamais vue.

CHAPITRE V

— J'ai reconstitué ici un biotope sommaire du deuxième niveau... Pour plus de commodité, j'ai divisé l'épaisseur sous-marine en quatre strates. Jusqu'à moins vingt-cinq mètres, ce sont les eaux libres, le territoire des créatures supérieures, notamment les reptiles marins, dont beaucoup d'espèces rappellent celles de notre Secondaire. Mais elles ne nous intéressent pas. Le second niveau possède à environ moins soixante mètres un sol mouvant formé de plaques végétales. Ces plaques sont constituées de bancs de corail, des gorgonies principalement, et de varech. De multiples animaux vivent et prospèrent sur ce fond intermédiaire. Tous les crustacés imaginables, mais aussi des insectes, dont la famille la plus remarquable s'apparente au dytique... Tiens ! Tu peux en avoir un, là : il est caché derrière ce laminaire. Il guette sa proie. Ses quatre chélicères injectent un hémorragipare qui...

Je n'écoutais plus Ygra. Sa voix pourtant harmonieuse n'était plus pour moi qu'un fond sonore sans importance — sans plus d'importance que toutes les formes de vie hideuses qui s'agitaient dans le grand bassin hémicirculaire qui envahissait les deux tiers de son labo.

Je regardais Sudrud.

La façon dont elle penchait la tête pour observer le

dytique, la façon dont elle rabattait sur sa joue gauche la masse vaporeuse de ses cheveux blond argent (ce qui découvrait son cou gracile), sa manière de passer son index sur ses lèvres entrouvertes, et sa manière de sourire, et de rire en plissant les yeux, et la façon incroyablement souple dont elle inclinait son corps mince, aux épaules droites, aux seins menus, au bassin trapézoïdal, aux fesses parfaitement rondes.

Il n'était pas difficile de chanter les louanges de Sudrud : elle était la beauté même. Et il n'était pas difficile de trouver des mots poétiques pour la décrire, car tout en elle était poésie. Sans doute cette perfection dans la grâce et la beauté aurait perdu de son aura dans un environnement moins carcéral que le bac... Mais j'avais beau me dire ça, rien à faire : j'étais sous le charme, et je n'avais pas la moindre envie de m'en sortir.

Tout le monde avait été éberlué, quand elle avait rabattu sa cagoule et avait montré son minois, la veille au soir. Bien sûr, personne ne s'attendait à ce que le bac accueille un occupant supplémentaire. Mais que ce renfort se présente sous l'apparence d'une fille de vingt-sept ans, aux formes déliées comme celle d'un mannequin de mode, aux traits réguliers et lumineux de Play Nat, aux cheveux si fins et si blonds qu'ils faisaient une couronne solaire autour de sa tête, aux yeux verts comme une tendre pousse de printemps (poésie, poésie !...), ça, c'était autre chose.

Il me semblait que je la reverrais toujours comme elle m'était apparue ces premières minutes. Elle avait quitté son gantelet droit, avait tourné sa paume vers le haut, y avait recueilli une des grosses gouttes chaudes qui tombaient du cœur de la nuit. Elle avait souri, avait enlevé de son crâne la résille qui maintenait ses cheveux plaqués pour le port du casque, les avait fait voler de ce mouvement qui allait vite nous être familier, et à ce moment-là seulement elle avait paru prendre conscience de notre présence — ce groupe de paumés en combis

douteuses, puant la chair macérée, l'iode et le moisi, qui la serraient à l'étouffer. Alors son sourire vague et impersonnel s'était transformé en un sourire chaleureux et direct, et elle avait prononcé ces trois phrases :

— Je vous salue. Mon nom est Sudrud Eslon. Ma fonction parmi vous sera la tératologie.

Cette présentation succincte avait débloqué notre mutisme interloqué, et ça avait été le chahut — paroles de bienvenue, questions, politesses et frôlements. On avait conduit Sudrud à un caisson libre (la base en compte dix), on l'avait laissée avec deux multimates pour l'aider à débarrasser sa cantine et à aménager son palace, et on était revenu la chercher tous en chœur, pour l'inévitable séance sous le Sein. On était tous excités, tous et toutes, et même Nol avait pour une fois l'air d'être là. Il n'y avait qu'Alec à rester corseté et à jouer les chefs, son cervœil rouge brillant dans le métal de sa demi-figure bleue, son œil bleu éteint dans sa demi-figure sanguine. Gore s'était naturellement installé tout à côté de Sudrud, et ses grosses mains noires avaient des envolées baladeuses, sous le regard furieux d'Ygra. Moi, je m'étais assis sur une fesse juste en face d'elle, tourmenté par deux problèmes cruciaux : premièrement, est-ce que je gardais mon Stetson sur le crâne au risque de paraître malpoli, ou est-ce que je le quittais en dévoilant agressivement ma calvitie ? Deuxièmement — où est-ce que je pouvais bien mettre mon nez pour qu'il ne lui cache pas entièrement le reste de ma figure. Dans mon chapeau, peut-être ?

Sudrud avait subi sans broncher l'impact de toutes ces énergies survoltées. Jamais au cours de ces courtes heures de prise de contact sous le Sein elle n'avait laissé percevoir une mimique d'impatience, un mouvement de fatigue, une trace d'agacement. Elle était restée calme et souriante sous la houle, et les phéromones que lui envoyaient tous ces mâles proches du rut (et sans doute aussi les deux femelles qui ne crachaient pas sur le saphisme) se heurtaient à un bouclier d'airain. Sudrud,

manifestement, était aveugle et sourde à l'effet qu'elle produisait. Autrement, elle avait répondu avec bonne volonté et précision à toutes les questions qui lui avaient été posées...

Elle n'était pas née sur Terre, ni même dans le système solaire, mais à Aelita, une base souterraine de la Spatiale située sur VII d'Alpha du Centaure ; cela expliquait sa taille et sa minceur, son air un peu étrange, et la couleur de ses cheveux et de sa peau, si laiteuse qu'elle en était presque translucide. Elle y était demeurée jusqu'à vingt-deux ans, à la suite de quoi elle avait navigué d'Université en Université, mais toujours sur des bases ou des satellites éloignés de la mère patrie. Hydra était son premier poste au titre du Service de Coopération Spatiale. Mais elle ignorait si la situation s'était aggravée ou non au cours des derniers mois. La censure restait vigilante et elle n'en savait pas plus que nous — moins, même. Elle avait subi une formation accélérée sous un dôme d'une base aussi perdue que la nôtre, dans le système inhospitalier de Véga, et puis ça avait été le voyage jusqu'à Hydra, à bord d'un transport Cyclope standard. Et... oui, sa spécialité était bien la tératologie, d'où sa combi violette qui tirait l'œil par sa couleur agressive, et qui la moulait si étroitement.

La présence de Sudrud, son arrivée inopinée, nous faisaient toucher du doigt, à nouveau, la raison de notre présence sur Hydra. Peut-être qu'ainsi isolés, et sans contact avec l'extérieur à part quelques très brèves liaisons radio, nous avions eu tendance à l'oublier — certains d'entre nous au moins, et moi en particulier. Mais maintenant Sudrud était là. Avec sa spécialité qui sonnait mal à l'oreille et cadrait si peu avec son physique...

Sudrud la tératologue, la fabricante de monstres.

J'avais un peu hésité, de retour dans mon caisson, à lui donner le petit coup d'œil du soir. Et puis le boulot, hein ! Je l'avais donc surprise nue, moi le premier, dès sa première nuit sur Hydra. Et je n'avais pas du tout été

étonné de constater que Gore était déjà à sa porte, en train de tirer la bobinette. Mais j'avais été bien content de voir que la chevillette n'avait pas chu, ni Sudrud. Elle avait laissé Gore beugler son désir par le communicateur, mais le détail de ses mensurations intimes n'avait apparemment pas suffi à faire céder la belle. Ou elle avait été effrayée, qui sait ? Sudrud était mince et souple comme une liane. Peut-être qu'intérieurement, elle ne correspondait pas non plus au gabarit de mon ami afroméricain. En tout cas il avait fini par se tirer, de guerre lasse, comme on dit, et la queue entre les jambes, comme on dit aussi. J'avais donc pu, peinard, admirer encore un moment les seins haut placés de Sudrud, ses jambes déliées, son ventre plat, son pubis à peine étoilé d'une petite mousse argentée.

Et puis elle s'était couchée et j'avais fait pareil.

Ma queue à moi était nettement plus haut qu'entre mes jambes. Bizarrement, j'en éprouvais un sentiment mitigé, qu'on aurait peut-être pu appeler de la honte.

Aujourd'hui, je faisais un brin de conduite à Sudrud. Moi et Alec, je veux dire : lui comme chef de base, moi comme flic en chef. La différence entre nous deux, c'est qu'Alec avait l'air de s'emmerder alors que moi j'étais aux anges, et ils prenaient le temps de planer, les frères.

On avait commencé par la serre à Iniès. Après, on avait voulu continuer par le zoo de Gore, mais il était en train de transformer un multimate pour patrouiller sous le ventre du bac, comme il m'en avait averti l'avant-veille. Alors on avait remis à plus tard et on s'était pointé chez Ygra. Elle venait de terminer sa conférence et le tour du propriétaire. On avait vu une araignée de mer pondre ses petits dans le corps d'une lamproie-tigre, un crabe ouvrir délicatement une moule pour lui bouffer l'intestin (riche en parasites succulents), une colonie de champignons tétrapodes s'enraciner sur le manteau d'un calmar nain, une méduse-torpille électrocuter un pogonophore, et dix autres joyeusetés écologiques. Heureusement le dytique terminait la série, et je

n'ai pas été fâché de sortir de la niche darwinienne où règne Ygra.

— J'espère que nous pourrons collaborer de façon suivie... a dit notre hôtesse en plongeant ses beaux yeux violets dans les magnifiques yeux verts de Sudrud.

Sa main sèche a effleuré ses cheveux, son épaule, et même ses seins. Ygra avait sans aucun doute l'intention de pousser la collaboration au-delà des heures de travail mais, comme de coutume, Sudrud fait mine de ne pas comprendre l'invite. Légère, aérienne, elle était déjà dehors, sous la pluie rude de la fin de matinée qui semblait l'éviter pour ne pas la mouiller. Ou alors c'était encore un effet de mon regard poétique. En tout cas, moi, j'ai été trempé au bout de dix pas et, au bout de vingt, j'avais de l'eau jusqu'au fond de mes boots, à cause de la retenue du bord de mon Stetson qui se déversait régulièrement dans ma nuque, dans mon cou, mon dos, la raie de mes fesses, et ainsi de suite jusqu'aux talons, par l'intérieur de ma combi.

— Et si nous faisons une pause casse-croûte ? ai-je proposé.

L'œil d'Alec a rougeoyé méchamment, mais Sudrud a dit :

— C'est une bonne idée, Val.

On ne pouvait que capituler au son de la voix de la tératologue centaurienne. Et même Alec l'a fait. Nous sommes donc allés nous réfugier un moment sous le Sein, où le distributeur de bouffe a craché avec obligeance des petits carrés de matière ressemblant à du poisson pané un peu trop brûlé. Au goût, ça ne sentait pas le poisson, seulement le brûlé. Je ne me suis même pas demandé à partir de quel déchet de base le synthétiseur-cuisinier avait fabriqué ces entremets typiquement hydrasien. Je l'ai seulement fait passer avec deux boîtes de bière. La bière est à peu près la seule chose qui reste correcte, sur le bac. Je ne sais pas ce qu'a fait Alec, mais j'ai remarqué que Sudrud n'avait rien pris à manger (la veille déjà, elle n'avait fait que

grignoter), seulement à boire, un jus de fruit gazeux qui moussait au coin de ses lèvres. Je crois que je souriais en la regardant boire. Elle m'a rendu mon sourire. C'était payé au centuple. Est-ce que, oui ou non, Sudrud me donnait quelque chose en plus ? Quelque chose qu'elle ne donnait pas aux autres ? Je me faisais sans doute des illusions, mais elles m'ont poursuivi jusqu'au moment où nous avons fait irruption chez Nol, dans le labo de bactériologie.

C'était sombre, à l'intérieur. Une obscurité de mauvais aloi, qui puait la catastrophe rampante. J'ai échangé un regard avec l'œil humain d'Alec. Son cervœil a brasillé, le champ scanner lui permettait de repérer dans le noir ce qui me restait invisible.

— Elle est là-bas, a-t-il fait en tendant le bras.

Il s'est avancé, a contourné un gros gyrocompresseur qui ronronnait comme un chat. J'ai marché sur ses talons, en faisant signe à Sudrud de rester éloignée de moi et de ce qui pouvait nous attendre, là-bas, au bout de cet antre où la bactériologue jouait avec de mortelles horreurs insubstantielles.

— Alors, Nol, qu'est-ce qui se passe ?

J'avais rejoint Alec. Nol était étendue sur un lit de camp, tout au fond de son labo. Elle venait juste d'éclairer un photone placé à la tête du lit. Elle tournait vers nous une petite figure creuse, mangée de l'intérieur par je ne sais quelle *saloperie*. L'éclairage vert-jaune de la lampe n'arrangeait pas les choses. Nol s'était enfermée dans une tente stérile. Un tuyau sortait de sa narine gauche, un autre de la saignée de son coude. Elle a essayé de sourire, et ses lèvres incolores en s'écartant ont creusé une fissure d'ombre au milieu de son visage.

— Réponds, voyons ! a ajouté Alec.

Il a voulu tirer les pans translucides de la tente stérile, mais la malade l'a stoppé d'un geste.

— Fais attention, Alec... a-t-elle dit d'une voix blanche. Il vaut mieux me laisser comme je suis. (Elle a tenté de sourire.) Je dois être horriblement contagieuse.

J'étais sur une culture amibienne... une sorte d'*entamoeba* locale, que j'ai trouvée dans le foie d'un poisson-lune. Je voulais t'en parler, et puis... j'ai été prise de court. J'ai dû faire une imprudence. Mais vous en faites pas... Ça va aller, maintenant. Je suis sous traitement. J'ai synthétisé du chlorhydrate d'antimécycline. C'est curatif et préventif. Je ne crois pas que le labo soit contaminé, mais vous feriez mieux de vous faire une injection avant de sortir. Là... il y a des ampoules sur la tablette...

Nol s'est tue. Elle est retombée de côté. Elle semblait épuisée par son long discours. Un spasme a agité son corps fluet, une tache liquide a marbré l'oreiller à côté de sa bouche, mais je n'ai pas pu voir si c'était du sang ou seulement de la salive.

— Tu aurais pu me prévenir dès les premiers symptômes ! a craché Alec. Merde ! c'est incroyable ce manque de précautions et de coordination... Tu es atteinte depuis quand ?

Sans attendre la réponse (mais elle n'est pas venue), Alec a pris une ampoule auto-injectable et m'a bousculé pour s'approcher de Sudrud. Il lui a pincé le bras de sa grosse main gantée et lui a injecté le vaccin à travers le tissu de sa combi. Par-dessus l'épaule du généticien, Sudrud m'a souri. Après, c'est moi qui ai eu droit au vaccin, puis Alec se l'est fait à lui-même. Je transpirais, j'ai soulevé mon chapeau avec le pouce au-dessus de mon crâne moite. Je n'avais qu'une hâte : sortir de ce cloaque où les amibes dévoreuses de foie étaient prêtes à me sauter sur le paletot. Que m'avait dit Nol, l'autre soir ? Qu'elle était sur une saleté à large *spectre*... C'était bien le mot qu'il fallait : les fantômes microbiens étaient là, tout autour de moi dans le noir, je les sentais déjà m'attaquer la peau avec leurs mandibules. Ce que je craignais de voir arriver depuis le début — ce que nous craignions tous et toutes de voir arriver était arrivé : à force de travailler sur des *saloperies*, l'une de nous en avait attrapé une en pleine poire. Alec me faisait rire

(mais non : je ne riais pas) avec sa coordination... Est-ce que quelqu'un ici savait véritablement ce qu'il faisait, dans son labo ?

Les amibes assoiffées de mon sang grouillaient le long de ma moelle épinière, mais j'ai quand même pu résister à l'envie furieuse que j'avais d'arracher ma combi pour me gratter. Avant que nous passions la porte, Alec nous a fait quitter nos gants, qui ont brûlé dans l'incinérateur avec une belle flamme blanche fusante. A l'autre bout du labo, la petite lumière jaune-vert était restée allumée. J'étais bien content de me retrouver dehors. Même avec la pluie.

— C'est pas de chance, ai-je dit à Sudrud. Juste au moment de ton arrivée...

Elle a remué la tête pour toute réponse, et ses cheveux lumineux ont dansé sous son capuchon. J'ai approché mon bracelet com de ma bouche, et j'ai prévenu les autres de la maladie de Nol. Gore est arrivé presque aussitôt, il venait de sortir de la flotte, il avait encore des palmes aux pieds, et son masque de plongée lui pendait dans le dos, avec les bouteilles à oxygène.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à cette conne ? a-t-il jeté en se débarrassant de son équipement, qu'il a laissé tomber sur le ponton.

Alec lui a expliqué. Un tout petit serpent d'eau aussi vert que les yeux de Sudrud était sorti d'entre les courroies du barda abandonné et se tortillait comme un ver coupé en deux. Un multimate n'a pas tardé à se pointer, et il a ramassé l'équipement, serpent compris.

— Inutile de perdre davantage de temps, a dit Alec. Tu peux montrer ton zoo à Sudrud, maintenant ?

— Oh !... bien sûr, a grogné Gore.

Mais je voyais bien qu'il n'avait plus la tête à ça. Lui aussi pensait à toutes les possibilités d'être bouffé, intérieurement ou extérieurement, qui existaient sur le bac. L'humeur a été plutôt morne, pendant la visite. Tout au moins jusqu'au moment où Gore a refait sa

démonstration avec le valvaire et son action mutagène. Alec l'a naturellement engueulé pour n'avoir pas été mis au courant plus tôt. Mais c'est la réaction de Sudrud qui a été la plus vive. J'étais tout près d'elle, j'ai vu ses joues se colorer, et sa main, mais ce n'était qu'un réflexe, s'est un court instant refermée sur mon bras. Sa respiration s'est accélérée, et pendant un bon moment plus rien n'a existé pour elle que le poisson à flagelle et son exorbitant pouvoir génétique. La tératologue s'était-elle réveillée ? Brusquement, pour une brève minute, Sudrud ne m'apparaissait plus tout à fait comme un ange descendu du ciel.

— Je serais très heureuse de travailler avec toi sur ce métamorphovore, a-t-elle dit à Gore. (Et, en se tournant vers Alec, elle a ajouté :) Et avec toi, bien sûr...

Il ne lui restait plus après ça qu'à faire le tour du labo du généticien. Alec lui expliquait déjà qu'il *était* sur une protéine fabriquée par le complexe ARN-ribosome d'une pieuvre éphémère, et que cette protéine activait considérablement la prolifération des cellules cancéreuses sur le tissu témoin de...

J'ai dit à Alec et à Sudrud que j'en avais assez et que je les laissais à leur cancer mais que, s'ils le voulaient bien, ils pouvaient m'en laisser une part pour le dessert. Le regard rouge d'Alec, le rire de Gore, le sourire de Sudrud. *Le sourire de Sudrud.*

— Beau cul... vraiment le beau cul, cette gazelle, a fait Gore tandis que la tératologue s'éloignait de sa démarche dansante en compagnie du généticien.

Ses gros doigts marron ont tracé dans l'air la forme supposée du... des fesses de Sudrud. La lune renversée de ses dents éclairait sa figure jusqu'aux oreilles.

— Bien plus que ça, camarade ! ai-je dit.

— Sentimental, hein ? Tu paries que c'est moi qui me la ferai en premier ?

J'ai souri, pas chien. Après, Gore est redevenu sérieux pour me demander comment allaient au juste

Nol et son amibiase. Je lui ai dit que je n'en savais rien. Gore a lâché quelques injures au ciel bouché, puis il m'a demandé si je voulais passer avec lui chez Maltan, pour voir le résultat de ses efforts sous-marins. Dans l'ancre du cybernétique, il y avait un nouvel écran, qui retransmettait les visions panoramiques filmées par la vidéo du multimate. Gore avait adapté des ventouses aux pattes du robot, qui circulait la tête en bas sous le ventre du bac, éclairant l'eau glauque avec une double batterie de photones. La liaison image était évidemment mauvaise, coupée de parasites crépitants. J'ai pu tout de même voir une longue forme sombre et souple traverser l'écran, un requin-rasoir, un carnivore très dangereux, qui avait l'air de tenir une pelote de laine dans sa bouche, sans doute une multibranche. La coque de notre foutue base m'a paru en assez bon état, même si quelques sangsues ferrugineuses pouvaient se distinguer ici ou là, que le multimate s'acharnait à brûler au laser. Gore m'a affirmé que, comme il l'avait supposé, nous avions en dérivant dépassé le banc, et que nous ne craignons plus rien pour l'instant.

Nous avons laissé Maltan à son ordinateur — il a tout le temps une foule de données transmises par les autres à répertorier et à classer, et nous sommes ressortis. La nuit était déjà là. C'est fou ce que les jours passent vite, sur Hydra, même quand on a l'impression qu'ils passent lentement. Je suis allé me changer et me désinfecter dans mon caisson, puis ça a été le repas, aussi dégueulasse que la veille, ou plus, et la réunion sous le Sein. Là, il n'a été question que de Nol. Tous les autres l'avaient vue. Aux dernières nouvelles, elle était à peine consciente.

— Je suis retourné lui faire une injection de tétraclon 7, nous a appris Alec. Je l'ai aussi mise sous psychotro-sédatif. Elle doit se reposer. Elle a perdu beaucoup d'eau. Mais la prolifération amibienne est stoppée, je pense. Il faudra toutefois prévoir une convalescence de longue durée. Pour nos travaux, c'est fâcheux...

— Je la remplacerai de mon mieux, a doucement dit Sudrud.

C'était gentil à elle. Mais pour ma part, ce que je voyais de plus fâcheux, c'est que Nol était précisément notre médecin. Et il fallait que ce soit elle qui tombe malade. Foutu sort ! Heureusement, le digne Alec avait aussi des compétences. Ce soir-là, j'espérais sincèrement qu'elles suffiraient à empêcher Nol de glisser dans les limbes.

Et quand, un peu plus tard, alors que je donnais mon coup d'œil nocturne aux écrans et que j'en étais au labo de bactériologie, j'ai pu constater qu'Alec était auprès de la malade. Il avait enfilé un scaf de protection et était passé sous la tente stérile. Je ne pouvais pas voir exactement ce qu'il lui faisait. Et même si je l'avais pu, ça n'aurait rien changé. Couchée sur son lit de fortune, Nol était immobile. Elle dormait. Elle avait l'air morte. Mais non : elle dormait. Elle était nue, amaigrie, son abdomen était marbré, curieusement convexe. Dans l'amour, Nol est très technique, un peu absente, mais il y a toujours de la douceur dans cette technique et cette absence. J'ai murmuré : *Bonne nuit, petite sœur*, et je suis passé au caisson suivant, celui de Sudrud, qui ne dormait pas encore, mais consultait quelque chose sur son terminal. Au moins elle était seule, ce vieux bouc de Gore ne haletait pas contre sa porte. Je n'ai pas su quoi dire à Sudrud. Je ne savais pas non plus comment elle pouvait être dans l'amour.

Demain...

Mais demain était un autre jour. Je me suis couché, j'ai dormi, j'ai rêvé. A Nol, bien sûr, et à Sudrud, bien sûr. Mais dans mon rêve elles n'étaient qu'une seule personne, et c'est Sudrud qui souffrait de l'affection qui avait atteint Nol. Je m'en suis souvenu très clairement à mon réveil, de ce rêve : je tendais les mains vers Sudrud, dont le corps était recouvert d'affreuses pustules. Je tendais les mains vers elle, et je ne parvenais pas à la toucher, le corps de Sudrud se troublait devant moi,

fondait, se dissolvait, et bientôt il n'y avait plus rien devant moi, plus de Sudrud, juste une pâte épaisse, comme du beurre fondu. Alors j'ai crié, et c'est mon cri qui m'a réveillé.

CHAPITRE VI

Le vent a tourné, rabattant les flammes en tornade. Je me suis plaqué contre la paroi du bloc aux caissons. La houle torride est passé sur moi, j'ai fermé les yeux, j'ai senti mes cils se racornir. Puis le vent a changé à nouveau de direction. J'ai rouvert les yeux, j'ai passé la main sur ma figure où toute la transpiration s'était évaporée. L'incendie, après avoir lancé des coups de serres agacés vers le large, montait maintenant droit vers le ciel, comme une colonne torsadée qui ronflait de satisfaction. La pluie de la fin d'après-midi grésillait en s'abattant sur la colonne de feu. Des gens criaient, voix féminines et masculines mêlées. On me disait de m'écarter, sûrement. Mais je ne m'écartais pas, je ne pouvais pas bouger, j'étais fasciné par la draperie ondoyante des flammes, plus que fasciné, hypnotisé, piégé. Je crois que j'aurais voulu me fondre au tronc de cette tornade embrasée, me dissocier jusqu'au quark au sein des flammes, faire partie totalement de cette symphonie murmurante et tellement tentatrice...

Enfin de la couleur vivante dans tout le gris dégorgé par Hydra !

Mais ce genre de pulsion ne dure pas. Il dure moins longtemps qu'il n'en faut pour l'analyser, l'exprimer. Des mains m'ont saisi par le coude et l'épaule, je me suis

senti tiré du bon côté de l'angle du bloc dortoir, à l'abri de la vague de chaleur, et j'ai laissé faire, sans protester.

— Tu es fou... a murmuré Sudrud.

— T'es malade dans ta tête, ou quoi ? a grondé Gore.

Je n'ai même pas pris la peine de leur dire que j'avais juste eu un petit coup de bambou, comme ça peut arriver aux héros galactiques du métal le mieux réatomisé. Il n'y avait plus rien à dire. C'était fini, maintenant. La journée avait pourtant bien commencé. Gore et moi, on avait kidnappé Sudrud, pour lui faire faire un tour en hélico au-dessus de l'étendue océanique d'Hydra. Alec avait un peu râlé, mais il s'était incliné. Il devait s'occuper de Nol et, plus encore, je croyais bien que l'idée d'étudier la substance mutagène émise par le valvaire le travaillait.

Gore a donc sorti l'un des deux hélicos du hangar, et deux multimates l'ont examiné sur la piste pendant que j'expliquais à Sudrud que ce qu'on allait voir, ce serait de l'eau, de l'eau, de l'eau, et si on allait un peu plus à gauche, encore de l'eau.

— Pourquoi y aller, alors ? a dit ingénument la tératologue.

— Parce qu'on a décidé de te faire une petite fleur, a répondu Gore : te permettre de passer une journée avec les deux plus beaux gars de la base...

J'ai joint mon rire à celui de Sudrud ; Gore avait posé ses grosses mains sombres sur ses petites épaules, et son visage apparaissait derrière la couronne blond argent des cheveux de la jeune fille comme un satellite obscur se levant dans le dos d'une étoile de première grandeur. L'hélico n'était pas en trop mauvais état, malgré les plaques de mousse qui le marbraient ici et là. On ne se sert plus guère des hélicos, depuis longtemps. Les vols circumplanétaires nous avaient amusés pendant quelques dizaines de jours mais, comme beaucoup d'autres choses, ils avaient été mis au rancart. Et, pour ce qui était des recherches, les riches eaux tropicales où dérivait le bac étaient plus que suffisantes. Les recher-

ches... Elles avaient fini par frapper. A défaut que quelqu'un trouve, ce sont elles qui nous avaient trouvés. Qui avaient trouvé l'une de nous, au moins. L'une de nous, qui restait dans sa tente, assommée de drogues, pendant que Gore et moi on faisait les jolis cœurs en emmenant une fée en balade.

C'est à ça que je pensais, tandis que l'hélico s'éloignait du bac... une plate-forme hérissée de structures grossières, une petite étoile de mer grise dans des flots ardoise, et plus rien. L'hélico, piloté par Gore qui avait débranché le pilote automatique, rugissait au ras des bancs de nuages qui s'effilochaient devant le nez camus de l'appareil. Les petits Loocked-Antonov peuvent atteindre facilement 650 k/h, quand on inverse les réacteurs pour obtenir une poussée horizontale. Gore s'est amusé un bon moment à naviguer à vitesse maximum, crevant parfois la purée, puis repassant brusquement sous le manteau. Mais s'il croyait impressionner Sudrud, c'était peine perdue.

— Les nuages sont toujours aussi bas ? a-t-elle demandé alors que la visibilité était si mauvaise qu'on aurait pu croire que l'océan fumait, ce qui était un peu le cas.

— Le plafond nuageux oscille entre 400 et 600 mètres au-dessus du niveau, ma belle. Il n'y a qu'aux pôles où la couche soit plus mince. A cause de la variation brutale de gradient due à la faible inclinaison axiale, la température chute de 50 degrés en l'espace de quelques parallèles. Là-bas, théoriquement, on pourrait voir le ciel au-dessus de 10 000 mètres. Seulement on ne peut pas voler, au-dessus des pôles : on prendrait dans la gueule des grêlons gros comme ma tête. Ici, tu vois, ça s'évapore. Le soleil tape, et il y a effet de serre. Mais cette vapeur, ce n'est pas seulement l'évaporation : il y a aussi des microspores qui quittent la surface de l'eau et s'élèvent, avant de retomber avec la pluie de l'après-midi. C'est ce qui donne cette couleur gris-verdâtre à la brume... Et ces spores sont d'ailleurs indispensables à l'existence

d'autres micro-organismes en suspension dans l'atmosphère, et qui s'en nourrissent.

Gore a fait grimper l'hélico, nous avons plongé bien plus haut dans le cœur de la masse nuageuse. Sudrud était serrée entre Gore et moi, dans l'habitacle étroit de l'appareil. Le sourd mugissement des réacteurs était étouffé comme dans du coton. Nous n'avions plus l'air d'avancer, nous stagnions dans un néant gris et impalpable, à l'intérieur d'une mince bulle de verre et métal. C'était oppressant.

— Qu'est-ce que c'est ?

Sudrud m'a empoigné le biceps, tendant l'autre bras vers une grande masse vaporeuse qui semblait être née spontanément d'une concentration de la brume. On pouvait distinguer un chapeau conique et, en dessous, de longs filaments qui se balançaient.

— Tenez-vous bien ! a dit Gore dans son grand rire.

L'hélico a viré, a foncé en plein dans le fantôme gris qui a grandi, grandi, jusqu'à remplir tout le ciel de sa silhouette impalpable. Si Gore s'attendait à ce que Sudrud pousse un cri de souris, il en a été pour ses frais... Elle n'a même pas frémi quand l'appareil est passé à travers l'entité brumeuse.

— Qu'est-ce que c'était ? a-t-elle à nouveau demandé.

— Une méduse, poulette ! Une méduse volante, bien sûr. C'est une des créatures les plus étranges d'Hydra. Sa densité est de trois fois et demie inférieure à celle de l'air, et elle est presque impalpable tant ses chaînes moléculaires sont étirées. On ne lui a fait aucun mal en passant au travers... Elle aussi se nourrit d'aérophyloplancton. Les plus grandes ont des tentacules de quarante mètres. Mais le plus surprenant, avec ces hydrozoaires, c'est leur longévité. Tu dirais combien ?

— Eh bien... plusieurs siècles, comme les anémones volantes de Jupiter ?

— Pas du tout ! Une dizaine de jours au plus : ces géants sont des éphémères au métabolisme suraccélééré.

En fin d'existence, elles sont tellement desséchées que la simple friction de l'air suffit à les consumer en quelques secondes. Mais c'est un spectacle rare, car les méduses ne quittent jamais l'abri des nuages. Si on a de la chance, on peut quand même espérer voir ça...

Mais on n'a pas eu cette chance, finalement. On en a eu d'autres : suivre un troupeau d'hydrosaures qui remontaient vers le nord pour la ponte annuelle, leur long cou mince se dressant à dix mètres au-dessus des flots, voir une raie planante finir dans la gueule béante d'un requin-enclume, être entourés par une nuée de poissons-lune gonflés d'hélium pour leur parade nuptiale conviviale, tourner pendant une heure autour d'une cathédrale coralienne dont les gargouilles ouvraient et fermaient leurs bouches crayeuses dans un simulacre de vie.

Hydra est un monde plein de surprises. Pendant toute cette journée de vacances, ces surprises nous ont permis de refouler de notre esprit la petite angoisse parasitaire qu'y entretenait la maladie de Nol... Sa maladie ? Sa *contamination*. Un concept lourd de menace, qui faisait partie de notre environnement, et de nos hantises.

Et hélas, on ne l'a pas oublié longtemps. L'hélico était en train de survoler un grand îlot fait d'un entrelacement d'algues où prospérait une intense vie amphibie, quand le communicateur de bord a fait entendre son meuglement. Gore m'a jeté un coup d'œil et a enclenché le circuit parole.

— Goéland I ? a nasillé la voix d'Alec. Revenez de toute urgence...

Il y a eu un petit silence, et il a ajouté :

— Nol est morte.

Je ne crois pas qu'il y ait eu le moindre commentaire à cette nouvelle, ni la moindre parole échangée pendant que l'hélico rebroussait chemin et fonçait vers la base. Les mâchoires de Gore étaient soudées dans sa figure noire, et je n'ai pas su lire les messages que me relayaient les yeux verts de Sudrud. Nous avons atterri à

15 h 27, Iniès et Ygra nous attendaient sur la piste, il me semble que la seconde avait les yeux humides. Nous n'avons échangé que des monosyllabes en marchant vers le labo de Nol. A quelques pas du bâtiment, Maltan et Alec nous attendaient. Alec était engoncé dans un scaf jaune vif — la couleur des pavillons de quarantaine, dans la marine à voile de jadis, sur la lointaine mère planète. Un gros multimate se dandinait entre les deux hommes, il braquait sur le labo de bactériologie une longue lance bifide.

— Je croyais qu'elle était tirée d'affaire, ce matin, a prononcé Alec derrière l'abri de son masque bulbeux. Je m'étais trompé. Ce n'était qu'une accalmie. Je n'ai pas pu stopper la prolifération amibienne. Nol a... C'est difficile à dire. Il y a eu comme une explosion amibienne à l'intérieur de son corps. Elle s'est littéralement dissoute, sous mes yeux, en quelques minutes. C'était... c'était terrible. J'ai... j'ai pris la résolution de cautériser le labo.

La voix d'Alec sortait, essoufflée et brisée, de sous le groin de son masque. Est-ce que ce type service-service avait encore au fond de lui des émotions humaines ? J'ai rencontré le regard pâle de Maltan. Il s'est gratté l'occiput, a mis un doigt dans son nez, a pris entre ses dents l'exotendon du dos d'une de ses mains. C'était sa manière à lui de crier.

— Quoi ?

Alec s'adressait directement à moi, et je ne l'avais pas entendu.

— J'ai encore besoin de ton approbation, comme officier de sécurité...

J'étais officier de sécurité ? Oui, c'est vrai, j'étais officier de sécurité. Et j'ai donné mon approbation à Alec. Quelques secondes plus tard, le gros multimate entra en action, sa lance bifide déchiquetait les parois de plastex du labo de Nol avec son laser et achevait le travail avec le jet de feu du kératosène en fusion. *Nol !* C'est à ce moment-là, ou un peu plus tard, que j'ai dû

m'avancer vers l'ouragan de feu qui montait dans la nuit pluvieuse. Un coup de bambou, oui.

Après, je me suis retrouvé assis contre le mur extérieur du réfectoire. Sudrud passait un mouchoir sur mon visage dégoulinant de sueur. Elle avait dévissé mon chapeau de mon *crâne*, et toute cette surface de peau nue comme le cul d'un bébé ne semblait pas trop la dégoûter ; elle m'essuyait le *nez*, et la vision rapprochée de cet énorme appendice ne semblait pas l'effaroucher outre mesure. Son visage était tout près du mien, mais je ne pouvais pas voir son expression parce qu'elle était à contre-jour, le dos à l'incendie finissant. Seule l'aurole de ses cheveux touchés de roux par les dernières flammes vibraient dans la nuit. J'aurais voulu la prendre dans mes bras, la coucher sur le ponton, lui faire l'amour sauvagement, ou seulement tendrement, ou alors l'embrasser longtemps, ou au moins passer la main dans ses cheveux, ou sur sa joue. Mais j'ai seulement murmuré « merci grande fille » en me relevant.

Les autres étaient restés sur place, incapables de casser la glace brusquement solidifiée autour d'eux : le bac avait connu son premier mort. L'odeur âcre de la crémation m'a fait tousser. J'ai reculé. Je ne voulais pas penser aux composants de cette odeur. Des pas sonnaient sur le ponton, dans des directions divergentes. Il n'était pas question, ce soir, d'aller manger, ou même de se réunir sous le dôme du Sein.

Je me suis retrouvé avec Gore, Sudrud et Maltan, sur l'avancée nord où se trouve le bloc de télécommunication stellaire. C'était encore à Maltan de prendre la veille de nuit ; en tant qu'informaticien, et parce que son travail est moins prenant que celui des autres, c'est le plus souvent lui à qui échoit ce poste, et Maltan est aussi souvent à la radio que devant ses ordinateurs. Nous nous sommes accoudés sur la rambarde, devant la mer obscure. Quelques protozoaires brûlaient dans le ciel, des algues entreprenantes grattaient le métal, un multi-mate en patrouille grinçait derrière nous.

— C'est vraiment triste, pour Nol, a dit doucement Maltan.

Sous la banalité des mots, j'ai senti la sincérité de ce compagnon peu loquace.

— Triste ? Dégueulasse ! a grogné Gore. En tout cas, sa place est pas perdue pour tout le monde...

— Qu'est-ce que tu veux dire ? ai-je demandé.

— Je veux dire ce que je veux dire. Ça fait une personne de moins qui aurait à partager les lauriers avec Alec, si le diable veut qu'on trouve quelque chose.

— Allons, Gore... Je n'aime pas plus Alec que toi, mais je suis sûr qu'il a fait ce qu'il a pu pour sauver Nol.

Gore a émis un grognement lourd de sens.

— Ici ou là, nous sommes tous en danger, a dit doucement Sudrud. Nous faisons notre devoir, nous l'avons accepté, et nous devons en accepter les risques, sans tricher ni se lamenter...

— Le devoir, hein, poulette ? a grondé Gore. Tu es sincère ou tu récites ta leçon ? Et puis dis-moi : il va s'arrêter encore longtemps à la porte de ta piaule, ton devoir ?

— Justement, je vais aller dormir. Seule, cette nuit encore, si tu le veux bien. Demain, je dois me mettre au travail. Il est temps. Eh bien... bonne nuit à vous trois.

Sudrud s'est reculée de deux pas, s'est détournée, a disparu vers les caissons. Gore s'est mis à rire tout bas. Maltan a passé un index dubitatif sur sa joue pâle. Il s'est décidé à dire :

— Elle est bien, cette Centaurienne. Elle ne remplacera pas Nol, mais... c'est bien, qu'elle soit là.

— Ça sera encore mieux quand elle ouvrira les cuisses ! a jeté Gore — mais son ton n'était pas agressif, seulement ironique. Et il a ajouté : Nol... personne ne la remplacera, non. Personne ne remplace personne, les gars ! Vous pigez la philosophie ? Sur ce, je vous la souhaite bien bonne, moi aussi. Je vais m'en taper une, ou alors me taper Iniès...

Son rire résonnait encore dans la nuit alors qu'il avait

déjà disparu. Maltan n'a pas tardé à le suivre, sans rien ajouter qu'une légère tape sur mon épaule — un geste exceptionnel, pour lui.

Je suis resté seul au bord de l'eau, je pensais à tout et à rien, ce qui est original, et à Sudrud, ce qui l'est moins. Je pensais aussi à Gore et à Maltan, deux gars avec qui, décidément, je me sentais bien. Je ne pouvais encore me douter que les grands bras d'ombre du fantôme malin qui avait commencé à hanter le bac avec la disparition de Nol allait resserrer un peu plus leur étreinte, et que la nuit suivante, l'un de mes deux amis serait mort à son tour.

CHAPITRE VII

C'est Iniès qui était de garde au bloc com lorsque le second message est arrivé.

Il était un peu après dix heures — un peu après le « midi » d'Hydra. Je venais de rejoindre Gore, qui faisait manœuvrer trois multimates au long de la digue Sud, entre la tourelle d'armement et le caisson de plongée. Des algues avaient une fois de plus envahi le ponton à cet endroit, et Gore les déblayait. Il menait les multimates à la manière forte, comme un Romain (c'est un citoyen d'une nation qui s'était développée sur la planète mère il y a vingt-cinq siècles, ou trente) l'aurait fait avec ses esclaves : *Remue-toi le cul, tézigue ! Et toi, regarde où tu mets les pattes ! Active tes miches, connard !...* et autres expressions dignes du folklore. Les multimates n'en étaient pas affectés ; eux, au moins, ils ne se révolteraient jamais. Même la grève était improbable. La seule chose qui les guettait était la panne et, justement, l'un des robots m'a semblé dangereusement imprécis dans ses mouvements. Il zigzaguait tout près du bord de la jetée et, quand j'ai voulu m'approcher, parole, il m'a envoyé un jet de flammes qui m'a rasé les guibolles. Gore s'est précipité sur lui en hurlant et a envoyé un magistral coup de pied dans ce qui lui tenait lieu de cul. Le multimate a poussé un lamentable cri rouillé mais, comme il n'était pas équipé de circuit

parole, sa protestation s'est arrêtée là. Il s'est même arrêté corps et biens, pour rester penché au bord de la flotte, ses lentilles clignotant comme des feux de circulation déréglés.

— Qu'est-ce qui lui prend, à celui-là ? a gueulé le zoologue. Je te parie qu'ils vont tous nous claquer les uns après les autres entre les pattes... Si ce connard de Maltan faisait son boulot correctement, ça arriverait pas...

Gore était injuste. Maltan, qui est aussi notre ingénieur-mécanicien, faisait son boulot correctement. A part que du boulot, il y en avait trop pour nous sept, et qu'à cause du climat dégueulasse d'Hydra, tout se déglinguait plus vite qu'on n'y pouvait mais.

J'ai seulement fait remarquer à Gore que c'était moi qui avais failli avoir le cul roussi, pas lui. Mais je comprenais son humeur irascible : tout à l'heure, j'étais passé devant les pans noircis de ce qui avait été le labo de Nol ; c'était le rappel tangible de la tragédie poisseuse qui nous était tombée sur le râble à l'impro ; et je savais bien que n'importe quelle conduite était justifiable pour oublier, ou au moins pour sublimer : baiser, se pinter la gueule, taper sur ses collègues ou sur les machines. Morte, Nol continuait à jouer les trouble-fêtes : absente quand elle était là, elle devenait plus présente que jamais maintenant qu'elle n'y était plus. Encore de la philosophie.

— Et à part ça ? ai-je dit — ce qui touchait quasiment au cosmique.

Gore a haussé les épaules, a fait jouer devant ses yeux les doigts de sa main touchés par l'algue urticante. Mais sa peau ne présentait plus aucune trace des piqûres.

— A part ça j'ai donné un valvaire à Alec. Il s'amuse dessus avec Sudrud-la-chatte-cousue. Bonne chance à eux. Je préfère ne plus m'occuper de cette saloperie, en fin de compte.

J'ai fixé Gore avec curiosité. Est-ce qu'il se mettait vraiment à avoir les foies, après l'accident de Nol ? Je

n'ai pas eu l'occasion de lui poser la question, parce que c'est à ce moment-là qu'Iniès m'a appelé. Alors je lui ai juste fait un petit sourire crispé, et j'ai filé vers le bloc radio, sous une pluie dense et tranquille qui n'a plus besoin d'être présentée tellement on est intimes.

D'ailleurs je n'aurais jamais posé une question pareille à Gore. J'ai déjà assez de mal à supporter mon nez en topinambour, sans prendre le risque que quelqu'un le transforme en chou-fleur.

— Encore un message de l'U.S., m'a dit Iniès en me tendant l'habituel rectangle de polyex craché par l'imprimante. Ceux d'en haut s'excitent, on dirait. Paraîtrait qu'on a toute une flotte au-dessus de la tête...

— Toute une flotte ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de lever les yeux au plafond du bloc. Mais il n'y avait que les réseaux serrés de câbles et de capillaires. Plus haut, de toute façon, il n'y avait que les nuages. Et plus haut encore, le vide obscur et profond. Le message décodé n'était long que de deux brèves lignes. *Dispositif d'Alerte bleue. Précisions suivront.* J'ai enfilé un pouce dans mon énorme narine. Iniès me regardait d'un air railleur. Qu'est-ce qui l'amusait, dans ce message, cette grosse truie ? Encore une conduite catharsique ?

— Rien d'autre ? ai-je dit inutilement.

— Les précisions suivront, qu'ils disent... Mais le code d'émergence indique bien que le message vient du système 4116. Et l'indicatif n'est pas celui d'un transport. C'est celui d'un Thor de classe 4. On a toute une armada en transit dans le Taureau...

J'ai dit que c'était mauvais pour notre signe astral, et j'ai lancé un appel avec mon bracelet com.

— Ici Val. Réunion à la Réserve, porte B, dans cinq minutes. Présence indispensable pour tous. Bonjour chez vous...

— Tu es bien nerveux, mon petit Val, a dit Iniès en se cambrant en arrière sur son siège. Tu veux que je te dise ? Ta libido te chatouille où il faut. Tu devrais penser

un peu plus au sexe, ça ferait descendre ta tension. Au fait, il y a bien longtemps que je t'ai pas vu. Tu as fait vœu de chasteté ?

Je lui ai répondu que j'avais eu l'impression qu'elle n'était pas souvent seule. Elle a ri, canaille.

— Ça t'a pas toujours dérangé ! Tu sais bien que quand y en a pour un, y en a pour deux... Ou alors tu t'économises pour la petite nouvelle ?

J'ai souri sans répondre et j'ai posé les mains sur mes hanches pour résister à l'envie de me curer le nez jusqu'au cerveau. Iniès se balançait sur sa chaise, cuisses ouvertes et reins creusés, les mains croisées derrière sa nuque. Le kevlar mince de sa combi citron lui rentrait dans la fente et bombait sur sa motte renflée ; sa poitrine rehaussée tendait le devant du vêtement, avec les deux tétons qui sortaient comme des bourgeons. Une odeur forte et acide émanait de ses aisselles. J'ai senti que je bandais. C'est vrai, j'aurais pu la sauter, là, en cinq minutes, en trois, ou en moins. Mais il y avait ce nouveau message. Et il y avait la présence de toute cette armada de la Spatiale, qui rôdait dans l'enversvide quelque part dans le plan du système. Cette masse invisible, impalpable, j'en sentais le poids sur mon crâne, et ce poids se communiquait à ma moelle, qui s'électrisait comme si elle était soumise à un courant de fort voltage, un courant plein de pattes fourmillantes. Est-ce qu'ils ne pouvaient pas nous foutre la paix, nous oublier un peu, ceux d'en haut ?

Quand je suis sorti du bloc com, j'avais même oublié le souvenir de mon érection. Quand on touche à la colonne vertébrale, c'est tout l'édifice de chair qui est atteint.

Les autres m'ont rapidement rejoint à la porte B de la Réserve, ou alors ils m'y attendaient déjà. J'ai annoncé qu'à la suite d'un message de la direction de notre station balnéaire, on était prié de se mettre en Alerte bleue. Et j'ai ajouté, très officiel, mais au cinquantième degré :

— Vous allez donc recevoir de mes mains une arme de poing que vous allez devoir porter sur vous à toute heure du jour et même de la nuit. En outre et subséquemment, je vais devoir vérifier que vous savez tirer...

Je les ai observés, tous les six, mine de rien, ou mine de n'importe quoi — je ne savais pas au juste. Iniès se marrait à nouveau, ou alors elle n'avait pas cessé, Gore était encore plus renfrogné que tout à l'heure, Alec pinçait les lèvres et son cervœil était presque éteint, Ygra avait l'air de fixer un point sur le sol mais je voyais bien qu'elle regardait Alec entre ses longs cils baissés, Maltan faisait craquer les exotendons de ses doigts, et Sudrud... Sudrud me regardait, avec sa manière bien à elle d'être à la fois neutre et pourtant angéliquement présente. En somme, à supposer que j'aie voulu obtenir une réaction significative, j'en étais pour mes frais, ce qui ne se montait pas à gros.

Alerte bleue, cela voulait dire qu'il fallait se garder d'un danger non pas extérieur, mais intérieur. Un danger qui venait de la base elle-même. D'où l'octroi pour tous d'une arme individuelle — que j'avais été le seul, jusqu'ici, à porter. Mais un danger qui venait de quoi, ou de *qui*, ça, je ne pouvais pas le savoir. Et c'est ce que j'ai précisé aux collègues, pour ne pas être abreuvé de questions inutiles.

— C'est invraisemblable, ce manque de précisions, a chuchoté Alec. On dirait qu'ils se méfient de nous. Ou alors...

Il m'a regardé, de côté, comme un oiseau, avec son œil véritable. Et il a ajouté :

— ... de l'un d'entre nous.

— Quand tu tires à bras tendu, Alec, concentre-toi sur la mire électronique, lui ai-je seulement répondu. Le tir d'instinct, c'est seulement en cas d'urgence, quand tu fais feu de la hanche. Tu vois, tu as encore mis à côté...

Et je l'ai laissé tomber pour me placer à côté de Sudrud. Cela faisait une heure que je vérifiais les

dispositions au *gun fight* des petits copains et des petites copines, dans un semblant de stand de tir aménagé au bout de la réserve, qu'il avait fallu dégager d'un amoncellement de conteneurs soudés par les moisissures. Des cibles lumineuses apparaissaient et disparaissaient sur un écran panoramique. Quand une cible était touchée, avec le faisceau laser réglé à puissance minimum, les points étaient comptabilisés sur l'écran d'un petit terminal que je m'étais passé au poignet. A part Gore et, de manière plus surprenante, Ygra, les résultats étaient lamentables. Mais ce n'était pas ça qui me chagrinait. C'était plutôt que les cibles mouvantes étaient de forme humaine. Mais quelle autre forme elles auraient pu avoir ?

Sudrud a tiré, les chiffres ont bougé sur mon compteur.

— Tu fais des progrès, lui ai-je dit.

Cette fois, le faisceau avait touché la forme humaine bondissante au niveau de la taille. Avec un tir à maximum de puissance et une cible en chair et en os, l'adversaire de Sudrud aurait été coupé en deux. Je n'étais pas tellement sûr d'être heureux de ce résultat. Je suis resté un moment près d'elle. Elle visait, tirait, visait, tirait, sans concentration apparente. Et pourtant, elle approchait maintenant du score de Gore. Je lui ai demandé si elle s'était récemment entraînée.

— La préparation militaire était très sévère, sur Alpha, m'a-t-elle répondu en souriant.

J'étais tout près d'elle, je sentais son odeur, une odeur que je connaissais déjà bien sans parvenir à la définir, ni sueur ni parfum, et surtout pas cette odeur de moisissure dont nous sommes tous et toutes imprégnés, sur le bac... Peut-être simplement une odeur de peau fraîche, qui n'a pas encore eu le temps d'être contaminée par la dégueulasserie ambiante.

Je me suis secoué. Il était temps, sinon j'allais tomber en pâmoison — même si je ne sais pas exactement ce que peut être la chose en question. J'ai fait cesser

l'entraînement et, pendant qu'on buvait des bières et des jus de fruits sous-marins arrachés aux distributeurs, j'ai continué mon boulot de super-flic.

— L'Alerte bleue, comme vous le savez, ça ne veut pas seulement dire qu'on doit tous être armés en permanence... Ça veut dire qu'on doit former des équipes de deux, qui doivent être en principe permanentes aussi. Mais je ne serai pas sourcilleux là-dessus...

Je me suis interrompu, pour laisser Gore en terminer avec ses plaisanteries traditionnelles sur la façon dont on pourrait former les équipes au lit et la manière de se servir des pistolasers en pleine action. Et j'ai ajouté :

— Comme je suis aussi peu sourcilleux que directif, je vous laisserai le choix de votre partenaire. Gore ?

Il a lancé son grand rire, ses yeux se sont fixés quelques secondes sur Sudrud, mais il a dit :

— Iniès...

Les yeux violets d'Ygra ont lancé une lueur mauvaise, mais moi j'ai soupiré d'aise à l'abri du bord incliné de mon Stetson. J'ai ravalé mon sourire quand Alec a proposé de faire équipe avec Sudrud, puisqu'ils travaillaient ensemble de manière prioritaire. Sudrud a hoché la tête en souriant à Alec. Je ne pouvais que fermer ma gueule. Restaient Maltan et Ygra, à qui j'ai proposé de former la dernière équipe. Ygra a fait un vague signe qui devait vouloir signifier qu'elle s'en foutait, et Maltan a émis un ensemble de mimiques pour me faire comprendre que ça allait très bien comme ça.

— Et toi ? a demandé Alec en me sondant de son cervœil.

— Moi ? Je n'ai plus personne pour me tenir la main. Et puis un détective, ça doit rester discret, secret, et se confondre avec les murailles, non ?

Nous sommes tous retournés au bloc com, sous une pluie battante et chaude qui faisait fumer le bac comme un chaudron. Quelques vagues formes plates et allongées ondulaient dans l'air humide au-dessus des structures. C'étaient les cosses des spores, qui avaient quitté

leur champ aquatique pour libérer leurs graines dans l'atmosphère. La radio stellaire n'avait pas craché d'autre message. Nous sommes restés un moment tous les sept dans le petit caisson, à faire semblant de ne pas nous regarder dans le blanc des yeux. Mais, comme on dit, y avait un malaise. Gore a décroché le premier, en grognant qu'il ne voyait pas pourquoi on continuerait plus longtemps à se serrer les fesses en chœur, et que lui, il allait péter dehors. Iniès l'a suivi, puis les autres, en ordre dispersé. Maltan restait, il reprenait la garde. Alec, dernier à partir, m'a fait un signe discret de le rejoindre dehors.

— Ecoute, Val, m'a-t-il dit aussi doucement que si toutes les oreilles du bac étaient suspendues à sa bouche, je crois que tu as tort de prendre l'Alerte bleue à la légère... Nous courons un danger. Un danger précis. Avant de savoir de quoi il retourne exactement, j'aimerais que tu surveilles particulièrement...

Il a hésité. Je me suis adossé à la paroi du bloc, attendant que se déversent le soupçon et la délation. Je n'ai pas été déçu.

— Admettons que le danger vienne de l'un d'entre nous... De quoi d'autre pourrait-il être question ? Pas d'un débarquement sur Hydra ! La Spatiale serait intervenue immédiatement. Alors ne reste que cette solution : la S.S. a découvert que l'un de nous n'est pas net. Et peut-être... mais tu me comprends. Il y a Gore. Il a mauvais esprit, et tu le sais bien. Il voulait garder pour lui ce valvaire mutagénique, qui est la découverte la plus extraordinaire que nous ayons faite depuis que nous sommes sur Hydra. Pourquoi ? Tu sais aussi que c'est un ancien mercenaire... Il peut se vendre à n'importe qui. Et... je n'ai pas grande confiance en Ygra. Tu l'ignores sans doute mais je l'ai connue, autrefois, quand nous faisions notre Sco, dans un voivoid, près de Saturne. J'ai eu... des histoires, avec elle. Je ne t'en dis pas plus. A tout à l'heure, au Sein.

Il m'a envoyé une bourrade, comme un vieux collé-

gien complice, et il s'est brusquement détourné. Je l'ai regardé partir vers son labo. Je n'avais rien trouvé à lui répondre. Je n'avais pas eu particulièrement envie de lui cracher à la gueule, et encore moins de gerber sur le pont. Rien de ce qu'il m'avait dit ne m'étonnait, et l'ambiance tendue qui a régné ensuite au réfec et sous le Sein ne m'a pas étonné non plus. Le message sibyllin, toujours sans suite, et l'agacement sourd que provoquait l'état d'Alerte bleue rendaient pâteux et incertains les rapports, depuis longtemps prompts à sombrer dans la hargne.

J'ai rapidement quitté la docte assemblée, pour faire le tour du bac dans l'air acide et froid de la nuit. Maltan m'avait dit qu'il m'appellerait au moindre raclement de gorge de la Spatiale, il resterait toute la nuit au bloc com, avec Ygra. Dans mon caisson, j'ai ordonné aux écrans d'aller voir ailleurs à défaut que j'y sois. Gore baisait avec Iniès. Tout était en ordre. Ygra et Maltan jouaient au go-no. Tout était en ordre. Alec était dans son caisson... seul. Sous mon Stetson, j'ai senti la peau de mon crâne commencer à me démanger selon des ondes concentriques qui partaient de l'occiput. Mais ça n'a pas duré longtemps.

Ça n'a pas duré longtemps, parce que le résonneur de ma porte a retenti, que le visage de Sudrud est apparu sur l'écran, que j'ai dit à la porte de s'ouvrir, et que Sudrud est entrée.

— Je peux ? m'a-t-elle dit.

Je lui ai répondu qu'elle pouvait, et je l'ai suivie des yeux pendant qu'elle faisait quelques pas en long et un peu moins en large dans mon foutoir, en ondulant comme une liane doucement poussée par le vent. Oui, Sudrud ondule quand elle marche, elle ne tortille pas du cul comme certaines — même si ce n'est pas désagréable de voir un cul se tortiller. Sudrud a souri en regardant mes posters, et m'a lancé une expression étonnée devant les photos de Buster, de Marilyn, de Louise Brooks. Je lui ai expliqué que c'étaient des comédiens, qui étaient

morts il y avait deux siècles. Elle s'est assise sur mon lit, au seul endroit où il n'y avait pas des claviers, des écrans et autres extensions de mes yeux. Elle a étendu les jambes devant elle et a croisé ses doigts entre ses cuisses ouvertes en V. Elle m'a regardé à nouveau. Dans la lumière pisseuse des photones, ses yeux paraissaient moins verts, mais toujours aussi grands, et aussi lumineux.

— C'est de là que tu surveilles tout le monde ? a-t-elle fait avec un mouvement du menton vers mes écrans.

— Ça fait partie de mon boulot, lui ai-je répondu après avoir hésité un instant. Mais je donne juste un coup d'œil en passant. Je ne fais même plus attention à ce que je vois, tu sais...

Elle a ri, ses cheveux ont volé autour de son visage comme les flammèches solaires d'une naine blanche au cours d'une éruption orageuse. Je me suis assis en face d'elle sur une caisse fermée dont j'avais oublié le contenu.

— Tu avais quelque chose de particulier à me dire ? Ou bien c'est une visite de politesse. Ou alors tu t'ennuyais ? Ou...

— Je peux te parler franchement, Val ? Je ne me sens pas à l'aise... avec la plupart des autres. Et particulièrement avec Alec, c'est vrai. J'ai toujours l'impression qu'il me surveille, comme si... (Elle a haussé les épaules.) Alors je suis venue, c'est tout.

— Tu sais, Sudrud, c'est dur de se supporter, au bout de trois cents jours. Alors quelqu'un d'étranger comme toi, qui arrive brusquement... Tu excites la curiosité — et pas que la curiosité. (Elle a ri.) Tu canalises les tensions. Alec n'est pas plus mauvais que n'importe lequel d'entre nous. Mais il a la responsabilité scientifique de la base. Ça le rend irritable, et ses chevilles ont tendance à enfler un peu facilement... Et puis tu dois te rendre compte que la mort de Nol, et maintenant cette Alerte, n'arrangent rien.

— Je sais. Mais j'ai senti aussi que tu prenais les

choses avec... je ne sais pas. Plus de légèreté, peut-être. Ou plus de patience.

Ma main droite a commencé à s'élever vers mon nez, pour le pincer, le gratter, le chatouiller, le curer, ou autre action poétique. Il a fallu que mon lobe cérébral gauche lutte de toute sa force neuronique pour l'obliger à redescendre et à se poser sur ma cuisse.

— Je ne crois pas être plus léger, ou plus patient. Tout ce que je peux dire, c'est que j'essaie de relativiser les choses. La mort de Nol m'a touché plus que... Ce n'est pas tant la disparition d'une personne avec qui j'avais peu de rapports, finalement. Mais surtout la conscience de notre vulnérabilité, de notre fragilité, en tant que groupe. Nous sommes isolés à des années-lumière de la Terre, avec comme seul lien une radio capricieuse. On ne sait rien de ce qui se passe véritablement. La guerre est peut-être finie. Ou elle embrase tout l'univers connu... On n'en sait rien. Et maintenant cette Alerte à la con. On serait nerveux à moins.

— Justement. Je suis nerveuse. J'ai... j'ai peur, Val. Peur avec Alec, et peur toute seule. J'ai peur de ce qui pourrait arriver. J'ai peur des *Autres*...

Je n'ai pas pu m'empêcher de sursauter. Elle avait prononcé le mot interdit. Le mot que personne ne prononçait sur le bac — le concept que nous refoulions tous au plus profond de nous-mêmes, le tabou absolu. Mais elle ne savait pas. Elle était nouvelle, elle ne pouvait pas savoir. Et puis elle venait sans doute d'un environnement humain où l'on évoquait... les *Autres* comme n'importe quel désagrément passager. Mais ça, je n'avais pas envie de le lui demander. J'ai seulement fait :

— Dis-moi ce que je peux pour toi, alors...

Ses yeux verts m'ont fixé sans ciller.

— Faire équipe avec toi. Pour la nuit. Pour toutes les nuits.

Je ne me suis pas désintégré, des boosters ne m'ont pas subitement poussé sous les talons pour me propulser

jusqu'au plafond à vitesse de libération, mon nez n'est pas devenu aussi long et aussi rouge que celui de Pinocchio, et le reste non plus. Je me suis simplement levé, je me suis simplement approché de Sudrud, et j'ai caressé sa joue avec ma grande main maladroite. C'était un moment doux et intense. Mais un moment, ça ne dure pas longtemps, surtout quand on se trompe.

— Je ne voudrais pas te peiner, Val, ni surtout que tu te mettes en colère. Mais comprends-moi bien : je veux rester avec toi, dormir ici, mais c'est tout. Je ne désire rien de plus... pour l'instant. C'est trop tôt. Je ne veux personne, tu comprends ? Gore m'a déjà demandé... et Ygra, aussi. Mais c'est seulement dormir seule, et être protégée, que je veux. Tu... tu ne vas pas me chasser ?

J'ai laissé passer quelques secondes de silence, et puis je lui ai dit que je n'étais pas peiné, pas fâché, et que je n'allais pas la chasser. Je lui ai montré où elle pouvait dormir, dans l'angle le plus éloigné du caisson, et je l'ai aidée à y pousser et à y déployer la seconde couchette, et à installer un rideau. Pendant ce temps je lui parlais de tout et de rien, des gens du bac, de Gore qui ne pensait qu'à ça et ne faisait pas qu'y penser, d'Ygra qui était amoureuse de lui, ne faisait l'amour qu'avec lui ou avec des femmes, mais pas avec d'autres hommes, et de la haine tenace et silencieuse qui semblait exister entre elle et Alec, et de Maltan qui...

Elle m'a interrompu pour me demander :

— Et toi ?

Je lui ai dit que je n'étais qu'un flic hétéro, et elle a eu l'air satisfaite.

Avant qu'elle se couche, je me suis raclé la gorge, et je lui ai demandé si elle s'était désinfectée. Elle a tourné vers moi ses grands yeux étonnés, et j'ai dû lui préciser qu'ici, sur le bac, avec toutes les *saloperies* qui traînaient et qui avaient déjà eu la peau de Nol, on était un petit peu obsédés par les infections, les maladies, la propreté corporelle — et pas qu'un petit peu, en réalité, mais carrément beaucoup.

— Je m'excuse, Val, a-t-elle dit. Avec tous ces événements, j'ai failli oublier...

Elle a enlevé sa combi violette devant moi, et elle est passée dans la cabine ouverte du coin toilette. Je l'avais déjà vue nue sur un de mes écrans, et maintenant je la voyais en vrai. C'était tout. Elle a pris une douche, elle s'est brossé les ongles, elle s'est soumise à l'éclair neutronique et à la vaporisation au polynomycine. Je l'ai regardée faire, il n'y avait pas de raison que je ferme les yeux ou que je coure dehors en prétextant un besoin urgent. Sudrud m'a frôlé en sortant de la cabine, sa peau laiteuse était tout irisée des gouttelettes roses de l'aspersion, et le parfum prenant du désinfectant masquait son odeur charnelle. J'ai dit « A mon tour ! », j'ai débouclé mon ceinturon, j'ai quitté ma combi, et j'ai pris place dans la cabine.

Elle me regardait.

— Je peux te poser une question, Val ?

Elle pouvait, je l'ai rassurée sur ce point.

— Tu ne quittes jamais ton chapeau, quand tu prends ta douche ?

J'ai ri avec une seconde de retard, j'ai enlevé mon Stetson d'un geste théâtral et je le lui ai envoyé dans la figure. Mais elle l'a esquivé en souplesse et elle a disparu derrière son rideau. Une fois que j'ai été couché, elle m'a dit tout doucement, de derrière son rideau :

— Bonne nuit, et merci.

Je n'ai rien répondu, et nous avons éteint à peu près en même temps.

J'avais l'impression que je ne dormirais pas de sitôt et pourtant, bizarrement, je me suis effondré dans le sommeil presque tout de suite. C'est Sudrud qui m'a réveillé, en me secouant avec violence par l'épaule. Son visage était tout déformé, comme si je l'avais vu à travers une épaisseur d'eau en mouvement, et elle hurlait : *Les Autres ! Les Autres !*, si près de mon oreille que j'avais l'impression que mon tympan allait éclater.

Je me suis redressé sur ma couche. J'ai ouvert les yeux. Il faisait tout noir. Sudrud n'était pas à côté de moi. J'avais rêvé. Ce qui m'avait réveillé et avait provoqué le rêve, c'était le sifflement strident du communicateur d'urgence.

J'ai commandé la lumière (et la lumière fut). J'ai demandé au communicateur de me passer mon correspondant, tout en courant vers le réduit de Sudrud, dont j'ai tiré avec violence le rideau, qui m'est resté dans les mains. Sudrud n'était plus dans son lit.

J'ai reporté les yeux vers l'écran, qui venait de s'allumer, en même temps que le sifflement cessait. La communication venait du bloc radio. De Maltan. Et à travers la surface instable de l'écran, Maltan me regardait. Il avait sûrement quelque chose de très urgent à me dire. Mais il était trop tard pour que je l'écoute.

Maltan était couché sur le dos, bras en croix, devant le gros bloc de la radio stellaire. Un joli trou rouge aux bords bien nets était creusé entre ses sourcils.

CHÂPITRE VIII

Quand le rayon laser avait traversé le crâne de Maltan, celui-ci avait basculé en arrière, entraînant sa chaise avec lui. Il était tombé sur le dos, les bras écartés, devant l'armoire parallélépipédique du bloc radio. Il était mort avant d'avoir touché le sol, sûrement. Son visage long et pâle gardait encore dans sa rigidité tétanique une expression d'étonnement courtois. J'imaginai fort bien ce qu'il aurait pu dire, s'il en avait eu le temps : *Tiens, c'est TOI ? J'attendais Val.* Ou peut-être même l'avait-il dit. Mais qui pouvait bien être ce toi, c'était toute la question — la seule question qui valait la peine d'être posée.

Il n'avait fallu qu'un seul jet de pistolaser pour tuer l'informaticien : une fraction de seconde, à puissance maxi. Un fin tireur. La blessure n'avait pas saigné, le faisceau photonique avait cautérisé le tunnel de chair, d'os et de cervelle, en même temps qu'il le creusait.

Je me suis relevé, bousculant quelqu'un qui se trouvait dans mon dos. C'était Gore, immense, et dont le visage n'était qu'une ombre, tant sa bouche était serrée et ses yeux presque fermés. Je l'ai repoussé d'un geste nerveux, et j'ai dit aux autres de faire de la place. Ils étaient tous autour de moi, ils me marchaient sur les talons. Ils étaient arrivés dans les cinq minutes qui avaient suivi mon appel, et tous et toutes semblaient

encore assommés par ce qui venait de se passer. Mais naturellement, il y en avait un — ou une — qui faisait semblant.

— Poussez-vous, merde ! ai-je gueulé brièvement.

Avec mauvaise grâce, l'ensemble de l'équipe de la base USRP *Argos* a reculé vers le fond du bloc radio. Je venais de voir sur le sol quelque chose que je n'avais pas encore aperçu. Je me suis penché vers la main droite, crispée, du pauvre Maltan. Ses doigts étaient brûlés, superficiellement. Je me suis courbé davantage, j'ai écarté les doigts repliés. Il y avait un tout petit peu de cendre dans la jointure des phalanges. Je comprenais mieux ce qui s'était passé. Le travail avait été très bien fait. Il n'y avait pas eu qu'un seul jet de laser, mais deux. Le second, à intensité réduite, avait eu pour but de carboniser ce que Maltan avait dans la main au moment de son assassinat : un rectangle d'imprimante, le message décodé et imprimé qu'il venait de recevoir, et qui avait été la cause de sa mort.

Une charge furieuse d'insectes pleins de pinces m'est remontée le long de la colonne. Je tournais le dos aux autres. J'étais à quatre pattes sur le sol, cul en l'air. Tous mes bons compagnons avaient eu le temps de se vêtir, avant de se pointer. Moi, j'avais seulement bouclé mon ceinturon et coiffé mon chapeau. Autrement dit j'étais à poil, avec mon trou du cul dans l'axe de tous ces regards. Je me suis relevé vite fait. Je me suis senti un peu moins ridicule, et un peu moins en danger de mort immédiate.

J'ai jeté un coup d'œil à mon chrono. Il était 4 h 29. Quand la sonnerie m'avait tiré de mon bienheureux sommeil, c'était 21. Le meurtre avait eu lieu dans la minute qui avait précédé. Sur Hydra, ce n'était pas encore l'aube, juste cette purée gris-violette qui la précède immédiatement.

J'ai tripoté mon nez. Le meurtrier avait eu Maltan au moment précis où un message était arrivé. Comment cela avait-il pu se produire ? Est-ce que l'assassin le

surveillait ? Ou alors c'était seulement le hasard ? Ou encore Maltan avait-il pu appeler quelqu'un d'autre, avant ou après moi ? Et qui, alors ? Le chef de la base — Alec ? D'autres points étaient encore à éclaircir d'urgence : pourquoi Ygra n'était-elle plus avec Maltan au moment du meurtre ? Pourquoi Sudrud avait-elle quitté mon caisson, et quand exactement ?

Ça faisait un certain nombre de questions. Je me suis planté en face d'eux, et je les ai posées en vrac, les mains aux hanches et le Stetson arrogant, l'œil perçant et la bite en vadrouille. Je connaissais le résultat d'avance. Je n'ai donc pas été déçu.

Naturellement, personne n'a reconnu avoir été sonné par Maltan. Alec était dans son labo, où il s'était endormi. Ygra avait laissé Maltan vers 2 heures et demie, pour rejoindre Gore qui en avait fini avec Iniès. Iniès n'avait pas sommeil, elle était allée faire un tour sur le ponton de plongée, où elle avait été rejointe par Sudrud vers...

— Vers trois heures environ. Ou un peu plus tard. Je m'étais réveillée en pleine nuit. J'étais oppressée. Je n'ai pas voulu te réveiller. C'est par hasard que je suis tombée sur Iniès. Nous avons bavardé jusqu'à...

— Jusqu'à ?

— Mais presque jusqu'au moment où tu es toi-même sorti en courant du bloc dortoir. J'allais me recoucher. Tu ne m'as pas vue. Je t'ai suivi...

— Tout ça est bien vague, ai-je fait. A part Gore et Ygra, qui se servent mutuellement d'alibi, ni Sudrud, ni Iniès, ni Alec ne peuvent prouver qu'ils n'étaient pas en train de lasériser Maltan à quatre heures vingt !

— Mais Ygra peut mentir pour protéger Gore, a dit doucement Alec. Ou inversement, bien sûr.

Ygra a craché une injure particulièrement salée, et Gore s'est avancé d'un pas vers Alec, poings serrés. Encore plus doucement, le généticien a ajouté :

— Et n'oublions pas, Val, que tu n'as pas d'alibi toi non plus...

Je n'ai rien trouvé à répliquer. Alec avait raison. On en revenait à la case départ. Mais j'avais quand même quelque chose d'autre à vérifier. J'ai dit :

— Bon. Montrez-moi quand même vos pistolasers. Tous. En commençant par toi, Alec...

J'ai vu Alec se raidir. J'ai d'abord cru qu'il allait refuser, et ma main a effleuré la crosse de mon arme. Mais Alex a haussé les épaules, a sorti son pistolaser de son étui de hanche, et me l'a tendu par le canon. J'ai regardé la jauge de la pile. L'arme d'Alec était à moitié d'énergie environ. Un laser de poing se vide rapidement. C'est une arme qu'il faut réapprovisionner constamment. J'ai demandé à Alec pourquoi sa pile était à moitié usée.

— Voyons, Val ! Nous nous sommes entraînés avec toi une bonne partie de l'après-midi, hier...

— Et pourquoi n'as-tu pas rechargé ta batterie ? Tu sais bien qu'on doit le faire après chaque utilisation.

— Ho ! Tu crois que j'avais que ça en tête ! Demande donc aux autres s'ils l'ont fait...

Je l'ai demandé. Personne n'avait pensé à recharger son pistolaser, sauf Gore, qui m'a montré avec une ironie appuyée le scintillomètre de sa batterie qui rougeoyait à son maximum. Toutes les autres armes étaient à demi ou aux deux tiers déchargées. J'avais encore fait chou-blanc. Rien ne prouvait rien. Gore pouvait, au choix, être le seul qui soit vraiment innocenté, ou alors le seul à être sérieusement suspect, si l'on supposait qu'après avoir tué Maltan, il avait couru recharger son arme à une des bornes énergétiques qu'on trouve un peu partout sur le bac, et où les multimates font le plein.

Mais je n'avais aucun moyen de le savoir. Je n'étais pas Sherlock Holmes, ni Hercule Poirot, ni aucun de ces détectives des siècles passés qui avaient au moins le bol de faire leurs enquêtes sur Terre, et pas sur une putain de planète perdue de merde. En ce qui me concernait, il n'y avait rien à vérifier car je porte un gazer.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, cow-boy ? m'a lancé méchamment Ygra en m'envoyant une double décharge de ses yeux violets. On tire à pile ou face ou on attend la cavalerie ?

— On peut toujours espérer un second message, ai-je fait sans trop y croire. Si c'était tellement important, au point que quelqu'un d'entre nous a tué pour que le premier ne soit pas transmis, la Spatiale va peut-être remettre ça...

— Remettre ça ? a grincé la voix d'Alec. Il faudrait encore qu'on puisse le réceptionner, ton message. Regarde...

Alec était passé derrière le bloc radio. Je l'ai contourné pour le rejoindre, toute la troupe me collant au cul. Alec venait de plonger le bras dans une cavité cubique ouverte dans la paroi du bloc. Il a retiré son bras, poing fermé. Quand il a ouvert la main, j'ai vu dans sa paume des fragments de matière translucide qui scintillaient. J'ai tout de suite compris.

— Bordel... a soufflé Gore au-dessus de mon épaule.

— Le stéréoquartz ! Pas de doute, on a affaire à un fortiche... On est sourd et muet, maintenant.

— Mais comment ? s'est exclamé Iniès. Vous n'allez pas me dire qu'on n'a pas de pièces de rechange !

— Nous avons deux stéréoquartz, a dit sourdement Alec. Tu devrais te rappeler que le premier a pété il y a des mois. Ça fait partie des demandes prioritaires de matériel, bien sûr. Seulement on attend toujours un transfert. Et en attendant...

— En attendant, il y a un tueur, ou une tueuse, qui fait partie de notre groupe, et va peut-être encore frapper. Et on ne sait même pas pourquoi...

Ygra a terminé son constat par un ricanement acide. Ses lèvres minces étaient écartées sur ses dents étonnamment blanches et étonnamment régulières. Dans la fureur — ou dans la peur — elle était devenue curieusement belle, d'une beauté sombre qui semblait prête à éclater en orage de haine contre le monde entier.

— Attendez... ai-je subitement lancé. Il y a peut-être encore une chance d'en savoir plus. Je viens d'avoir une idée. Laissez-moi un quart d'heure. On se rejoint sous le Sein...

— Et lui ? a prononcé tout bas Sudrud.

Elle s'était agenouillée à son tour devant le corps de Maltan. D'un seul geste de la main, elle a refermé les yeux pâles ouverts sur la mort. Maltan ! Tout le monde l'avait oublié, sauf elle. Une bouffée de sentiments m'a traversé, honte et reconnaissance mêlées.

— Nous allons mettre son corps dans un caisson cryogénique, a proposé Iniès. Il n'y a pas de raison de l'incinérer. Tu m'aides, Gore ?

Ils ont soulevé le long corps maigre de Maltan. J'ai fait un pas pour sortir du bloc. Alec m'a retenu par le bras.

— Eh bien, Val. C'est plus que jamais l'Alerte bleue. Rappelle-toi qu'on doit faire équipe à deux...

— Je vais avec Val, a craché Ygra — simplement pour emmerder Alec, je suppose.

Elle a marché à mon côté jusqu'au bloc cybernétique, qui ne se trouve qu'à un quart de circonférence de Sein du bloc com. L'aube s'était levée, pelucheuse et blanchâtre, humide d'avance de la grosse pluie du matin. Un multimate en vadrouille m'a inspecté de toutes ses lentilles, comme si ma nudité lui posait des problèmes d'éthique.

J'ai ouvert le bloc cyber avec mon code et je me suis installé devant le clavier de l'ordinateur Gamma 120. Je sentais derrière mon dos la présence d'Ygra, électrique, comme un éclair figé prêt à déployer sa mortelle énergie sur moi. Je savais que pour tous les autres (à part le véritable assassin) les deux personnes les plus suspectes étaient Alec et moi, parce que nos décodeurs nous donnaient accès à tous les points de la base sans exception, et que nos responsabilités nous rendaient prioritaires dans la réception et la circulation des informations.

— Si tu me disais ce que tu as en tête... a fait Ygra.

— C'est simple. Le travail de Maltan était d'enregistrer et de classer les informations. Mais pas que les résultats de vos travaux de recherche. Aussi le quotidien de la base. Il tenait une sorte de journal informatisé. Il me l'avait dit. Alors un message important arrive. Qu'est-ce qu'il fait ? Il existe un câblage entre la radio stellaire et Gamma. Peut-être que Maltan a eu le réflexe de transmettre le contenu du message dans une banque quelconque avant d'être assassiné. Je vais essayer de le trouver...

Ygra a émis un sifflement entre ses dents serrées. Pendant que je parlais, j'avais commencé à pianoter. J'aurais pu interroger Gamma vocalement, mais c'était plus facile de me concentrer en me servant uniquement de mes doigts. Pour le moment, je n'obtenais que des *INF. INCOMP.* J'ai trouvé un début de piste lorsque j'ai tapé, tout à fait au hasard : *INFOS EN INSTANCE DE CLASSEMENT.* J'ai fait défiler sur l'écran toutes les infos en question, qui ne concernaient apparemment qu'un état des matériels à remplacer ou à réparer, plus quelques broutilles. Ensuite l'écran a clignoté et les abréviations *INF. SUIV. CONF.* se sont imprimées à sa surface. *Information suivante confidentielle.* Je me suis détourné pour cligner de l'œil à Ygra, dont le visage tendu est resté de pierre sur ses méplats anguleux. Elle était tout contre moi, sa main droite était crispée sur son pistolaser. Mais je tenais enfin quelque chose. J'ai prononcé :

— Ici Val Elkaïch, officier Sécurité base Argos. Débloque-moi cette info confidentielle.

— Désolé, Val, a répondu Gamma de sa voix douce et féminine. Il me faut le code-décodage mis en place par Maltan Kreg.

J'ai avalé ma salive, j'ai tripoté mon nez, j'ai balayé d'un revers de main la sueur qui débordait de sous le cuir de mon Stetson. J'ai senti qu'Ygra relâchait un peu sa tension.

— Tu peux le faire ? m'a-t-elle soufflé.

— Je peux, ai-je répondu en me levant. Mais rien ne prouve encore que cette info confidentielle se rapporte bien au message...

Je suis passé derrière Gamma, j'ai dévissé une plaque, j'ai retiré de la machine la puce détenant le codage introduit par Maltan, et je l'ai remplacée par un autre élément tiré de mon ceinturon, un décodeur hard que je suis seul sur le bac à posséder. A partir de là, tout a été facile : Gamma s'est déridé et a craché son message, qui s'est imprimé en vert sur l'écran.

Esc. Mull-Anstein, mission transit par 4116 Taureau.

*Prov. Of. S. Gol M'Nubba, poste Thor cl. 4
« Antarès ».*

Dest. USRP Argos/ Hydra 4116 Taureau — Of. S. Val Elkaïch.

M. Urg : Conf/ Mise en état Alerte Rouge.

Suite à message précédent, et enquête de la S.S., confirmation présence sur base Argos agent AUTRE sous probable identité

— Alors, merde, qui ?

Ygra avait sorti son laser, elle le pointait droit sur ma gorge.

— Suite du message, Gamma 120, ai-je dit le plus calmement possible.

— Message interrompu, a fait le voco de sa voix harmonieuse.

J'ai attendu quelques secondes, et j'ai mis l'ordinateur off-circuit.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? a crié Ygra.

— C'est la même histoire que dans les vieux romans policiers, ma belle. Maltan a été tué juste au moment où il allait transmettre le nom de son assassin.

Ygra a lentement baissé son arme. Nous nous sommes longuement regardés, yeux dans les yeux, dans un de ces silences qu'on dit écrasant, et qui le sont réellement.

Comme certains d'entre nous avaient pu le soupçonner déjà après la réception du message précédent, il y

avait un espion, sur la base. Un traître. Pire qu'un espion ou un traître : un *Autre*.

Cet *Autre* était l'un d'entre nous, et on ne savait pas qui.

CHAPITRE IX

Les *Autres* n'avaient pas reçu de dénomination plus précise.

On ne savait pas ce qu'ils étaient, *comment* ils étaient, ni d'où ils venaient. Les *Autres* étaient le mystère absolu. Pas même l'étrangeté absolue, non : seulement le néant...

Mais un néant qui pesait lourd sur la destinée humaine.

Avec la découverte des tésons par Tran Van Ho, au milieu du *xxi^e* siècle, on avait enfin pu vaincre le seul ennemi qui cloîtrait l'Homme dans son système solaire : la distance. On avait pu passer dans ce qui, en langage familier, est devenu l'enversvide. Et gagner les étoiles qui, autrement, nous seraient restées à jamais inaccessibles. La conquête de l'espace, enfin ! Beaucoup de romanciers de science-fiction en avaient parlé, depuis un siècle et demi. Eh bien ça y était, et ça s'était passé de manière pas fondamentalement différente de ce qui avait été imaginé. L'exploration systématique des groupes stellaires proches de la Terre, dans une sphère de dix, puis cent, puis *cinq* cents années-lumière. Le répertoriage des rares, trop rares planètes pouvant convenir à l'existence humaine. L'envoi des premiers groupes de colons, les échecs, les réussites. C'était une odyssée lente et besogneuse. Construire des vaisseaux

stellaires capables de transporter un nombre d'émigrants pas trop ridicule est une entreprise coûteuse en efforts, en matière première, en argent. Savoir si une colonie est viable avant un envoi plus massif peut prendre une, deux décennies, ou plus. Mais enfin c'était parti. Enfin la bête humaine, après avoir bien épuisé et saccagé sa planète de naissance, pouvait aller voir ailleurs de quoi il retournait, et éventuellement s'apprêter à faire pareil. Mais c'est peut-être là une vue bien pessimiste de la nature humaine ? En tout cas, après pas loin d'un siècle d'expansionnisme peinard et de colonialisme sans effusion de sang pensant, les Terriens avaient rencontré un autre ennemi que la distance, un véritable ennemi, un ennemi qui avait probablement les mêmes motivations que nous, un ennemi doté d'une technologie supérieure à la nôtre, et qui avait tiré le premier.

Ou alors ce sont les Hommes, qui ont tiré les premiers ? Comment savoir ! Et comment faire confiance aux communiqués militaires ? Depuis l'aube des guerres, les capitaines et les généraux s'arrangent toujours pour avoir le bon rôle même quand ils ont le mauvais. De même qu'ils essayent toujours de faire passer les défaites pour des victoires... Mais en ce qui concerne le « contact » de Cygni IV, ç'aurait été difficile de présenter la rencontre comme un succès de la Flotte : une colonie de quatre-vingt mille personnes avait été purement et simplement annihilée, après un simulacre de combat spatial entre une station orbitale humaine escortée de quelques croiseurs et... une chose, un engin, un truc qui venait d'ailleurs. Station et croiseurs avaient également été réduits en atomes, après avoir lancé un message contenant des infos qui auraient sûrement été importantes si elles n'avaient pas été laminées par la censure.

C'est comme ça que la Terre et ses colonies avaient été mises au courant de l'existence de ce qui allait très vite devenir les *Autres*, puisqu'ils n'avaient pas de nom, qu'on ne savait pas... mais bon ! Retour à la case de

départ. L'événement s'était produit en 2137 T.S.U. Nous sommes en 2169. Il y a plus de trente ans que le superbe bipède humain sait que sur sa route de gloire se dresse un obstacle de taille, une autre créature au cerveau gonflé d'importance, et qui pourrait bien parvenir au but que lui n'a pas réussi à atteindre malgré ses efforts acharnés : sa destruction totale — civilisation, espèce, jusqu'au plus lointain souvenir génétique.

Pendant ces trente et quelques années, les escarmouches se sont succédé. Plus ou moins importantes, plus ou moins graves, plus ou moins catastrophiques pour nous. Mais, que ce soit plus ou moins, et malgré le barrage de la censure, une chose restait certaine : nous avons chaque fois pris la pile. Les... astronefs des *Autres* (si on peut appeler ainsi ces espèces de coquillages aux formes tarabiscotées, quasi organiques, et de plusieurs kilomètres de diamètre, dont les images retransmises du lointain espace sont devenues une réalité obsessionnelle pour chaque humain) sont protégés par un champ énergétique que rien ne peut percer. Eux, par contre, peuvent percer et broyer tout ce que la pauvre technologie terrestre a à leur opposer. C'est comme ça que, petit à petit, on se fait avoir. Avec des repères qui ont pour dénomination Kruger 60, Altaïr 23, Nambi 27 et j'en passe.

On ne sait pas au juste ce que veulent les *Autres*. Tous les essais de communication sont restés infructueux. Mais peut-être n'existe-t-il tout simplement pas de langage commun entre eux et nous ? Ou peut-être ne veulent-ils pas communiquer. Peut-être ne sommes-nous simplement pour eux qu'une tribu primitive avec qui il est inutile de parler, et qu'il faut seulement éliminer de la galaxie, comme beaucoup de grandes nations terrestres ont essayé d'éliminer, entre le XVIII^e et le XX^e siècle, des « sauvages » du genre Aborigènes australiens, Pygmées africains, Indiens américains... Pourquoi pas ?

Ahmed BenHansen (mais d'autres avant lui sûre-

ment) avait émis l'hypothèse que si deux races technologiquement avancées et capables de voyages stellaires rapides se rencontraient dans notre galaxie, il était fatal qu'elles entrent en concurrence et que la plus forte assimile ou détruise la plus faible ; cela pouvait se passer en l'espace de plusieurs millénaires, mais cela se passerait. Cette théorie n'était pas très réconfortante parce qu'elle se révélait tout à fait exacte, à notre détriment. Les *Autres* nous détruisaient. Au sein de l'Espace Humain — cette sphère très aplatie qui occupe moins de mille années-lumière de diamètre dans notre bras galactique (une misère !), les *Autres* nous grignotaient. Pour l'instant, ils avaient laissé la Terre en paix. Parce qu'ils ne l'avaient pas encore trouvée ? Parce qu'ils la gardaient pour le coup au but final ? Personne ne le savait et, j'imagine, personne n'était pressé de le savoir. Mais la Terre avait peur, mais tous les Terriens, où qu'ils se trouvent, avaient peur. Et, depuis trente ans, nous vivons en économie de guerre, avec une seule perspective vitale : parvenir à contrer les *Autres*. C'est pour cette lutte qu'avait été instauré le S.C.S., le Service de Coopération Spatiale, qui bouffait dix ans de la vie de tout homme ou femme jugé utile à la poursuite de cette guerre sans nom des êtres sans visage.

Et c'est au titre du S.C.S. qu'on se trouvait tous les six sur Hydra, dans la merde jusqu'aux sourcils.

CHAPITRE X

— A toi, Val, a prononcé Alec d'un ton neutre.

J'ai sursauté, ou j'en ai eu seulement l'impression. J'étais le quatrième à y passer. Avant moi, il y avait eu Ygra, sèche et tendue, qui avait tenu à être la première, et qui avait traversé l'épreuve avec une nervosité hautaine, sans quitter des yeux Alec, maître officiant, et néanmoins suivi par le canon pointé de deux lasers de poing. Quand le test s'était révélé négatif, Ygra s'était détournée du généticien avec une lenteur calculée, et, sans dire un mot mais la bouche tordue sur ce qui ne pouvait pas vraiment être appelé un rire, elle était allée s'asseoir sur le banc, entre Gore et Iniès. La botaniste lui avait lancé un long regard ironique, puis elle s'était levée à son tour, avait replacé son arme dans son holster, et avait dit que ça pouvait aussi bien être à elle, à présent. La plantureuse Sud-Américaine avait attendu les résultats du test en chantonnant, mais l'odeur acide de sa sueur, qui parvenait jusqu'à mes phénoménales narines, disait assez sa nervosité.

Mais pour elle aussi le test avait été négatif.

Ensuite, Gore s'était proposé. Mon gigantesque ami afroméricain avait ouvert la base du col de sa combi, et le petit Alec avait prélevé dans le creux de sa clavicule une carotte dermique mince comme une aiguille. La biopsie faite, il avait introduit l'échantillon dans l'orifice

de l'ambler, et Sudrud avait fait les réglages. Il suffisait de cinq minutes pour que l'appareil fasse les analyses poussées qui désentortillaient les molécules d'ADN et fragmentaient les cellules jusqu'à l'atome, avant de comparer le schéma résultant de ce tripatouillage avec celui du témoin à charge. Mais Gore aussi était net.

Il a lancé son grand rire qui fait tout trembler au visage d'Alec, et il riait encore quand il est revenu s'asseoir — entre Iniès et Ygra. Et maintenant, c'était à moi. J'ai rengainé mon gazer, je me suis décollé de la paroi où j'appuyais mon dos douloureux, et je me suis présenté devant Alec, dont l'œil rougeoyant m'a évalué sans amabilité excessive. Avant de rentrer avec les autres dans son labo, j'avais tout de même eu le temps de passer dans mon caisson pour y enfiler sous surveillance une combi neuve. Affaire de dignité, n'est-ce pas ? Alors j'ai fait comme les copains, j'ai dégrafé mon col, et Alec a posé sur ma chair nue le cylindre froid qui procédait aux biopsies. C'est à peine si j'ai senti l'opération. Une piqûre d'épingle, et c'était passé. J'ai pincé la chair de mon épaule à l'endroit de la piqûre, et j'ai refermé mon col. Sudrud m'a lancé un long regard, sans sourire, et puis elle s'est penchée sur les cadrans de l'ambler. Je n'étais pas vraiment à l'aise, et c'était même un bel euphémisme de l'exprimer ainsi. Pourtant je ne risquais rien. J'étais innocent. J'étais moi, moi, Val Elkaïch, officier de Sécurité à bord du... Et puis merde !

J'ai jeté un coup d'œil derrière moi. Ygra tenait son arme pointée vers mon estomac, Iniès avait plutôt l'air de viser Alec, mais sans trop de conviction. Quant à Gore, dont le visage était toujours éclairé par un vague sourire, il avait laissé reposer son laser sur sa cuisse. J'ai reporté mon regard vers la grosse masse lisse de l'ambler, qui bourdonnait indistinctement. Qu'elles étaient longues à passer, ces cinq minutes ! Dans l'odeur fade qui stagnait dans le labo d'Alec, une autre odeur montait, la mienne. Je transpirais aussi fort qu'Iniès tout à l'heure, et pourtant il n'y avait aucune raison pour ça.

Mais elle non plus n'avait eu aucune raison de s'inquiéter. L'analyse de ses tissus avait prouvé qu'elle n'était pas une *Autre*. Comme l'analyse des miens prouverait dans trois minutes que je n'en étais pas un non plus...

Car finalement il s'était passé quelque chose, dans cette lutte sans contour contre les *Autres*. Enfin ! Huit ans auparavant, en 61, une unité de la Flotte avait réussi à détruire ce qui n'était sans doute pas vraiment un astronef, mais en tout cas un engin stellaire ennemi. Un tout petit, un truc biplace ou monoplace, dont les débris semblaient prouver que les *Autres* se déplaçaient bien dans des entités organiques qui se développaient, croissaient, comme des plantes, ou au moins comme des cristaux, jusqu'à devenir leurs gigantesques coquillages volants de plusieurs kilomètres de long... Mais là n'était pas le plus important. Le plus important avait été la découverte dans le vide, sur les lieux de la rencontre, de parcelles biologiques provenant du corps déchiqueté d'un *Autre*. Ces restes conservés par le froid sidéral étaient bien entendu trop émiettés pour donner une idée de l'apparence des *Autres*. Mais au moins on avait pu apprendre que l'ennemi appartenait à une espèce organo-carbonée (ce qui n'avait rien d'étonnant car on savait depuis longtemps que c'était là le seul support possible à une vie évolutive), et même une espèce de mammifères à sang chaud, des mammifères endothermes qui nous ressemblaient peut-être...

La science militaire avait enfin quelque chose à se mettre sous la dent pour imaginer de lointaines perspectives offensives. L'avis des stratèges était que le seul moyen de résister était d'attaquer, de porter des coups aux planètes ennemies — puisque la lutte dans l'espace était si défavorable à l'Homme. C'était une idée qui était loin d'être neuve. Napoménon (ou Napoléon ?) avait eu jadis la même. Seulement où trouver les planètes ennemies ? Probablement loin vers le cœur de la galaxie, à des dizaines de milliers d'années-lumière de notre bras stellaire, à un endroit où les soleils étaient

plus denses, plus vieux, un site où l'évolution avait plusieurs centaines de milliers d'années, ou plusieurs millions d'années d'avance sur nous.

En attendant de détecter ces hypothétiques planètes, on pouvait au moins commencer par trouver une arme contre les *Autres*. On en possédait des échantillons biologiques. Pourquoi ne pas essayer de fabriquer une arme virale, ou génétique, qui les décimerait si on parvenait à la déverser sur les mondes où ils vivaient ? C'était là le plan secret de l'Etat-Major de la Flotte. Et c'est pourquoi des équipes triées sur le volet (je me demande bien d'où vient cette expression stupide) de l'Unité Spéciale Recherche de notre vaillante armée spatiale avaient été déposées sur Mizar XXI, sur MC 1002, sur Tanak III, sur toutes les planètes portant une vie primitive assez riche pour supporter les frais d'expériences bactériologiques, biologiques, génétiques pouvant déboucher sur la découverte miraculeuse, le microbe assez vorace, le super-virus assez teigneux pour bouffer tout cru les *Autres*. Ingénieux, non ?

C'est pour ça qu'on avait été débarqués sur Hydra. C'est pour ça qu'à longueur de journées et de nuits, Gore, Iniès, Alec, Nol (... non, non : Nol était morte ; *elle était morte !*) plongeaient jusqu'aux coudes les mains dans des *saloperies* dont la seule évocation suffisait à me tenir éveillé pendant des heures, à chercher sous mes aisselles et entre mes doigts de pieds le bouton ou la tache suspecte qui me préviendrait qu'avant de s'essayer sur un *Autre*, une moisissure ou un virus baladeur m'avait choisi comme cobaye. C'est pour ça qu'on était tous tellement obsédés par la désinfection et la décontamination, sur le bac.

Et maintenant, voilà que la tuile grosse comme une montagne nous tombait sur l'occiput. L'ennemi était parmi nous. L'ennemi était l'un de nous. Un *Autre*, réellement ? Pourquoi pas, s'ils étaient assez semblables à nous pour se faire passer pour des Terriens, et s'ils nous avaient assez étudiés pour vivre au milieu d'un

groupe humain sans se faire repérer ? C'était la première hypothèse. Et c'est pour ça qu'Alec et Sudrud (qui pouvaient très bien l'un ou l'autre en être un, d' *Autre*) comparaient nos cellules avec l'échantillon témoin prélevé sur les restes de l'ennemi tué près de dix ans auparavant, et pieusement conservé dans l'hélium liquide.

— Tout est OK, Val...

J'ai sursauté. Je m'étais encore absenté dans mes réflexions à la con. Qu'est-ce qu'il avait dit, Alec ? Mais je savais bien, ce qu'il m'avait dit, puisqu'il n'en pouvait pas être autrement. Mon regard a croisé celui de Sudrud, qui m'a renvoyé la double mare verte de ses yeux, cette expression douce et énigmatique qu'elle a de plus en plus souvent. J'ai lancé une plaisanterie, et j'ai fait basculer mon couvre-chef en arrière sur mon crâne d'un coup de pouce étudié. Gore riait, Iniès avait baissé son arme, seule Ygra demeurait pincée, murée, son laser toujours braqué vers notre groupe. Mes aisselles me cuisaient, la sueur poissait ma nuque.

— A toi, Sudrud, a fait Alec d'une voix douce.

A nouveau l'atmosphère s'est tendue. Sudrud était arrivée sur le bac juste avant la mort de Nol et de Maltan. Elle ne faisait pas encore vraiment partie de l'équipe. Elle venait de nulle part, sans avoir été annoncée. Tout ça sans parler des troubles sexuels qu'elle propageait en sourdine.

Sudrud était autant soupçonnable que n'importe qui d'entre nous. Plus peut-être pour certains. Mais pas pour moi. Je ne voulais pas, je ne pouvais pas croire qu'elle soit soupçonnable, et moins encore coupable. Je me suis reculé d'un pas, en m'arrangeant pour me placer entre Sudrud et les autres sur leur banc. Mais en même temps, la paume de ma main droite s'était posée d'elle-même sur la crosse de mon gazer. La fonction crée les réflexes, pas vrai ?

Alec a appliqué son appareil à biopsie sur la base du cou de Sudrud, sur sa peau diaphane, laiteuse... sur sa

peau, quoi. Elle n'a pas bronché, et pendant tout le temps qu'a duré l'analyse, un ou deux siècles, elle est restée immobile, droite, les yeux perdus dans son mystérieux monde interne. L'ambler bourdonnait, moi je dansais d'un pied sur l'autre, fixant alternativement le dos penché d'Alec, le regard absent de Sudrud, et un long tube transparent où s'agitait avec de lents mouvements amibiens, une *saloperie* pâteuse couleur groseille.

Et puis les quelques siècles ont pris brutalement fin. Alec s'est redressé, il a passé la main sur sa brosse de cheveux noirs, et un vilain sourire a plissé sa joue du côté chair. Il faisait durer le plaisir, le salaud. Mais il a fini par lâcher :

— Rien d'anormal. Sudrud est nette. Il ne reste plus que moi...

J'aurais voulu pouvoir prendre Sudrud dans mes bras et presser son corps frêle contre ma carcasse pleine d'os. Mais une galopade brusque a fait trembler dans mon dos le sol du labo. J'ai ressenti une poussée sur le côté, j'ai failli m'étaler sur un nœud de câbles, mais j'ai réussi à me rattraper à un étau.

— C'est ce salaud ! C'est ce salaud, j'en étais sûre ! hurlait Ygra.

C'était elle, la furie galopante. J'ai pris mon élan et je l'ai coincée par le haut des cuisses. Mon nez s'est enfoncé dans la raie de ses fesses et j'en ai perdu mon chapeau. Mais Gore avait bondi en même temps que moi. Nous sommes tombés tous les trois, la grosse masse de Gore m'a écrasé la cuisse et ça m'a fait un mal terrible, je me suis cogné la tête contre une surface dure, un truc s'est détaché de quelque part et s'est fracassé sur le sol dans un nuage piquant qui nous a tous fait tousser. Ygra hurlait toujours qu'elle allait crever ce fumier. Mais Gore a réussi à lui arracher son laser. Je me suis relevé et j'ai vite rajusté mon chapeau, pour que la luisance de mon crâne n'empêche pas les autres de jouir correctement du spectacle.

— Il n'y a plus que lui ! C'est forcément lui ! criait Ygra.

Elle en avait la bave aux commissures des lèvres, sa beauté dure n'était plus qu'un masque de haine. Alec n'avait pas bougé, son sourire grimaçant lui tirait toujours la figure du côté droit.

— Facile et évident, hein ? a-t-il seulement murmuré.

Gore s'était relevé à son tour, hissant contre lui Ygra qu'il avait immobilisé avec une clé au bras. Son visage noir était impassible mais, de sa main libre, il n'en visait pas moins le généticien.

— Facile et évident ! a-t-il grondé. Mais on va savoir dans cinq minutes... Sudrud, à toi !

Sudrud a pris le cylindre des mains d'Alec, qui a obligeamment tendu son cou dénudé. J'ai plissé les yeux, j'ai encore toussé. Le nuage âcre se diluait dans le labo. C'était peut-être une *saloperie* mortelle, ou au moins dangereuse, mais personne ne semblait s'en soucier. Ma paume effleurait à nouveau la crosse de mon arme, l'épaule d'Iniès était contre mon épaule, elle avait tendu les bras et, au bout de ses mains crispées, le canon de son laser braqué sur le dos d'Alec ne tremblait pas. *Était-il possible que ce soit lui ?*

Mais, même dans le plus mauvais des romans policiers, ce n'est jamais celui qui semble être le plus suspect qui est réellement coupable. Quand Sudrud a relevé la tête au-dessus des écrans de l'ambler, elle a dit simplement :

— Tout est normal. Ce n'est pas Alec.

Il a fallu encore quelques dizaines de secondes pour que l'information soit digérée, que les dos se détendent, que les armes réintègrent leur étui, que les respirations retrouvent un rythme normal. Gore a lâché Ygra, qui a eu un hennissement chevalin. Elle est passée près de moi, bouche ouverte, son haleine empestait. Elle est allée se planter devant une ouverture de la paroi, la lumière grise de l'extérieure a plaqué un vernis plombé sur son visage cadennassé.

— Bon... Aucun de nous n'est un *Autre*, a finalement dit Iniès.

Elle a laissé échapper un long rire saccadé.

— Ne nous énervons pas, ai-je coupé. Il reste la seconde possibilité. Et la seconde solution. Je suis d'avis de la mettre en pratique sans attendre l'année prochaine...

Gore a hoché la tête.

— Nol m'aurait été bien utile... Mais je vais me démerder pour trouver tout seul un alcaloïde adéquat. Rendez-vous au Sein dans une heure.

J'ai pris légèrement Sudrud par le coude et je l'ai poussée vers la sortie du labo. Le reste a suivi. L'autre possibilité, puisque les analyses n'avaient rien donné et qu'il était évidemment exclu qu'un *Autre* soit caché sur la base en tant que passager clandestin, c'était que le meurtrier soit un Terrien authentique passé à la solde de l'ennemi — un salopard, un type qui, comme une vulgaire chaussette, avait été *retourné*.

Un type ou une nana, bien sûr.

C'est peut-être ce que l'officier de la Flotte avait essayé de nous dire, en ayant eu la malchance d'être tombé sur la mauvaise oreille. Et maintenant ladite Flotte était partie, elle était repassée dans l'enversvide, elle nous avait lâchés avec notre gros problème, et un communicateur hors d'usage. Il fallait nous démerder, comme avait dit Gore. On allait le faire. La deuxième solution, c'était qu'on passe tous à un interrogatoire du quinzième degré, avec l'aide d'un bon petit sérum de vérité des familles.

CHAPITRE XI

— Si on faisait une petite pause pour bouffer un truc et se boire un coup ? a fait Gore.

Il était un peu plus de dix heures du mat — la mi-journée sur Hydra. La plupart d'entre nous n'avait guère dormi de la nuit, et personne n'avait rien avalé depuis la veille. Ce n'était pas une si mauvaise idée. Mon estomac à moi gargouillait, et d'autres bruits d'évier venaient d'autres panses. Et puis il y avait un peu trop de nervosité dans l'air. J'avais peur que l'incident avec Ygra se reproduise et que quelqu'un, mais pas forcément le bon, reçoive un jet de laser en travers de la tête.

Gore s'était ramené avec un produit sans couleur qu'il avait synthétisé d'après le venin d'un de ses foutus poissons et qui, d'après lui, ferait cracher la vérité à un cadavre dont il ne resterait plus que le squelette. Il s'était offert comme premier volontaire, Iniès lui avait fait une piqûre de dix centilitres de sa cochonnerie dans l'artère humérale, et au bout de deux minutes il s'était mis à raconter sa vie plus vite que je n'arrivais à lui poser des questions. J'avais déjà une petite idée de l'existence de Gore, mais ce qu'il nous a dégoisé sous l'influence hypnogène dépassait tout ce que j'aurais cru. La zone dans les marinas à demi submergées d'Atlantic-City, avec les bandes, la drogue, le proxénétisme, les

meurtres dès onze ans, l'émigration en Afrique à dix-sept ans (le retour aux sources, comme il disait), et la participation en tant que mercenaire à dix conflits et révolutions diverses, dans tous les camps possibles, pour le seul plaisir « de prendre des coups et d'en donner plus encore dans un monde de merde où les sources étaient aussi putrides que les règles d'une vérolée centenaire ». Et puis subitement, au cours d'une Djihad islamique plus absurde et plus sanglante que les autres, Gore en avait eu marre et avait gagné le réduit sudafricain, où il avait commencé des études de biologie. Il avait alors vingt-huit ans. C'est là que le S.C.S. avait mis la patte sur lui et l'avait envoyé à New Atlantis. Ensuite, devant l'étonnante capacité scientifique de ce rejeton du lumpen, la Spatiale l'avait attiré dans son Unité Spéciale Recherche. Il avait bourlingué encore pendant un an, passant d'une base à l'autre, et nous nous étions rencontrés, quinze mois auparavant, dans l'O'Neil 24 qui gravitait dans le champ d'Achernar XII. Nous ne nous étions jamais quittés depuis. Dans toute cette confession pleine de bruit et de fureur (comme l'avait écrit un type, il y a longtemps de ça), il n'y avait pas la moindre trace d'une trahison.

Et Gore Nuritsany est sorti de son hypnose en roulant des yeux aussi hébétés que féroces. Nous étions tous assis en cercle au centre du Sein, dans la douce lumière rose spéciale apaisante et relaxante. Malgré tout ce qu'il avait craché, Gore ne m'était pas devenu antipathique pour autant. Iniès s'est penchée vers lui, lui a envoyé une bourrade, et lui a dit :

— Tu es blanc comme neige, vieux nègre !

Dans le mouvement qu'elle a fait, ses gros seins ont dansé sous sa tunique. Des sourires fugitifs ont éclairé la plupart des visages, à cause de sa remarque, ou à cause de ses seins, ou à cause des deux. Après, elle s'est proposée pour goûter au sérum de poisson, et elle s'est racontée. Cette fois c'est Alec qui a posé les questions, sec et précis comme un métronome. La vie d'Iniès

n'avait rien eu non plus de très réjouissant, entre son premier viol (par son père) alors qu'elle avait sept ans, à *Puerta del Inferno*, et son expérience amazonienne dans les rangs des volontaires du reboisement, où ses expériences sexuelles s'étaient multipliées de manière ahurissante.

Mais elle non plus n'avait pas eu de contact avec les *Autres*, elle non plus n'avait pas tué Maltan.

Après l'épreuve, quand elle est sortie des brumes, elle a embrassé longuement Gore qui lui a pétri les seins avec entrain, sous le regard de glace brûlante d'Ygra. Et je me suis proposé. J'en avais marre d'attendre, je voulais en finir avec les soupçons me concernant, je voulais y passer, et qu'on n'en parle plus.

J'y suis passé. J'ai dû faire comme les autres, parler pas mal, mais quand j'ai émergé je ne me souvenais de rien. Sudrud me regardait avec son air insondable, Iniès souriait, Gore se marrait franchement, les deux derniers faisaient la gueule comme d'habitude.

— J'ai été bien ? ai-je dit.

— Maintenant, au moins, on sait pourquoi un flic devient un flic, a lancé Gore.

J'ai fait la moue, mi-poire, mi-cassis, ou alors mi-figue, mi-raisin. Il y a longtemps que toute dignité m'a abandonné, et toute fierté, et tout esprit de culpabilité. Longtemps que je ne vis plus que pour moi. Ce que pouvaient penser les autres... Même Sudrud ? Oui, monsieur, même Sudrud.

J'ai arrêté mon introspection, parce que c'est à ce moment-là que Gore a proposé d'aller manger. Tout le monde a approuvé, sauf Alec, qui tenait à terminer la séance. Mais cette fois, personne ne l'a écouté. La discipline foutait le camp, probable. Et ça allait être dur de la rattraper. En marchant vers le réfec, j'ai remarqué que la partie du visage d'Alec qui n'était pas recouverte par son masque de fer était rouge comme une brique sortant du four — bien qu'à dire vrai je n'aie jamais eu l'occasion de voir une brique sortant d'un four. Dans la

brume blanche qui pesait sur le bac (on n'y voyait pas à plus de cinq mètres, et les photons, qui s'étaient rallumés, étaient impuissants à percer ce coton compact), la demi-gueule du généticien prenait des allures de lanterne sourde promenée par le guet, dans les rues ouatées du Paris de François Villon. On a des lettres ou on n'en a pas.

— Allons ! a fait Gore en frappant sur l'épaule du petit homme, fais pas cette tête-là... Si on découvre le traître tout à l'heure, tu auras au moins eu droit à un dernier repas.

Le rire tonitruant du géant s'est élevé dans la brume. Je ne sais pas si Alec a perçu tout le sel de la remarque. En tout cas, la bonne humeur de Gore venait à point pour nous secouer. La brume pesante n'était pas faite pour décanter la situation, et je voyais bien que mes compagnons se serraient inconsciemment les uns contre les autres, dans le but probable de faire front commun à ce qui aurait pu se tapir dans les volutes crayeuses. Je crois que tout le monde a été soulagé de se retrouver dans le parallélépipède net et luisant du réfectoire. Mais, après qu'on ait sacrifié au rituel de la désinfection, une autre mauvaise surprise nous attendait.

— Qu'est-ce que c'est que cette merde ! a grogné Gore une fois son plateau surgi devant lui.

Il avait été le premier à prendre place à la table. Iniès et moi, on s'est penché du même mouvement dans son dos. Les plats ne contenaient qu'une sorte de bouillie brunâtre, qui avait effectivement une ressemblance troublante avec ce dont avait parlé Gore. D'un air dégoûté, le zoologue a touillé la bouillie avec le bout de sa fourchette. Des bulles nauséabondes ont crevé la surface froide et pâteuse, une petite bête visqueuse genre mille-pattes, mais celle-ci en avait probablement plus, s'est carapatée vers le bord du plateau, en laissant derrière elle un sillage répugnant. Gore l'a partagée en deux, puis en trois, puis en quatre avec son couteau. Il m'a regardé, et ensuite Iniès. Ses grosses lèvres étaient

serrées, et ses mâchoires étaient parcourues de frémissements mauvais.

De l'autre côté de la table, Alec pianotait sur le clavier du distributeur. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai remarqué que Gore, Iniès et moi, les trois innocentés, formions un groupe serré, alors que les trois autres, qui n'avaient pas encore subi l'épreuve du psychotesteur, étaient tous éloignés les uns des autres.

— Ça ne donne plus rien, a jeté Alec. Le synthétiseur de nourriture est en panne...

— Bravo pour le diagnostic ! a jeté Gore avec dédain.

Il s'est levé, s'est agité un moment devant le terminal. Sur l'écran, la seule réponse qu'on pouvait obtenir était DYSFUNCTION MOMENTANEE.

— Laisse ! lui ai-je dit. On va envoyer un multimate renifler le cul de ce machin.

Suivi par Gore, je suis allé ouvrir la trappe qui se trouve dans la petite pièce au bout du réfectoire. C'était là-dedans que se trouvait la réserve de protéines, glucides, lipides et autres ingrédients de synthèse avec lesquels notre cuisinier cybernétique nous signolait les bons petits plats grâce auxquels nous avons survécu jusqu'à aujourd'hui. Mais à l'intérieur du puisard, c'était tout noir et ça puait. Le multimate d'entretien que j'avais appelé s'est enfoncé dedans, collé à la paroi métallique par ses ventouses. Il balayait le fond labyrinthique du puits à bouffe avec ses photones, ce qui nous a permis pendant un moment de voir des fissures, par où des bouquets d'algues émergeaient. Puis le robot a disparu et la lumière l'a suivi.

— Encore une joyuseté qu'on n'avait pas prévue, a soupiré Gore. Je croyais que le métamostène résistait à n'importe quoi. Foutaise ! Je parierais ma queue que la moitié de la flore et de la faune de cette foutue planète est déjà venue bouffer notre bouffe...

— Ça veut dire quoi ? a fait Alec.

Il s'était rapproché, il semblait d'un coup avoir perdu

sa monolithique superbe. Peut-être que la perspective d'être atteint dans son estomac lui rabattait le caquet.

— Ça veut dire que si on veut becqueter, faudra nous contenter des produits de notre sainte mère la nature ! Faudra pêcher, chef. On t'a bien appris ça aussi, à la prépa ?

Le cervœil d'Alec est devenu si pâle que j'ai eu l'impression qu'il allait s'éteindre — ce qui aurait été grave pour lui, car ça aurait signifié qu'il était mort. Je me demandais bien ce qui effrayait tant Alec : la perspective de pêcher, ou celle d'avoir à manger quelques-uns de ces monstres grouillant dans l'océan d'Hydra, et dont la seule utilité jusqu'ici avait été de servir de matière première à des expériences meurtrières. Les deux, sans doute.

— Il doit bien y avoir quelques rations de secours, dans la réserve, a bredouillé le généticien.

C'était quand même une idée, et j'ai demandé à un autre multimate d'aller voir. Le robot s'est pointé une dizaine de minutes plus tard avec des boîtes emballées dans des feuilles plastiques tellement bien collées qu'on a eu un mal de chien à les déchirer. Dans les boîtes, il y avait des bâtonnets de sucre et de chocolat (ou quelque chose qui voulait y ressembler), des biscuits salés durs comme de la pierre, et des lamelles de protéine animale presque aussi dures. On a grignoté, en faisant passer le tout avec de la bière et des jus de fruits.

— C'est bien, le service dans la Spatiale, pas vrai, ma colombe ? a gloussé Gore, à nouveau de bonne humeur, en souriant à Sudrud la bouche pleine d'un répugnant mélange de viande et de biscuit.

— Mais tant que la guerre durera, il faudra bien glisser sur les inconvénients mineurs, a répondu la douce tératologue.

Peu après cette profession de foi pure et dure, nous avons regagné le Sein. La brume s'était déchirée sous le ventre gonflé de pluie du ciel d'Hydra, de lourdes gouttes tièdes s'écrasaient sur le pont, où grouillaient de

minuscules vers bleu vif que trois ou quatre multimates
léthargiques aspiraient avec leur trompe.

Personne ne s'est attardé à observer le phénomène. Il
y avait encore trois suspects à faire passer à la poêle.

CHAPITRE XII

Sudrud avait parlé de son enfance, dans une Ecole de Pionniers où tout l'enseignement était assuré par ordinateurs. Elle avait été séparée de sa mère biologique peu après sa naissance, pour intégrer un de ces nouveaux Centres de Formation Accélérée Polydiscipline mis en place en 45. Une enfant de la guerre, en somme — bien que la guerre contre les *Autres* n'ait été que le prolongement logique de la guerre pour la Terre et la guerre contre l'espace.

L'école où Sudrud avait grandi et évolué, sans en sortir jamais jusqu'à l'âge de seize ans, était située dans un Terrier, une de ces villes bases enfouies sous le sol des planètes inhospitalières où l'Homme s'accrochait quand même. Dans son cas, VII d'Alpha du Centaure, une planète capricieuse et désolée dont l'orbite elliptique s'insinuait entre les deux composantes d'Alpha — la grande étoile jaune et son petit compagnon rouge. La glace et le feu, deux enfers dissemblables entre lesquels deux millions d'Humains formaient un interface de technologie militaire, vers de Terre rampant dans des kilomètres de galeries de métal. Sudrud avait vécu là, elle l'avait raconté d'un ton uni sous l'influence du sérum. Ensuite elle avait parlé de la suite de son entraînement dans le système d'Alpha, parsemé de satellites libres ou géostationnaires, de comètes folles et

de météorites grandes comme des montagnes... Son dernier poste avant Hydra avait été Véga XXI, un dôme Fuller-Assad en lutte perpétuelle contre la jungle. Une vie pas vraiment drôle non plus.

A la regarder aller et venir dans mon caisson encombré, il était difficile d'imaginer qu'une fille aussi gracile, aussi gracieuse, avait eu une telle vie.

Sudrud venait de se dévêtir, avec un naturel de vieux compagnon de chambrée. Mais c'était peut-être ça, justement : elle avait mené une existence si dépersonnalisée qu'aussi bien la gêne devant la nudité que les troubles sexuels en résultant n'avaient aucune signification pour elle. C'était peut-être aussi bien. Ou alors c'était moche, je n'arrivais pas à décider. Il n'y avait que mon sexe personnel, ce vieux machin pendouillard, qui décidait pour moi : pendant que Sudrud se douchait, pendant qu'elle exposait le moindre centimètre carré de sa peau ambrée aux divers jets désinfectants, je bandais discrètement dans ma noire combi de flic des étoiles.

Il fallait que je m'y fasse. J'avais accepté que Sudrud emménage dans mon caisson. Je n'allais pas la chasser maintenant, ni la violer. Je me contentais de la regarder. Elle a fini de se nettoyer, elle s'est séchée au soufflant, elle est sortie de la cabine, encore fumante, comme un elfe qui émerge de sa source d'eau chaude. Elle m'a souri, elle m'a dit qu'elle allait se coucher, et elle est passée derrière son paravent. Tout simplement. Moi, j'étais resté assis sur mon lit, les genoux relevés devant mon ventre et la bite douloureuse. C'était comme ça, il fallait faire avec.

Sudrud n'était pas coupable, bien sûr. Elle n'avait eu aucun contact avec les *Autres*, elle n'avait pas tué Maltan, elle avait bien fait comme elle avait dit, l'autre soir, elle était sortie respirer l'air de la nuit, pour calmer son angoisse. Ça ne m'étonnait pas : je l'avais toujours su... Ce qui m'avait étonné, par contre, ça avait été d'entendre Alec raconter sa vie. Ce type était un bloc d'opportunisme dont la seule motivation avait toujours

été de réussir, en écrasant les autres si nécessaire, et même sans nécessité.

Alec Knobsky, quarante-sept ans, était né à Topeka, dans le Kansas, en Nordamérique. Il avait fait des études de survie en milieu glaciaire dans l'île de Wrangel. Son S.C.S. l'avait amené sur un Voivoid en orbite autour de Saturne. Il était devenu un spécialiste de la génétique, avec un projet dingue : créer une race de sous-hommes pouvant résister au froid, une race de travailleurs cyborgisés capables d'exploiter les gisements des satellites de Jupiter ou de Saturne sans protection spéciale. Et c'est sur ce Voivoid qu'il avait connu Ygra. On y était ! La veille, il avait commencé à cracher. Sous l'effet du sérum, il lâchait le glaviot entier. J'ai donc appris ce que j'avais toujours ignoré : Ygra, à l'arrivée d'Alec sur le Voivoid circumsaturnien, y était en poste. Mais elle y avait rencontré un homme qu'elle avait aimé avec passion, un Africain du nom d'Omar Bongo. C'est là que le drame avait eu lieu. Alec, contre l'avis de ses supérieurs, avait opéré une sortie sur un des microsattellites de Saturne, afin de tester un mutagène de son invention. Il avait emmené Bongo avec lui, après lui avoir fait, ainsi qu'à lui-même, une injection de sa merde. L'agent mutagène s'était révélé inefficace, Bongo était mort de froid, Alec Knobsky avait eu la moitié du visage gelé.

Son auréole de grand généticien avait sauté de son crâne, et c'est comme ça qu'il s'était retrouvé deux ans plus tard sur Hydra, sans savoir qu'il allait y retrouver Ygra...

Quels souvenirs, quelles images avaient pu revenir rôder dans son esprit, pendant qu'elle écoutait les confidences forcées d'Alec ? En tout cas elle n'avait pas dit un mot, elle avait seulement fumé coup sur coup deux de ses cigarettes dénicotinisées à l'odeur dégueulasse, et elle était passée à son tour à la moulinette.

Ygra Kérès, trente-six ans, était née à Melbourne dans une famille riche, ce qui lui avait permis de rester

une bonne partie de sa vie en Australie, heureuse et sans histoire, jusqu'à ce que le S.C.S. la propulse dans cette caverne d'acier flottant dans le vide où elle avait connu la passion, le drame, la haine...

Nous étions finalement une belle brochette d'êtres humains, tous autant que nous étions. Tous fêlés quelque part, et prêts à se déchirer. Un beau panier de crabes. Je comprenais maintenant la haine muette et tenace qui unissait Alec et Ygra. Je comprenais aussi le pourquoi de sa jalousie féroce pour Iniès — la partenaire préférée d'un Noir qui devait lui rappeler Omar Bongo...

Eh bien, il fallait faire avec.

C'est ce que je me disais en regardant mes écrans d'un œil las, pendant que je me touchais d'une main aussi lasse en me demandant si j'allais ou non pousser la manipulation jusqu'à son résultat ultime. C'était une bonne question. A défaut d'avoir pu obtenir la réponse que nous cherchions...

Parce que ni Ygra ni Alec n'était un agent des *Autres*, ni lui ni elle n'avait tué Maltan. Qui, alors ? Le mystère restait total. Et je savais que les soupçons, la méfiance, la peur, la parano allaient continuer leur travail de sape.

Ça aussi, il fallait faire avec.

CHAPITRE XIII

— On rentre ? ai-je fait.

— Attends, je vais tenter encore une dernière plongée, a jeté Iniès.

Debout sur le plateau arrière de l'hydrotraceur, reins cambrés et mains aux hanches, elle ressemblait à une statue de bois bruni remontée des flots, une de ces statues vraies ou imaginaires de divinité femelle, marine et calypige, qu'on peut avoir envie de toucher partout où elle a des creux et des bosses. Je crois l'avoir déjà dit, Iniès a beaucoup de creux et de bosses provoquant des envies de ce genre, et il m'est arrivé de les satisfaire avec son accord, et même sa participation active. Cette fois encore je n'aurais pas dit non, j'aurais même dit oui, tout de suite, sur le plateau du bateau, ou même dans les bacs pleins de poissons qui frétilaient encore. La cohabitation chaste avec Sudrud était difficile à vivre. Nue, ruisselante d'eau, ses longs cheveux noirs en torsade dans son dos, son bassin large vigoureusement souligné par les courbes jumelles de ses fesses accueillantes, Iniès présentait par excellence l'image bandante, la tridi pulpeuse programmée tout exprès pour la détente des soldats d'avant-poste.

Quand elle s'est retournée, la vision du côté face a complété harmonieusement le tableau en relief du côté pile. Je me suis tortillé sur mon banc. Comme Iniès,

comme les deux autres, j'étais nu. Si j'avais quitté mon chapeau et que je l'avais placé verticalement à hauteur de mon ventre, miracle, il aurait tenu tout seul. C'était devenu une habitude.

— J'aimerais bien descendre en dessous du deuxième niveau, a dit Iniès. J'ai l'impression qu'il y a tout un réseau dense d'euglènes, à environ cent cinquante mètres. Comme un sous-plateau autonome, une formation permanente. Ça m'intrigue. Je vais chercher quelques échantillons...

Sa main est allée gratter quelque partie intime de son entrejambe, ses doigts disparaissant complètement dans la rude épaisseur de sa toison bouclée. Puis elle a gagné l'avant de l'hydro. En passant devant moi, elle m'a éclaboussé de gouttelettes tièdes. J'ai entendu qu'elle demandait à Gore s'il ne voulait pas l'accompagner. Le zoologue était nonchalamment étendu sur le ponton supérieur, sa tête appuyée à la surface lisse et courbe du cockpit. On aurait dit qu'il prenait un bain de soleil sans soleil.

— Non, merci, poulette ! a-t-il fait avec bonne humeur. J'en ai marre de la flotte, aujourd'hui. Vas-y, mais ne tarde pas. Je suis de l'avis de Val. J'ai envie de rentrer, moi aussi.

Iniès s'est penchée vers son scaf léger. Elle me présentait à nouveau ses fesses, plus que ses fesses, sa charnière au complet, fourrée de bouclettes humides.

— Je ne te demande pas de m'accompagner, Val... ? a-t-elle dit sans se retourner, pendant qu'elle enfilait une jambe, puis l'autre, dans la cote argentée des jambières.

— Merci, sans façon ! ai-je ricané. Moi aussi, j'en ai marre de la flotte. Mais à la différence de Gore, ça ne date pas d'aujourd'hui.

Iniès a ri, et elle m'a dit :

— Sors tes mains de dessous la table, vieil obsédé...

Je lui ai répondu que je les sortirais dès que je me serais fini. Elle a ri encore, Gore aussi. En somme la

bonne humeur régnait. C'était même la première fois depuis la mort de Maltan, ou même la mort de Nol, ou même depuis plus longtemps que ça encore. Iniès avait fini d'enfiler son scaf. J'ai entendu Ygra lui dire :

— Si ça ne t'ennuie pas, je vais faire le saut avec toi.

Elle venait de sortir de la cabine inférieure de l'hydro. Iniès lui a répondu qu'elle pouvait naturellement venir, que ça lui faisait même plaisir. Décidément, tout baignait — jusqu'à Ygra, qui avait de l'eau jusqu'aux chevilles.

Elle a rapidement enfilé son scaf — ce n'était pas les gros autonomes utilisés depuis le bac, juste des combinaisons légères, avec une bonbonne dorsale d'hydrox amélioré, mais capables tout de même d'atteindre jusqu'à deux cents mètres. Et puis elles ont sauté, l'une après l'autre, et l'eau ardoise s'est refermée sur elles. Je m'étais penché par-dessus le bord de l'hydro pour les voir s'enfoncer, mais l'eau était trop opaque, comme la plupart du temps, et je les ai tout de suite perdues de vue.

Gore s'est mis à chanter, et je n'ai pas tardé à battre la mesure sur une surface résonnante pour l'accompagner. Il a vraiment une belle voix, grave et sonore, qui peut descendre très bas, et porte loin. Nous avons bien fait de nous lancer dans cette petite expédition. On y retrouvait presque l'ambiance d'avant, l'ambiance des premiers temps sur Hydra.

Nous étions partis vers l'ouest à bord d'un hydrotraqueur parce qu'une sonde aérienne avait repéré au scanner un important banc de poissons comestibles à plusieurs kilomètres du bac. C'était une espèce du genre morue, assez rare sous nos latitudes, et dont la chair est succulente. Gore avait sauté sur l'occasion de prendre l'air. De toute façon, le problème de la nourriture à bord du bac devenait crucial. Les réserves étaient irrémédiablement foutues, et il avait fallu cautériser la cuve au lance-flammes pour y cuire les parasites qui avaient élu domicile dans les décombres de leur forfait.

La pêche depuis la base ne donnait pas grand-chose, et il était hors de question de tenir longtemps avec les rations de survie. Et puis la tension était telle sur le bac qu'une petite récréation était plus que nécessaire...

Bien sûr, pour satisfaire aux règles de la sécurité, il aurait été plus sage de partir tous les six, ou alors qu'il y en ait trois qui partent, et trois qui restent. Mais, pour différentes raisons, il n'avait pas pu en être ainsi. Alec ne voulait plus quitter son labo, prétendant que ses expériences sur le valvaire et les virus porteurs d'oncogènes étaient sur le point de donner *quelque chose de fabuleux* (c'étaient ses termes). Et il ne voulait pas se séparer de Sudrud, dont l'aide lui était précieuse (mais ça, il ne l'avouait que dents serrées). Comme il était naturel que Gore et Iniès fassent partie de l'expédition, et que je voulais aussi en être pour ne pas devenir dingue à continuer de faire cinquante fois le tour de la base chaque jour en cherchant ce qui n'y était de toute évidence pas, il ne restait qu'Ygra dont le cas soit tangent. Mais je ne voulais pas non plus qu'elle reste sur le bac avec Alec en dehors de ma présence, pour ne pas avoir à les retrouver au retour mutuellement étripés. Alors je l'avais fermement convaincue de nous accompagner et nous étions donc partis tous les quatre, à l'aube d'un jour désespérément semblable aux trois cents et quelques autres que nous avions vécus sur Hydra.

En fait, le temps s'était dégagé au cours de la journée, ce qui veut dire que la brume nuageuse s'était sensiblement élevée et que, vers neuf heures, il avait complètement cessé de pleuvoir. La pêche aussi avait été bonne, car nous étions tombés sur le banc de morues plus vite que nous l'avions supposé. C'était un banc très dense qui remontait lentement vers le nord, pour la ponte annuelle. Il comptait certainement des centaines de tonnes de poissons mais nous n'avions pas besoin de tout ça. Gore, Iniès et Ygra s'étaient lancés à l'eau avec enthousiasme, car le géant avait opté pour une pêche

rapprochée, au filet. Il avait eu raison, naturellement : les morues hydrasiennes n'avaient pas répertorié cet intrus qu'est l'homme dans les rangs de leurs prédateurs, et elles s'étaient laissé prendre avec une bonne volonté envahissante. En moins de deux heures, les bacs de l'hydro étaient pleins, et mes compagnons avaient même ramené en surplus quelques gros mollusques appétissants et une vingtaine de crabes du genre macrocheira, qui avaient très vite commencé à bouffer les morues des bacs. Les crabes s'étaient révélés si voraces qu'il avait fallu les refoutre à l'eau, et Ygra y avait récolté une méchante entaille au bras. Mais ça avait été le seul incident, et aucun de mes compagnons flottants n'avait été importuné par un requin-marteau ou un quelconque hydrosaure dangereux — ce qui aurait très bien pu se produire.

Après la récolte, Gore et Iniès avaient effectué encore quelques plongées en eau peu profonde, pour récolter leurs spécimens habituels. Aux environs de treize heures, il avait fait inhabituellement chaud et, comme il ne pleuvait toujours pas, je m'étais foutu à poil pour paresser sur le pont. Gore avait fini par m'imiter. Il était très rare qu'on puisse se livrer à ce genre d'exercice statique sur Hydra, mais je supposais qu'on bénéficiait de conditions particulières d'échange thermique et de réverbération. La lumière est restée intensément blanche pendant près d'une heure. C'était même fatigant pour les yeux. On se serait cru dans une serre, une gigantesque serre à l'échelle d'un monde au sol gris et mouvant, aux parois de verre translucide. Même l'odeur était celle d'une serre, cette odeur de décomposition végétale à laquelle nous ne nous étions jamais complètement habitués et qui, à cause sans doute de cette chaleur et de la cuisson du phyloplancton de surface, était particulièrement forte...

Le temps semblait s'être arrêté — une expression bien galvaudée, mais qui m'a paru pesamment exacte pendant ce moment de somnolence, de latence indécise.

Mais la météorologie ne reste jamais longtemps au point fixe sur Hydra. La lumière blanche a baissé, le plafond du ciel s'est rapproché, la température chutait à vue d'œil. Presque aussitôt, des gouttes sont venues frapper le bord de mon Stetson, rappel routinier que la sieste était finie, que les choses se remettaient en train. Je me suis levé, j'ai couru jusqu'à la cabine où j'ai enfilé ma combi, sur laquelle j'ai passé ma lourde ceinture au poids accentué par le fait que, depuis le fameux jour des interrogatoires, j'avais échangé mon gazer habituel contre un gros laser PP 13 à double recharge.

Je suis remonté. Les gouttes avaient tendance à devenir une pluie véritable, la pluie sans espoir d'Hydra. L'horizon s'était sérieusement rapproché. Vers le nord, à une hauteur inappréciable au-dessus des flots, de larges corolles qui m'ont fait penser à des cerfs-volants ondulaient dans l'atmosphère, mais c'était trop loin pour que je puisse voir s'il s'agissait d'animaux ou de végétaux. Et le fait n'avait pas assez d'importance pour que je retourne à la cabine prendre des jumelles, ou que je demande son avis à Gore qui avait lui aussi repassé sa combi et scrutait la surface des flots piquetés de pluie avec un air concentré et maussade.

J'ai regardé mon chrono. Il était presque quatorze heures trente. Sur Hydra, c'est la fin de l'après-midi. Il nous fallait vraiment rentrer. Je suis allé m'accouder à la rambarde à côté de Gore. Nous ne nous sommes rien dit mais, au bout de quelques minutes seulement, un masque argenté a crevé l'océan et la plongeuse a escaladé l'échelle de coupée. A la silhouette, j'ai reconnu Ygra. Elle a rapidement défait son masque et a entrepris de quitter son scaf. Dessous, elle avait gardé sa combi vert émeraude. Sitôt débarrassée de sa tenue de plongée, elle s'est penchée vers son sac à échantillons, à l'intérieur duquel on voyait des bestioles serpentes se tordre avec lourdeur.

— Dis donc, a fait Gore. Et Inès ?

Ygra l'a percé de part en part avec ses yeux violets.

— Iniès ? Je n'étais pas là pour la tenir en laisse... On s'est séparées presque tout de suite. Elle s'est enfoncée vers le matelas d'euglènes. Moi, je me suis occupée de mes oignons. Assez intéressants, d'ailleurs... Tu veux voir ?

Gore lui a répondu grossièrement que le seul oignon qui l'intéressait, c'est celui qu'elle avait entre les fesses. Et, de manière un peu contradictoire, il lui a tourné le dos pour aller de nouveau inspecter la mer. Moi, j'ai fait semblant de m'intéresser aux gros serpents mous qu'Ygra avait sorti de son sac et qui ouvraient silencieusement de grandes gueules pitoyables pendant qu'elle arrachait de leur dos, avec des pincettes, d'autres serpents plus petits qui étaient sans doute des parasites.

— C'est pas possible, y a de la merde quelque part, a grogné Gore au bout d'un moment. Elle devrait être remontée...

Il semblait vraiment inquiet. Je ne voulais pas l'être. Pas encore.

— Tu sais bien comment elle est, ai-je dit pour tenter de le rassurer. Elle a dû se laisser entraîner par ses fichues plantes...

— Entraînée ? Jusqu'où ? Iniès n'est pas une débutante... Elle a pour combien d'hydrox, avec son scaf ? Une heure trente, non ? Eh ben ça fait presque une heure quinze qu'elle a plongé.

Gore s'est penché à nouveau vers l'océan qui virait au marron, puis vers le ciel torrentiel. L'eau qui frappait maintenant le pont avec violence produisait un crépitement qui rendait difficiles les conversations. Avec l'eau de pluie, des squames verdâtres et gluantes tombaient du ciel, se collaient sur le métal et les vêtements. Une mue de méduses, peut-être.

— Bon, je vais voir ! a jeté Gore.

Il a foncé à la cabine, en est ressorti avec une tenue de plongée qu'il a passée en un temps record, et a sauté dans la flotte sans passer par l'échelle. J'ai soupesé Ygra

du regard. Elle avait remisé ses anguilles dans le sac. Elle a haussé les épaules.

— Je suis pas responsable de sa petite chérie ! m'a-t-elle lancé avec son sourire en béton armé qui a vilainement plissé ses joues creuses. Gore a tort de se faire cailler le sang. Il n'y a pas meilleure plongeuse que l'autre...

J'ai apprécié le fait qu'elle ne prononce pas le prénom d'Iniès, et je suis retourné me pencher sur l'océan, dans l'espoir de voir remonter vite fait Gore et « l'autre ». Mais je n'ai vu apparaître que la grosse tête du zoologue, qui a fait glisser son masque pour me hurler :

— Je n'arrive pas à la repérer !... Il fait de plus en plus sombre, là-dessous... J'ai besoin de toi, Val ! Et d'Ygra ! Equipez-vous et rejoignez-moi avec des lampes... Magnez-vous, elle ne doit pas avoir pour plus de cinq minutes d'hydrox, maintenant...

J'ai hoché la tête. J'avais réussi pendant toute la journée à ne pas me tremper le bout des poils du cul dans l'eau, mais cette fois il fallait y aller. J'ai couru à la cabine en gueulant à Ygra de remettre son scaf. Avant de m'équiper, j'ai regardé mon chrono. Si les précédentes estimations de Gore étaient exactes, ce n'est plus cinq minutes d'air qu'Iniès avait, c'était rien du tout, et peut-être même un peu moins que ça.

J'ai détaché ma ceinture, j'ai enfilé un scaf et je suis remonté avec trois photones étanches. J'en ai tendu un à Ygra, qui était déjà prête et a plongé aussitôt. J'ai hésité un moment en regardant toute cette flotte qui se dressait en petites montagnes mouvantes sous moi, et j'ai sauté par-dessus la rambarde en fermant les yeux. Ça a fait plouf ! comme dans les bandes dessinées. J'ai coulé pendant quelques mètres au milieu d'une gerbe étoilée de bulles, avant de me retrouver dans une obscurité presque absolue. J'ai allumé mon photone et l'eau est devenue une tapisserie verte où ondulaient de longues chevelures de noyées, des algues fantomatiques entre

lesquelles des nuées de petits poissons rouges et bleus traçaient des idéogrammes fugaces.

Une forme fuselée est passée près de moi, c'était Gore, précédé de la nappe lumineuse de son photone, qui avait mis en route le moteur auxiliaire de son scaf. Il m'a fait signe de descendre dans la direction opposée à celle où lui se dirigeait. Plus loin, derrière un rideau dense de buissons aquatiques, une autre lueur mouvante signalait la présence d'Ygra, qui s'éloignait en gagnant elle aussi de la profondeur. Tout était silencieux et féérique. J'ai jeté un coup d'œil vers le haut. Au centre du plafond glauque, gris marbré, le rectangle pointu vers l'avant de l'hydrotraceur avait l'air d'être immensément loin, hors de portée.

J'ai respiré un grand coup du piquant mélange d'hydrox, j'ai appuyé sur le starter du moteur, et l'air pulsant jaillissant de ma tuyère dorsale m'a propulsé à l'envers, en direction des bas-fonds de ce monde sans pesanteur. Il n'était plus temps que je pense à la féerie et à toutes ces conneries, plus temps non plus que je me laisse aller à des peurs d'enfant : la flèche scintillante du traceur qui brillait au centre de mon boîtier de poitrine saurait me reconduire au bateau plus sûrement que les cailloux du Petit Poucet, et l'univers à trois dimensions dans lequel je me mouvais n'avait rien d'édénique, il n'était au contraire qu'un seul et gigantesque piège mortel.

Il m'a semblé avoir mis une heure ou plus pour descendre au bout de ce puits aux parois de brume, battant l'eau de mes pieds palmés pour corriger la poussée du pulseur. Mais en réalité, je n'ai pas dû mettre plus de cinq minutes avant d'arriver au-dessus de ce qu'Iniès avait appelé un sous-plateau autonome d'euglènes. J'ai nagé un moment juste au ras de cet assemblage compact d'algues primitives, mais le réseau était si serré et si épais qu'il me semblait impossible d'y pénétrer, encore moins de passer à travers. Le tapis de végétaux s'étendait plus loin que la nappe lumineuse du

photone pouvait porter. C'était un continent de ramifications noires et brillantes, qui évoquait plus le fil de fer barbelé que le végétal. Si Iniès s'était mis dans la tête d'aller explorer cet écheveau embrouillé, qui sait où elle pouvait être aller se fourrer ? Surtout que maintenant, elle devait être à court d'hydrox depuis un bon moment...

J'ai encore ramé pendant... je ne sais pas. De longs poissons serpentiformes, du genre de ceux qu'Ygra avait remontés, s'amusaient parfois à faire de grands cercles autour de moi, peut-être attirés par la lumière, avant de s'enfuir à une vitesse surprenante. La surface du tapis d'euglènes grouillait de petits crustacés batailleurs et d'araignées d'eau grises et molles. Je nageais. Il ne fallait surtout pas que je pense à tout ce qui pouvait surgir de n'importe où pour m'enlacer de tentacules amoureux, me taillader les membres à coups de pinces, m'engloutir tout entier dans un œsophage caverneux. Il fallait que je cherche Iniès, que je la trouve. Je ne voyais plus les deux autres, l'eau sombre avait étouffé la lueur de leur photone. J'étais seul dans les ténèbres.

J'ai failli ne pas voir la caverne qui s'ouvrait dans le tapis d'algues. C'était un orifice irrégulier, un tunnel barbillonné à moitié dissimulé par la masse orangée d'une éponge grosse comme un caisson d'habitation qui s'était incrustée dans le réseau d'euglènes. Je suis allé y fureter. Le passage était de toute évidence naturel, mais il avait été par endroits agrandi : certaines algues étaient fraîchement coupées. J'étais sur une piste, et une bonne.

J'ai sorti de son fourreau mon couteau-laser, et j'ai plongé dans le tunnel. Je n'ai pas éprouvé de difficultés insurmontables à traverser le tapis qui, pour dense qu'il fût, n'avait pas plus de trois ou quatre mètres d'épaisseur. Au-dessous, régnait une curieuse pénombre blafarde et irrégulière qui m'a surpris : je pensais me retrouver dans une obscurité encore plus totale qu'au-

dessus du tapis. J'ai éteint mon photone pendant quelques secondes, pour me rendre compte. La luminosité fluctuante provenait de grappes d'animalcules agités qui tournoyaient autour de stalactites à demi fossilisées pendant du plafond d'algues, comme des abeilles autour de leur ruche. C'était tout un nouveau monde, presque microscopique, et qui sécrétait sa propre lumière dans ce milieu dépourvu du plus minime reflet solaire. C'était beau. J'en étais tellement émerveillé que j'ai failli ne pas voir un gros poisson m'arriver dessus, un poisson qui n'était qu'une grande bouche, et sa grande bouche qu'une multitude de dents. La bouche s'est refermée juste devant mon nez, qui dépassait de mon masque de quelques kilomètres. J'ai tranché l'eau avec la lame de mon couteau, puissance maximum. L'eau a bouillonné, mais j'avais manqué mon assaillant. Tout compte fait, il n'y avait pas que du microscopique à ce niveau. J'ai rallumé mon photone et j'ai balayé l'espace autour de moi, mais le poisson plein de dents avait disparu. Il y avait cependant autre chose. La lumière avait accroché un reflet métallique, loin devant moi.

Je m'y suis dirigé, à vitesse maximum, poussé par le pulseur. Le reflet provenait d'une grosse stalactite qui pendait du plafond d'euglènes. La stalactite a précisé sa forme à mesure que j'approchais. Elle avait une double extrémité, en angle. Deux jambes.

J'ai senti quelque chose se coincer dans mon diaphragme. Les jambes d'Iniès battaient mollement dans le courant paresseux du deuxième niveau. Je les ai agrippées et j'ai tiré. Le corps en entier est venu très facilement. Il n'était pas coincé profondément dans les algues. J'ai retenu Iniès dans mes bras. Sous la visière de verre du masque de plongée, ses yeux étaient exorbités, et ce que je voyais de sa peau présentait des traces de cyanose.

J'ai serré le corps d'Iniès contre moi. Même à travers le kevlon de nos deux scafs, j'ai senti le volume

plastique de ses seins s'écraser contre ma poitrine. Inès n'avait pas de blessure apparente. Elle avait trouvé sur son chemin la plus conne des morts. Elle s'était asphyxiée.

CHAPITRE XIV

Gore, aidé par Alec, a allongé le corps d'Iniès dans un cercueil cryogénique, à côté de celui de Maltan. C'était drôle de le revoir dans ces circonstances, lui. Seule la moitié de son visage, du menton au front, surnageait au-dessus du lac de gélatine figée de l'azote liquide à -147° . Maltan avait les narines pincées et les yeux clos. Il ne semblait pas du tout dormir. Il semblait vraiment mort, et il l'était. La cryogénie était un moyen de conserver en bon état son corps, pas un espoir de le voir un jour se relever comme Lazarre et nous dire salut les potes.

Non, ce n'était pas drôle de le revoir dans ces circonstances, surtout que désormais Iniès allait l'accompagner dans son rêve de froid. Un chuintement insistant. Ça y était, elle partait. Les gaz gelés ont rempli la cavité du cercueil dont le couvercle transparent s'était hermétiquement refermé, voilant dans les tourbillons blancs le visage large et brun de notre botaniste, notre amie, notre amante. Plus rien. Plus rien. Alors pourquoi restions-nous là, tous les cinq, nous les cinq survivants, plantés en cercle autour du caisson de froid ? On n'allait pas faire une prière, quand même !

— Tirons-nous... a fait Gore, comme s'il répondait à un souhait que je n'avais pas émis.

La main de Sudrud a légèrement effleuré la mienne, j'ai rencontré le regard sans couleur de l'œil de chair d'Alec, et nous sommes sortis du compartiment spécial de la réserve. Personne n'avait rien à dire à personne. Alors on a tous laissé notre gueule fermée, et chacun s'est éloigné vers son lieu de travail, Sudrud et Alec vers le labo de ce dernier, Ygra vers le sien, Gore je ne sais pas où et moi... Moi j'ai entrepris de faire pour la quinze millième fois le tour du bac, pour en fouiller tous les recoins merdeux, en surveiller tous les angles, en inspecter les moindres fissures — et le père bon Dieu sait s'il y en avait, une douzaine de nouvelles chaque jour.

Oui, j'allais faire ça, accompagné de mes copains les multimates, prêts à lancer le feu, le gaz, le rayon, l'éclair mortel et carbonisant sur la moindre forme suspecte.

J'allais faire ça, ou faire semblant, ce qui revenait exactement au même. Pour commencer, j'ai décidé de porter mes pas vers la digue, vers les appareils de plongée qu'Iniès avait utilisés si souvent, et qu'elle n'utiliserait plus. J'ai dépassé la tourelle d'armement sud, sur le bloc cylindrique de laquelle des lianes suceuses de la même espèce que celles que Gore avait grillées une dizaine de jours auparavant — *seulement ?* — recommençaient à déployer leurs entrelacs. Mais cette fois, je m'en foutais, et j'ai même dû stopper net l'élan d'un de mes multimates qui s'apprêtait à bouter le feu aux végétaux.

Qu'est-ce que ça pouvait bien faire, que nos défenses antiaériennes soient ou non en état ? L'ennemi était parmi nous. Ou alors l'ennemi n'existait tout simplement pas, il était juste en nous, dans notre paranoïa, il était juste caché sous le crâne de chacun d'entre nous.

Je suis arrivé au bout de la jetée. Les hydrotraceurs étaient sagement alignés contre le môle. La houle les balançait, et leurs flancs rouillés s'entrechoquaient. Une belle idée, de s'être lancé dans cette partie de pêche... Si nous n'avions pas pris la mer, Iniès serait encore parmi

nous. Ouais — c'est toujours *après*, qu'on dit ça. Et Alec ne s'était pas privé de le faire. Mais à quoi servait de nous accuser les uns les autres et de continuer à pourchasser des fantômes ?

Il n'y avait pas la moindre preuve qu'Iniès eût été tuée par... par la *chose* sans forme, sans visage, sans réalité, qu'on croyait être sur le bac et ne pouvait pas y être. Iniès s'était trouvée à court d'hydrox par plus de cent cinquante mètres de fond. Elle n'avait rien pu faire. Ses poumons avaient éclaté, la mort avait été quasi instantanée. Mais pourquoi cela s'était-il produit ? Iniès avait emporté et endossé son scaf personnel. Elle aurait dû être au courant du niveau de sa réserve, ou alors la vérifier avant de plonger. Elle ne l'avait pas fait. Pourquoi ?

Il n'y avait sans doute pas de réponse à cette question. Plus rien ne tournait rond sur le bac. Nous étions tous à côté de nos pompes. Notre petite mission ennuyeuse mais sans histoire avait viré au cauchemar. Il n'était pas étonnant qu'Iniès eût commis une faute. Elle en était morte. Rideau.

J'ai mordillé l'ongle de mon pouce, ou ce qui en restait, et j'ai entrepris une exploration précautionneuse de mon nez. Là-bas, vers le sud-ouest, à l'horizon, un rideau de pluie gonflait. On allait à nouveau se faire saucer. La veille, c'est sous la pluie que j'avais émergé avec le corps d'Iniès, sous la pluie que nous avions fait le voyage du retour, sous la pluie qu'en pleine nuit on avait regagné la base et qu'on avait appris aux deux autres le dernier coup dur. Il y avait eu une réunion sous le Sein. Gore n'avait pratiquement pas ouvert la bouche. La mort d'Iniès le touchait sûrement plus qu'aucun d'entre nous. Et puis pourquoi est-ce que je pensais ça ? Elle me touchait, moi aussi. Comme m'avaient touché et me touchaient encore celle de Nol, et celle de Maltan.

J'ai rebroussé chemin, après avoir regardé mon chrono. Il était neuf heures onze, presque la moitié de la journée. Les premières gouttes, larges et tièdes, ont

explosé sur le pont et sur mon chapeau. J'ai soupiré. Ce serait une journée morne et interminable, à l'image de presque toutes celles qui l'avaient précédée depuis que nous étions sur Hydra.

Je suis repassé devant le bâtiment du dortoir. Gore était devant l'une des portes, il parlait avec Sudrud, qui avait réussi à échapper pour un instant à l'autorité d'Alec. Je n'ai pas entendu ce qu'ils se disaient. Ils se sont séparés avant que j'arrive à leur hauteur, Sudrud est repartie vers le labo de génétique, Gore est resté planté devant la porte, les yeux dans le vague. Il ne m'a pas regardé, pas dit un mot, et j'ai respecté son absence de réaction.

Il pleuvait sereinement. Les multimates sur mes talons, je me suis dirigé vers la grande masse du Sein. Oui, une journée comme une autre. La porte homéostatique m'a sucé et les lumières orangées se sont éclairées progressivement quand j'ai été à l'intérieur. Le Sein était silencieux, vaguement inhospitalier. L'odeur fade des cigarettes qu'Ygra avait fumées pendant la réunion de la nuit précédente flottait encore dans l'atmosphère. L'épurateur avait dû tomber en panne. Un truc de plus qui se déglinguait. Il faudrait que je demande à Gore...

Mais Gore méritait un peu de paix. Il devait être triste, profondément triste. Et puis la vie reprendrait ses droits. Mais quels droits ? Et quelle vie ? C'était un jour comme les autres, oui, mais demain ? Après-demain ? Allons, dis-le, pauvre flic, dis-le donc ! Demain, après-demain, ce serait le tour de qui ? Est-ce qu'on y passerait tous les uns après les autres, sur cette foutue base isolée et muette ?

Tous sauf un, bien sûr. Tous sauf le coupable qui n'existait pas, puisqu'il avait été impossible de le détecter par les seuls tests irréfutables...

On tournait en rond. Il y avait de quoi se mordre la queue et prendre un grand pied d'acier bleu en serrant très fort avec les incisives.

Je me suis tripoté le nez et je suis sorti du Sein. Les

deux multimates m'attendaient sur le pont, lance-flammes baissé, lentilles éteintes. La pluie était fine et régulière. Gore n'était plus devant la porte du bâtiment aux caissons. Il avait peut-être regagné son labo. Ou alors il était allé voir Ygra, pourquoi pas ? La mort d'Iniès aurait peut-être au moins servi à ça — rendre plus souples les rapports de Gore et d'Ygra.

J'aurais bien aimé que Gore me parle, me dise ce qu'il avait dans la patate. Parce qu'il avait quelque chose sous le bonnet, sûr. J'en aurais parié ma solde pour le mois suivant. Ou l'année suivante. Il ruminait quelque chose. Mais quoi ?

Bah ! C'était peut-être à Ygra qu'il faisait ses confidences... Ygra n'avait-elle pas été la dernière à voir Iniès vivante ? J'ai eu subitement envie, très envie de parler à Gore. Je l'ai appelé.

— Gore ?... Gore ? Tu m'entends ? Réponds-moi, s'il te plaît. C'est Val. Je sais que tu m'entends. Où es-tu, Gore ?

Mais j'avais beau cracher dans mon communicateur de poignet, Gore ne répondait pas. Un frisson m'est passé dans le dos, le long de ma colonne, et s'est concrétisé sous la forme d'un point de chaleur juste derrière ma nuque, à l'endroit du bulbe rachidien, là où mon *moi* n'est qu'un vieux reptile en sommeil, une vieille bête primitive confite dans un rêve de pierre, et que seule une élévation brutale de température peut éveiller.

J'ai pris ma respiration et j'ai démarré sur les cha-peaux de roue. Avec une seconde de retard, les multimates m'ont suivi en claudiquant. J'ai couru — comme jamais je crois je n'avais couru. Je suis passé derrière le bloc des cuisines, j'ai failli m'étaler sur une espèce de calmar lové sur le pont, mais par miracle j'ai pu rester sur mes jambes. Le labo d'Ygra est le dernier au fond, quand on arrive par le Nord du bac. J'ai vu de loin que sa porte était ouverte. J'ai crié *Gore !*, parce que courir plus vite, je ne pouvais pas. Je suis entré en

trombe dans le labo et j'ai couru dans le labyrinthe des bacs et des appareils d'Ygra, en manquant dix fois m'éborgner ou me percer les côtes avec des objets pointus. Je n'espérais que deux choses : m'être trompé ou, si je ne m'étais pas trompé, arriver à temps.

J'ai perdu sur les deux tableaux.

— Tu as fait une connerie plus grosse que toi, mec !

Je n'avais rien trouvé de plus original à dire. Gore ne me regardait pas. Il ne regardait même pas le corps de sa victime étendue à ses pieds. Encore plus gigantesque et plus noir que d'habitude, il se tenait les bras ballants au fond du labo, ses grandes mains larges ouvertes, doigts écartés et frémissants.

C'étaient ces doigts-là qui s'étaient refermés sur la gorge d'Ygra, et qui avaient serré, serré, jusqu'à ce que la langue de l'écologiste lui sorte de la bouche, que ses veines cervicales éclatent dans un jaillissement de sang, que ses vertèbres craquent comme une branche sèche, cassant sa tête dans son dos selon un angle impossible.

Le spectacle était hideux à voir, et les multimates qui s'étaient pointés sur mes talons devaient le trouver aussi répugnant que moi, parce que leurs lentilles de vision et de sondage s'allumaient et s'éteignaient selon un code affolé qui ne méritait pas le déchiffrement. Mais ils ne faisaient rien d'autre car la première Loi leur interdisait de menacer un Homme. Tout doucement, tout doucement, ma main droite s'est abaissée vers la crosse de mon arme. Gore n'a pas réagi, et pas non plus quand j'ai dégagé le laser de son holster, que je l'ai levé tout doucement vers la poitrine de mon ami et que je l'ai braqué sur son cœur avec des mains qui, bien qu'étant

deux, tremblaient sans parvenir à se communiquer l'une à l'autre le moindre réconfort.

J'avais été un peu trop optimiste. Ce n'était pas demain ou après-demain qu'un autre d'entre nous y passerait. C'était aujourd'hui. Mais cette fois, je tenais le coupable. Je n'en étais pas soulagé. J'aurais préféré ne rien savoir, n'avoir rien vu, ne pas être officier de Sécurité, ne pas être sur Hydra, ne pas être né. Mais c'était demander un peu trop. Mes mains ont fini par cesser de trembler. J'ai demandé à Gore :

— Tu vas me dire pourquoi tu l'as faite, cette connerie. Tu n'es pas... Tu n'es pas un *Autre*, n'est-ce pas ?

Cette monumentale naïveté de gendarme n'a pas fait sourciller Gore. Il respirait lentement, pesamment, bruyamment. Il a passé sa grosse langue rose sur ses lèvres et a fait un pas en avant. J'ai fait un pas en arrière et les robots ont reculé avec moi. Je n'ai pu m'empêcher de jeter un second regard à la pauvre forme d'Ygra tassée contre la paroi du labo, avec sa langue qui sortait, pas rose, mais noire, un organe monstrueux qu'elle aurait tenté de dégorger avant qu'il ne l'étouffe. Gore a fait un second pas en avant, et moi un second en arrière. Ma main s'est raffermie sur la crosse du laser, mon index chatouillait le plot de détente.

— Fais pas le con, Gore...

Si mes mains ne tremblaient plus, je ne pouvais en dire autant de ma voix. Gore a avancé d'un pas encore. Dans le mouvement que j'ai fait en reculant, j'ai heurté un truc en verre qui est tombé et s'est brisé, dans une symphonie disproportionnée de vibrations aiguës. Cette chute a interrompu la transe hypnotique où était plongé Gore. Il s'est arrêté, s'est ébroué, s'est passé lentement les mains sur les yeux et le visage. Ce n'est qu'à ce moment qu'il a semblé réellement me voir. Ses yeux se sont fixés sur le tube du laser qui visait sa poitrine, son fameux sourire est apparu sur sa large face, se transformant peu à peu en rire.

— Et alors, camarade, qu'est-ce qui te prend ? Qu'est-ce que tu veux me faire ? Un trou au cul ? J'en ai déjà un...

— Gore, ai-je répliqué avec tout le calme désirable, tu as assassiné Ygra. Il n'y a pas d'autre nom pour ce que tu as fait. Tu t'en rends compte ?

Il a remué ses vastes épaules, qui ont roulé comme des montagnes en marche sous le tissu rouge sombre de sa combi. Ses mains ont fait le simulacre de se lever vers moi, mais elles sont retombées aussitôt, et le rire a disparu de sa figure de charbon.

— Ygra... a-t-il murmuré. Cette salope. Cette pute... C'est elle qui a vidé la réserve d'hydrox du scaf d'Iniès. Cette tigresse jalouse... C'est elle qui a tué Iniès. C'est elle, mon vieux.

— Tu en as la preuve ?

Gore ne m'a pas répondu. Je n'avais pas envie de le presser davantage de questions. Ça ne servait à rien. Ce qui était était. J'ai levé la main gauche, paume en attente.

— Tu vas me donner ton arme. Et je vais devoir te boucler jusqu'à... Je ne sais pas. Jusqu'à ce qu'on se soit sorti les panards de cette merdouille. Allez, Gore !

Il m'a parcouru des pieds à la tête d'un regard torve. Le rire était reparu sur son visage. Mais c'était plutôt un ricanement. Puis sa main droite est montée vers sa ceinture et s'est posée sur la crosse de son laser. Il en mettait du temps, le salaud. Il a tiré lentement le laser de son étui, l'a saisi, l'a soulevé, a fait tourner un moment l'arme dans sa grande pogne... Et il me l'a tendue, crosse en avant. Je l'ai prise sans hâte. Les tonnes de rocher qui pesaient sur mes épaules s'étaient désintégrées d'un coup. Qu'est-ce que j'aurais fait, si Gore avait fait mine de me braquer, ou même de me sauter dessus de tout le poids de ses cent vingt kilos ? Je n'en savais toujours rien, et ça n'avait aucune importance, parce qu'il ne l'avait pas fait.

Nous sommes sortis du labo, et j'ai emmené Gore

dans le bâtiment des dortoirs, jusqu'à son caisson. Gore marchait devant moi, épaules roulantes, et je continuais de le tenir sous mon arme. C'était risible. Je l'ai fait entrer dans son caisson. Il serait bien, là. Il aurait ses bandes vidéo et sa guitare pour lui tenir compagnie. Il n'emmerderait plus personne. Il ne tuerait plus personne. Je lui ai dit que je lui ferais passer de la bouffe par un multimate, et j'ai refermé la porte, dont j'ai changé le code avec mon décodeur spécial flic. Et ciao !

Je me sentais vidé, tout d'un coup. Je suis passé dans mon palace personnel et je me suis assis sur mon lit. Ici, ça sentait encore un peu l'odeur si particulière de Sudrud. Ou alors c'était juste une impression. Sudrud... Au fait, il était peut-être temps que je la prévienne — elle et Alec. Tout s'était passé si vite...

J'ai approché mon communicateur de ma bouche.

— Il y a eu une nouvelle couille, Alec. Il faut que tu viennes, avec Sudrud. Ygra est morte... Attends ! C'est Gore qui l'a étranglée. Un accès de folie furieuse. Il pense que c'est Ygra qui a provoqué la mort d'Iniès. La jalousie, tu vois. Comment ?... Non, bordel, je n'ai rien pu faire ! J'ai juste eu un éclair d'intuition, mais je suis arrivé trop tard. Je l'ai quand même bouclé. Je ne sais pas quoi faire d'autre. Il faut qu'on en parle. Amène-toi avec Sudrud. Il faut aussi qu'on s'occupe de... d'Ygra.

— J'en étais sûr, que ce matamore ferait une connerie un jour ou l'autre... J'en étais sûr ! a rugi Alec dans le communicateur. Je te l'avais dit ! Tu ne t'en souviens pas ? Je te l'avais dit ! Tu aurais dû le mettre hors d'état de nuire, au lieu de... Et qui sait si ce n'est pas lui-même qui a tué Iniès, et Maltan, et...

— Alec ! Viens, s'il te plaît. On en parlera plus calmement avec...

— Plus calmement ! a explosé le généticien. On se fait assassiner les uns après les autres et tu parles de calme ! Je ne bouge pas d'ici, tu entends... J'ai une expérience cruciale en cours. Je vais réussir à... Je vais réussir ! Alors me demande pas de venir palabrer.

Démerde-toi tout seul, puisque tu es si malin. Moi, je veux pas subir le sort des autres. Je tiens le destin de la guerre entre mes mains, tu peux comprendre ça ? Fous-moi la paix, maintenant.

La voix exaltée d'Alec s'est éteinte. J'ai laissé passer un moment, puis j'ai soufflé :

— Sudrud ? Sudrud ? Tu peux venir, toi ? J'aimerais que tu m'aides, pour Ygra.

J'ai entendu au loin le timbre sec et excité d'Alec. Et Sudrud m'a dit :

— Ecoute, Val... C'est vrai que le travail d'Alec est très important. Je ne peux pas le lâcher maintenant. Excuse-moi. Nous pourrons parler ce soir.

J'ai laissé retomber mon bras sur ma cuisse. D'accord. Le destin de la guerre. Un travail important. Sudrud me lâchait elle aussi, d'accord.

J'ai encore attendu un moment, et je suis allé m'occuper d'Ygra, tout seul. Ça commençait à être la routine. Ygra est venue prendre sa place à côté d'Iniès, qui était à côté de Maltan. Il n'y avait que Nol qui n'avait pas eu droit à un sarcophage. Pauvre Nol. Elle qui n'était déjà pas là vivante, elle n'y était pas non plus une fois morte. Le destin. La vie. La mort. Foutaises !

Je ne sais pas trop ce que j'ai fait, le reste de l'après-midi et de la soirée. Les portes à ouvrir, l'odeur du néant qui s'échappait de toutes ces pièces, de tous ces caissons, de tous ces hangars, les portes à refermer. Qu'est-ce que je foutais ici ? Qu'est-ce que nous y foutions tous ? Ils ne pouvaient pas nous évacuer, ceux d'en haut ? Ils n'allaient pas enfin se rendre compte que notre radio était muette en envoyer une navette nous ramasser et nous emporter loin de cette foutue planète ?

Quand la nuit a été bien là, bien épaisse, bien humide, ils n'étaient toujours pas venus. Je n'avais pas eu le courage de me faire griller un poisson pour bouffer, j'avais juste bu des bières et grignoté quelques biscuits. Bu des bières, surtout.

Lorsque Sudrud a pénétré dans mon caisson, j'étais

plein de bière jusqu'aux cheveux. Non, c'est vrai : des cheveux, je n'en ai pas. Plein de bière jusque sur le dessus de la boîte crânienne. Pauvre boîte sans rien dedans !

— Ça ne va pas, Val ? m'a dit Sudrud avec son sourire à noyer toute une escadre.

Je l'ai regardée pendant un moment. Est-ce qu'elle était naïve, ou tout simplement conne ? C'était la première fois que je me posais cette question. La bière, ça peut avoir du bon, parfois.

— Mais si, ça va, ai-je fini par répondre. Ça va très bien. Ça baigne. Jusqu'aux dents du fond. Notre radio est foutue, il y a un espion parmi nous et en plus on commence à se dessouder les uns les autres, mais à part ça tout va très bien, madame la marquise. Tout va très bien : Alec Knobsky et Sudrud Eslon sont sur la voie de la grande *saloperie* du siècle, qui va nous permettre de gagner la guerre, et même quelques autres... Pourquoi on se plaindrait, hein ?

Sudrud a secoué la tête. Ses cheveux ont volé, poussière de soleil. Elle a porté la main à la fermeture magnétique de sa combi violette. La combi s'est ouverte, du cou à la cuisse. Sudrud est sortie de cette peau avec une grâce alanguie, elle a cambré les reins, ses petits seins parfaitement ronds et le coquillage renflé de son pubis presque glabre en ont acquis un relief détonant.

— Tu exagères, Val. Je me doute bien que tu as eu une dure journée. Et je regrette les morts autant que toi. Mais l'essentiel est que nous, les vivants, gardions notre tête sur nos épaules...

Elle s'est tournée, a fait coulisser le rideau du coin douche. Ses fesses étaient deux fruits lisses à la chair tendre et juteuse. J'ai eu envie d'y mordre. Et pas seulement là.

— Alec est ce qu'il est, mais c'est vrai qu'il y a du génie en lui... Il a réussi à greffer sur la molécule

d'ADN du valvaire métamorphovore une enzyme transcriptase qui peut être capable...

Elle continuait à dégoiser en livrant son corps au jet de la douche. Je n'écoutais plus. Je m'étais levé. Est-ce que cette sainte Nitouche pensait qu'elle allait pouvoir encore longtemps promener innocemment son cul sous mon nez ? Et en parlant boulot, en plus ?

J'ai tendu le bras, j'ai pris Sudrud par l'épaule et je l'ai forcée à pivoter. Je bandais. J'avais envie d'elle, et j'allais l'avoir. Tout de suite. Qu'elle veuille ou pas.

— Val !

Elle ouvrait de grands yeux incompréhensifs. Elle a essayé de résister à ma traction. L'eau giclait de la paume rotative, m'arrosait les bras et la figure. J'ai voulu plaquer Sudrud contre moi, d'un seul bras, tandis qu'avec l'autre main je m'acharnais sur la fermeture de ma combi.

— Val !

Elle pouvait gueuler, va. Tu peux gueuler, centaurenne de mes deux. A supposer que tu aies encore ta fleur, tu peux lui dire adieu, pétale par pétale. Sudrud s'est enfin laissée aller contre moi. Son corps a molli. Ses yeux étaient à quelques centimètres des miens, verts, verts, mais je ne pouvais rien y lire, ni crainte, ni colère. J'ai voulu embrasser la base de son cou. J'avais enfin pu commencer à ouvrir ma combi. Et puis... Je ne sais pas ce qui s'est passé. J'en senti une douleur atroce dans l'épaule, comme si un courant de deux mille volts me traversait. Je me suis vu partir en arrière, j'avais les jambes au plafond et le sol sous le nez. Je me suis ramassé contre l'angle de mon lit, j'ai donné de la nuque contre la paroi. Il m'a fallu au moins une minute pour reprendre mes esprits, en les attrapant un à un par la queue avant de les glisser sous le bord de mon chapeau, qui n'était même pas tombé dans ma chute tellement il est vissé sur mon crâne.

Sudrud, nue et mouillée, est venue se planter devant moi. Elle me regardait toujours, sans crainte (pard !) ni

colère, sans expression. En moi, le niveau de la bière baissait à vive allure. En vertu du principe des vases communicants, celui de la honte montait d'autant. Mais surtout celui de l'incompréhension. Qu'est-ce qui m'avait pris ? Qu'est-ce qui m'avait pris, crénom de merde ? Mais peut-être qu'on se demande tous ça, après...

— Tu as eu tort, Val, a dit doucement Sudrud. Quand je dis non, c'est non. Quand je ne veux pas, je ne veux pas. Mais il faut que je t'explique. Ce n'est pas tant que je ne veuille pas. C'est que je ne peux pas...

Sudrud s'est courbée en avant, elle a pris quelque chose dans sa combi, qu'elle avait déposé sur une caisse avant de passer sous la douche. Quand elle s'est redressée, j'ai vu que ce qu'elle avait ramassé, c'était son laser. J'ai tenté de plaquer mon dos à la paroi contre laquelle j'étais avachi. Le tube fin et noir du laser s'est levé vers moi. J'ai tenté de sourire, j'ai replié mes jambes sous mes cuisses. Le minuscule œil noir de l'arme était braqué sur mon front.

— Je ne suis pas ce que tu crois que je suis, Val, a prononcé Sudrud de sa voix plate et douce.

CHAPITRE XVI

Elle a ri silencieusement.

J'avais subitement l'impression que mon corps était recouvert en entier d'un manteau vivant de fourmis rouges, qui ne faisaient pour l'instant que me chatouiller de leurs pattes innombrables, mais allaient d'un instant à l'autre planter leurs mandibules dans ma chair.

— Allons, Val... je sais à quoi tu penses. Mais tu te trompes. Je suis bien tératologue, mais je fais aussi partie du S.S.S.S., le Service Spécial de la Sécurité Spatiale. Si j'ai été débarquée sur Hydra, parmi vous, c'était pour démasquer l'*Autre* ou l'espion des *Autres* que nous soupçonnions de s'être infiltré dans l'équipe. Mais il y a autre chose. J'ai l'air d'être une femme, belle et désirable ? Je ne suis qu'un assemblage de gènes calibrés pour un certain travail... Je suis née dans une cuve, Val. Je suis une droïde. Et je n'ai pas été programmée pour faire l'amour. Je n'ai même pas... ce qu'il faut pour ça. Je voudrais que tu en sois convaincu.

J'ai levé les bras, paumes en avant, et j'en ai profité pour me redresser tout à fait contre le mur. J'avais eu une trouille bleue pendant quelques secondes, mais elle avait passé. J'ai fait OK, OK, de la tête, et je l'ai même dit. Tout allait pour le mieux. Sudrud était une droïde de la S.S.S.S., la police des polices, très bien. Ceux d'en haut, ils ne me faisaient pas confiance ? Très bien.

Sudrud était imbaisable ? Parfait, on ne la baiserait pas, on continuerait à se pogner... La seule chose que j'aurais aimée, c'est qu'elle cesse de me braquer entre les deux yeux. Mais elle ne cessait pas. Son sourire et ses yeux étaient durs comme ceux d'un cristallographe. Une droïde ! Dire que je l'avais prise pour une poupée. Et la poupée causait :

— Et il y a encore autre chose... autre chose dont je crois être convaincue, moi. La nuit du meurtre de Maltan, tu étais le premier à être sur les lieux, Val. Tu aurais très bien pu le tuer, et te débarrasser immédiatement du laser compromettant... Iniès : qui peut dire si c'est Ygra qui a saboté son respirateur ? Ça pourrait tout aussi bien être toi. Et tu as laissé Gore — avec qui tu étais très lié, n'est-ce pas ? — étrangler Ygra. Tu n'es intervenu qu'après. Bizarre, non ? Même Nol. Alec ne comprenait pas pourquoi l'infection amibienne qu'il croyait avoir régulée l'a subitement emportée... Là encore, tu as très bien pu intervenir. Tu vois, le schéma paraît simple : tu liquides tes compagnons les uns après les autres. Disons que tu en liquides quatre. Mais je t'ai percé à jour. Je ne sais pas comment tu as pu échapper aux tests, mais la comédie est finie. Je vais tirer le rideau pour toi, Val.

J'ai vu son bras se raidir. Et, comme si ma vue avait été dotée d'une microperception à distance, j'ai remarqué aussi la tension des phalanges de son index sur le plot de détente. Je n'arrivais pas à dire quoi que ce soit d'intelligent pour retenir ce doigt ne serait-ce qu'une seconde. La droïde Sudrud allait me griller, là, dans mon caisson. Son opinion était faite. Elle allait tirer. J'allais mourir. Et le plus drôle, c'est que ça ne me faisait rien de rien.

Et en fait, je ne suis pas mort. Le temps s'était figé, il s'était éternisé, et au bout de cette éternité le doigt de Sudrud a quitté l'encoche du plot, son bras s'est détendu, a lentement regagné son flanc droit. Un sourire incertain est né sur ses lèvres, ses yeux ont cillé

plusieurs fois. Elle n'était plus un cristallographe inamovible, une droïde programmée pour mon exécution immédiate, elle était redevenue la Sudrud de toujours.

— Tu peux te relever, a-t-elle dit d'une voix douce.

Je l'ai fait. Je me suis relevé, la nuque et un coude encore douloureux, j'étais debout à moins d'un mètre de Sudrud, nue et mouillée, qui tenait toujours son laser à bout de bras. Elle a levé sa main gauche et l'a posée sur mon biceps. J'ai frémi. La pression était délicate et chaleureuse, comme à chaque fois — les très rares, trop rares fois, que Sudrud m'avait touché.

— Alors, ai-je dit en souriant à mon tour, on ne me tue plus ?

— On n'essaye plus de me violer ? a-t-elle répondu.

J'ai dû prendre un air si piteux qu'elle a aussitôt enchaîné :

— C'était encore une épreuve, Val. Je ne te soupçonne pas plus que les autres, ou que n'importe qui soupçonne n'importe qui. Je voulais voir ta réaction à une accusation directe, c'est tout. Ta... heu... tentative a été une bonne occasion de te sonder.

— Alors tu ne sais rien de plus que moi ?

— Rien, Val. Même un membre de la S.S.S.S. n'est pas infallible.

— Mais... l'interrogatoire sous sérum ? Comment as-tu pu ne pas dévoiler ta véritable nature ?

Sudrud s'était détournée, elle avait ramassé ses affaires, remisé son arme dans son étui.

— Un droïde est programmé pour ne pas répondre à ce genre de questions, voyons. Même sous hypnose ou sous sérum...

J'ai lancé en réponse un vague grognement. Sudrud était passée derrière son rideau. Je ne l'entendais plus. Elle allait se coucher, probablement. Il était tard. Est-ce qu'un droïde dort comme un humain ordinaire ? Sans doute. Il n'y a pas tant de différences. Juste une différence de conception. Autrement, un droïde, une droïde, sont des êtres de chair, comme moi. Il y a même

des droïdes de plaisir, des droïdes programmées pour faire l'amour. Ce n'était pas le cas de Sudrud. Dommage.

J'ai lentement quitté ma combi et mon chapeau. Je me sentais sale et las. La journée avait été... Oh là là ! Dure. Dure. La douche m'a fait du bien. Je suis resté longtemps sous le jet, les yeux fermés, à me laisser pétrir par les milles petits doigts légers de l'eau. Sudrud était une droïde ? Eh bien, elle était une droïde, voilà tout. Le problème était réglé, au moins. *Dommage que tu sois une droïde.* Ça pourrait faire un bon titre pour une bande porno. Ou psycho-socio. Je suis sorti de la cabine après un rapide récurage aux rayons et à la polynomycine. Sudrud était toujours derrière son rideau. Je ne l'entendais toujours pas. Je me suis séché au soufflant, j'ai passé autour de ma taille une bande de tissu homéostatique qui s'est moulée autour de mes fesses et de mon sexe. Je me suis approché du rideau.

— Sudrud ?

Elle m'a dit de venir. J'ai tiré le rideau, et je me suis approché du lit de Sudrud. Elle était assise dessus, les genoux remontés vers la poitrine, les bras autour des jambes. Elle aussi s'était enveloppée d'une légère tunique homéo, qui ne cachait pas grand-chose. Je me suis agenouillé près du lit. Avec une originalité digne des plus grands chefs-d'œuvre littéraires, j'ai dit :

— On reste amis, alors ?

Elle a souri sans répondre. Ses lèvres étaient gonflées, un peu boudeuses, ses cheveux propres formaient un brouillard lumineux autour de son visage, ses paupières étaient à demi fermées, donnant à son regard un voile d'imperceptible tristesse. Une droïde ? Elle me semblait à nouveau plus humaine que bien des humaines que j'avais pu connaître.

— Tu vois, au fond, je suis soulagé... Je préfère ça, plutôt que me dire que je ne te plaisais pas. Je me disais : c'est parce que je n'ai pas de cheveux, parce que

j'ai un trop grand nez, parce que j'ai plein de poils sur la poitrine...

Cette fois, elle a ri franchement. Ça me réussissait parfois, de faire le clown. Elle n'a toujours pas répondu, mais elle a tendu le bras, a placé sa main derrière ma nuque et a attiré mon visage près du sien. Ma bouche s'est trouvée tout près de la sienne, et puis sur la sienne, et ses lèvres se sont ouvertes.

Ça n'a duré que quelques secondes. Mais je ne peux pas les décrire.

C'était la première fois que je l'embrassais, ce serait aussi la dernière. Ensuite son visage s'est reculé, et j'ai vu qu'elle était redevenue sérieuse, fermée. Ensuite je me suis relevé et je suis sorti de l'alcôve. Ensuite je me suis couché et j'ai réussi à dormir une heure ou deux.

Et la vie a continué, pour quelques jours encore.

CHAPITRE XVII

La vie a continué, mais elle ne ressemblait plus à ce que nous avions connu, autrefois, *avant*. Bien sûr, il pleuvait toujours. Bien sûr, l'appareillage mécanique et électronique de la base continuait avec régularité à se déglinguer. Bien sûr, il y avait toujours des larves, des moisissures, des grappes vénéneuses d'algues à traquer et à éliminer. Un soir, j'ai même eu la visite d'un nectosaure, qui est sorti de l'eau pour regarder la base avec une curiosité gourmande. Il avait émergé près de l'arête Ouest du bac, il s'appuyait de ses deux énormes pattes antérieures au bord de l'aire d'atterrissage. La partie émergée de son corps devait bien faire dix mètres, et sa seule gueule, avec sa langue fourchue et ses trois rangées de dents, au moins deux mètres. J'avais appelé les multimates de combat, mais je n'ai même pas eu à les faire intervenir. Le nectosaure avait eu juste l'intention de me faire un petit salut amical, ou alors le métamostène du bac lui paraissait trop coriace pour qu'il en fasse son menu. Il n'a pas tardé à replonger, dans un jaillissement qui a éclaboussé le bac jusqu'aux dortoirs, j'ai encore vu sa queue barbillonnée sillonner l'eau dans la lumière des projecteurs, et puis il a définitivement disparu dans les profondeurs. Une belle bête, un dragon mythique comme seule Hydra pouvait en enfanter.

Mais en définitive, je préférais ce genre d'émotion à

la pesante routine qui s'étirait au fil des jours. Le bac, autrefois, et malgré les tensions interpersonnelles, c'était quand même de l'animation, de l'action, des rencontres, des réunions, des discussions. Du sexe. Il n'existait plus rien de tout ça, maintenant. Les morts successives avaient laminé cette vie conviviale, que les soupçons rampants avaient achevé de réduire à néant.

J'étais seul, maintenant, sur le bac. Seul au long des jours, seul pendant la nuit. Gore était toujours bouclé. Je ne me décidais pas à le libérer, tout en pensant qu'il n'y avait pas de vraie raison à ce que je le maintienne prisonnier. Mais Gore ne m'aidait pas : il restait prostré dans son caisson, chantant à mi-voix des chansons nostalgiques en grattant sa guitare à neuf cordes. Quand je l'appelais, il ne me répondait pas, ou alors par monosyllabes.

Et Alec et Sudrud ne quittaient plus le bloc stérile. Alec avait décidé de s'y isoler avec son « assistante » (comme il avait dit) dès le lendemain de l'incident avec... la Centaurienne, l'agent du S.S.S.S., la droïde — je ne savais plus comment il fallait appeler Sudrud. Et puis quoi ? Elle était toujours Sudrud, pour moi... Bref, Alec avait quitté son labo pour ce gros caisson cubique qui forme une presque île au bac, à quinze mètres en pleine mer de l'arête Est. Pour accéder au caisson stérile, il existe une sorte de wagonnet tiré par un câble, qui circule sur le rail à moitié immergé qui relie le bloc au reste de la base. Alec n'avait pas voulu que je l'aide à embarquer son foutu matériel. Il n'avait même pas voulu que j'accède au bloc stérile.

— Je n'ai besoin de personne ! avait-il hurlé dès que je m'étais approché. Juste de Sudrud ! Cette expérience ne regarde que nous ! C'est secret ! Ultra-secret ! Personne ne doit savoir, même pas toi... Et je t'avertis, Val, je saurai me défendre si tu cherches à fourrer ton nez dans mes affaires. Laisse-nous, maintenant !

J'ai apprécié l'allusion à mon nez, mais je n'ai été que modestement surpris par la réaction de notre chef bien-

aimé. Je savais Alec parano, plus qu'aucun d'entre nous. Là, il tournait carrément au délire de la persécution agrémenté d'un repliement schizophrénique. Dressé sur la plate-forme d'accès au wagonnet, il me défiait, la main sur la crosse de son arme. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Pas lui tirer dessus, quand même. Ça suffisait, le massacre. Alors je me suis écrasé. J'étais ennuyé pour Sudrud, mais je la savais aussi de taille à se défendre. Elle m'avait fait promettre de ne pas révéler aux deux autres sa véritable identité, et j'avais obéi. Je suppose qu'elle savait très bien ce qu'elle faisait.

N'empêche, son absence a été lourde pour moi, dès le premier soir. Nous avions passé bien peu de nuits ensemble — et encore, l'expression est-elle douloureusement ironique pour ce qui concerne nos rapports — et pourtant me retrouver seul dans mon caisson m'a été insupportable. J'ai essayé d'appeler Sudrud mais, quand elle m'a enfin répondu, ça a été pour me dire de ne pas l'importuner en ce moment, elle était en pleine manipulation. Il y avait bien sûr de l'Alec dans cette manière de me rabrouer. J'ai fait donner mes yeux espions, car ils avaient naturellement accès au bloc stérile, et l'écran m'a montré Alec et Sudrud penchés sur une cuve où marinait un liquide blanchâtre et pâteux, boursoufflé, qui à la réflexion était peut-être un organisme larvaire en formation, un cancer autonome en pleine croissance, une *saloperie* vivante, quoi.

Dégoûté, j'ai éteint. Oui, la première de ces nuits solitaires a été dure, et les suivantes, pires. Je n'arrivais même plus à parler à Sudrud, dont le communicateur restait muet à toute heure de la journée. Je me passais des bandes dont j'oubliais le contenu à mesure que les images défilaient, j'essayais d'écouter de la musique, mais les sons me traversaient sans s'imprimer dans mes tympans. Quand je jetais un coup d'œil sur l'écran, je voyais la masse blanchâtre déborder de sa cuve primitive, s'étendre à travers le bloc stérile, projeter dans toutes directions des pseudopodes mous et gras couverts

de nodules proliférants. Sudrud et Alec avaient revêtu un scaf protecteur et se déplaçaient avec lenteur au milieu de cette gelée, comme des cosmonautes explorant avec précaution un monde mystérieux constitué d'une seule coulée de soupe colloïdale.

J'ai fini par être inquiet. Je ne voulais pas qu'Alec sauve l'univers au prix de notre vie à tous. Mais quand j'ai enfin pu l'obtenir, après l'avoir sonné sans désespérer pendant presque une heure, ça a été pour me faire gerber dans l'oreille quelques douceurs tout à fait inédites...

— Je te préviens pour la dernière fois de me laisser en paix, Val ! Tu n'as rien à voir avec ce que je fais. D'ailleurs est-ce que je dois bien t'appeler Val ? Est-ce que tu es bien Val ? Ou un de *ceux* contre lesquels je combats sans relâche ? Prends garde, qui que tu sois... Si tu oses approcher du bloc, je t'abats ! Je te brûle ! Tu entends, sale espion ? Je te brûle !

Je n'ai même pas cherché à répondre. Cette fois ça y était, Alec était devenu complètement fou. Il devenait dangereux. Que faisait Sudrud ? Pourquoi le laissait-elle délirer ainsi, et poursuivre je ne sais quelle expérience tordue ? Ça avait assez duré. Si elle n'intervenait pas, il fallait que je le fasse. J'ai essayé de l'appeler, mais elle n'a pas répondu. Je suis allé ouvrir mes écrans. Ils ne m'ont retransmis aucune image du bloc stérile. Alec avait dû repérer tous les yeux, et les aveugler.

Il dépassait vraiment la mesure. Il fallait que je lui fasse avaler son métronome et que je sorte Sudrud de ses pattes si, agent du S.S.S.S. ou pas, elle n'en avait pas le désir ou n'en était pas capable. Mais qu'est-ce que je pouvais espérer ? Comme dans les vieux westerns, faire sauter la porte à coups de botte et décharger mon colt dans le ventre du méchant ? Ou comme dans les vieux films des guerres du *xx^e* siècle, ramper le long du rail la figure passée au charbon de bois, et balancer une grenade par la fenêtre ? Rien de tout cela n'était très réaliste. Je n'avais ni colts ni grenades, les multimates

ne m'aideraient pas, le bloc stérile n'avait pas de fenêtre et sa porte devait être bigrement solide. Je pouvais encore m'amener avec la gueule enfarinée, mais je doutais qu'Alec me fasse entrer pour m'offrir du champagne et des petits biscuits.

Alors j'ai fait la chose que j'aurais dû faire depuis longtemps : j'ai délivré Gore.

— Sors, lui ai-je dit. J'ai besoin de toi...

Il m'a regardé avec une moue à la fois dégoûtée et ironique. Il était étendu sur son lit, sa guitare sur l'estomac. Il n'a pas cessé de jouer pour me répondre.

— Ah bon ? Quelqu'un d'autre à faire passer dans l'autre monde ?

— Tout juste, mec.

— Tu commences à m'intéresser, flic...

Il a balancé sa guitare dans un coin et s'est levé. Je lui ai tendu son laser, que j'avais récupéré avant de venir le chercher. Il l'a pris et l'a glissé dans son holster.

— Alors, c'est quoi, ce contrat ?

Je lui ai expliqué qu'Alec ne voulait plus sortir du bloc stérile où il s'était enfermé avec Sudrud, et qu'il n'y avait plus moyen de lui parler ou seulement de le surveiller. Il était en train de traficoter une *saloperie* grosse comme une maison, et ça ne me plaisait pas du tout. Et j'ai ajouté :

— En plus, il m'accuse maintenant d'être un *Autre*...

Gore a rigolé. C'était la première fois depuis la mort d'Iniès.

— Mais tu en es peut-être un, mec. Ou alors c'est Alec, qui en est un. Ou moi. Ou cuisses-serrées...

Il a ri encore.

— Tout juste, j'ai dit. Mais comme il n'y a pas moyen de le savoir, on va faire comme si le problème n'existait pas. Tu viens ?

Cette scène dramatique allégée par certains effets comiques se déroulait cinq jours, ou peut-être six, après qu'Alec et Sudrud se soient planqués dans le bloc. La nuit était déjà tombée, et la pluie ne faisait que ça. Nous

sommes allés derrière les labos, au bord du quai. Le bloc stérile, vaguement éclairé par la lumière fade des photones, n'était qu'un cube sombre et nu qui semblait prêt à s'enfoncer dans l'océan agité. Le rail était presque entièrement submergé. La benne était du côté opposé, à demi engagée dans l'entrée du bloc, dont elle occupait presque tout l'orifice rectangulaire. Gore a actionné le moteur du va-et-vient, mais le wagonnet n'a pas bougé. Gore m'a lancé un regard significatif.

Un multimate en vadrouille est venu se fourrer dans nos pattes. Celui-là était équipé d'un vocodeur, et il m'a aimablement demandé s'il pouvait faire quelque chose pour moi. Non moins aimablement, Gore lui a conseillé d'aller se faire mettre.

— Mettre quoi ? a demandé le robot.

Gore le lui a expliqué, avec des gestes. Le multimate a paru réfléchir profondément, puis il a pivoté sur lui-même et s'est enfoncé dans la nuit. J'ai douté qu'il réussisse à faire ce que lui avait détaillé le géant.

— Alors, on prend le train ?

Je commençais à perdre patience. Gore m'a lancé un regard dubitatif et il a empoigné le câble tracteur de la benne dans sa grande main. Il a tiré plusieurs fois dessus, le câble a légèrement grincé sur des poulies mais a à peine fléchi.

— Il y a trois solutions... a-t-il commencé.

Je ne saurai jamais lesquelles, car juste à ce moment-là quelque chose d'incroyable s'est produit. Un double éclatement a retenti dans la direction du bloc, un choc étouffé suivi d'un déchirement cinglant. Dans la pénombre, j'ai vu un grand morceau du toit se soulever, poussé par un bouillonnement solide qui a émergé par la déchirure et s'est élevé vers le ciel sombre en hésitant, en se tordant, comme un tentacule sensitif explorant un nouvel environnement. J'ai entendu Gore retenir un hoquet de surprise.

Et tout est allé très vite.

CHAPITRE XVIII

— Qu'est-ce que c'est que ce machin ? a soufflé Gore.

Le machin continuait de tâter l'atmosphère en se hissant peu à peu au-dessus de la fracture dans le toit. C'était une vision monstrueuse, comme sortie d'une bande vidéo bâclée, et en même temps complètement irréaliste. Le tentacule, de cette distance, me paraissait gros comme le buste d'un homme, ou comme un tronc d'arbre. Un filament est né sur ce tronc, s'est mis à pousser, à grossir : le tentacule se ramifiait.

Gore a sorti son laser et a lâché deux ou trois traits rubis en direction de la chose. Il l'a manquée à chaque fois et les jets pourpres se sont éteints en sifflant derrière le bloc stérile. Sous la pluie, l'efficacité d'un laser décroît rapidement en fonction de la distance.

— Appelle les multimates de combat, m'a encore dit le géant.

Puis, en se retenant d'une main au câble, il a commencé à avancer le long du rail, à travers la mouvance des vagues qui lui battaient les cuisses. J'ai commandé aux multimates d'arriver dare-dare, et j'ai encore essayé d'avoir Sudrud, *Sudrud* ! mais bien sûr ça ne répondait pas.

Un éclair a fragmenté le ciel noir au ras des flots, sur l'horizon Est. Le tonnerre a roulé, platement et pesam-

ment. L'ambiance tournait au cataclysmique. Sur la façade du bloc stérile, j'ai vu naître une fissure qui est vite devenue un arbre maladroitement dessiné au fusain. Puis l'arbre a perdu toutes ses branches et s'est mué en une silhouette en négatif, dans l'ombre de laquelle un nouveau tentacule est apparu, bourgeonnant et convulsif. Gore a cessé sa progression, il a encore tiré plusieurs fois sur le tronc de protoplasme vivant. Cette fois il a atteint sa cible, mais sans autre effet qu'un ensemble de torsions serpentiformes. Sur la chair blême et pustuleuse, je pouvais voir, en sombre, les petits cercles de peau cautérisée.

Un nouvel éclair a fusé sous le ciel, transformant un court instant le cube du bloc en une image noire, à deux dimensions, qui paraissait prête à s'enfoncer dans l'océan ridé. Quand le bloc a retrouvé son relief, un nouveau tronc de protoplasme avait jailli du toit qui avait maintenant deux cornes mouvantes, d'inégales longueurs, s'agitant contre le ciel pluvieux.

— Reviens, Gore ! ai-je hurlé.

Il n'a pas bougé. Sur la face du cube, le wagonnet qui en bouchait l'entrée a remué, a été poussé vers l'extérieur, a basculé lentement dans l'eau. Un quatrième tronc de chair a montré sa tête aveugle et tâtonnante à la base de l'ouverture. Et presque aussitôt, une autre forme a jailli hors du rectangle obscur.

— Sudrud !

Elle a échappé de justesse au tentacule qui se courbait vers elle. Je l'ai vue prendre pied sur le rail, hésiter. Elle était encore revêtue du brillant scaf stérile, mais le capuchon en était rabattu, ou arraché, et ses cheveux poudreux brillaient dans la pénombre. Elle a fait un geste dans ma direction, ou alors vers Gore, qui a repris sa progression en avant en se retenant toujours au câble. Et le toit du bloc a explosé.

Une explosion lente, un fruit mûr qui crève et répand sa pulpe. Exactement cela : la carcasse de métamostène s'est ouverte en longues échardes acérées, et au centre

de la fleur métallique une gigantesque masse blafarde s'est élevée, crevassée, couverte de grappes pustuleuses, monstrueux bourgeons qui à leur tour crevaient pour donner naissance à d'autres bourgeons, d'autres tronçons de tentacules...

Le bloc tout entier a tremblé au bout de son rail quand la créature a émergé. Sudrud a vacillé, a perdu l'équilibre, elle est tombée dans la mer. Je n'ai pu retenir un cri et j'ai à mon tour posé un pied sur le rail. Gore était à moins de cinq mètres de Sudrud. Il a accéléré tandis qu'elle nageait vers lui. Sudrud a atteint le niveau du rail où se trouvait Gore, qui a lâché le câble et s'est baissé pour lui tendre la main. A ce moment, les deux multimates armés de lance-flammes sont arrivés. J'avais déjà avancé d'un bon mètre sur le rail glissant. J'ai désigné la forme blanchâtre qui continuait de monter au-dessus du toit ouvert, et j'ai gueulé :

— Tirez ! Tirez !

Six et Sept ont levé avec ensemble leur tube offensif vers le monstre. Leurs lentilles clignotaient à toute allure. L'énorme protubérance protoplasmique s'élevait maintenant de dix mètres au moins au-dessus du bloc. Les deux tentacules primitifs formaient en avant du dôme deux minces cornes de cerf, mais de nouvelles excroissances naissaient sans arrêt sur l'épiderme noduleux du monstre, le transformant peu à peu en une inextricable sculpture corallienne. Mais il y avait pire. Au milieu de dôme, au centre de ce qui aurait pu être la gigantesque face de la créature, un œil unique était apparu, globuleux, bleuâtre, comme un gros caillou terne enchâssé dans un torrent de graisse solidifié. Malgré la distance, j'avais l'impression terrifiante que cet œil me regardait.

— Tirez ! ai-je hurlé de nouveau. Tirez, ferrailles de merde ! Qu'est-ce que vous attendez !

Les deux multimates étaient en position au bord du quai, tube dressé. Leurs lentilles de vision continuaient

de jouer les sémaphores, mais ils ne tiraient toujours pas. Et je croyais savoir pourquoi.

Heureusement, Gore avait réussi à hisser Sudrud hors de l'eau et la poussait sur le rail, vers moi. J'ai tendu les bras, j'ai attrapé sa main, j'ai refermé mes bras sur elle. Nous avons failli tomber tous les deux dans l'eau. Du coin de l'œil, je voyais Gore tirer posément vers le grouillant tumulus qui le surplombait. Les traits rubis jaillissaient vers le haut, encadraient l'œil bulbeux, s'enfonçaient en grésillant dans l'épiderme toujours agité de tensions internes bouillonnantes. Mais le monstre n'en paraissait pas affecté.

Une nouvelle modification s'était produite sur sa face, qu'une large fissure noire balafrait horizontalement, à un mètre environ sous l'œil. La fissure se déformait mollement, baveuse et éructante. Une bouche. Une bouche, qui essayait de parler. Mais les sons qu'elle s'est mise à moduler n'étaient que des borborygmes, qui se sont vite fondus en une seule plainte profonde et étranglée, un *HAAAAHOUUUUHAAA-HOUUUU!*... qui est monté dans la nuit, comme issu d'une caverne sans fond hantée par la mort. J'ai frissonné de tous mes membres, de tout mon corps. Sudrud et moi étions maintenant sur le quai, derrière les multimates inutiles. Un tonnerre lent roulait interminablement à l'horizon, la pluie nous giflait méchamment. Gore, les mains refermées sur son arme, tirait encore. Je l'ai appelé.

— Fais pas le con, Gore ! Reviens ! Reviens...

Etait-ce à cause du grondement du tonnerre, du crépitement lancinant de la pluie, du lamento sourd qui se déversait de la bouche du monstre ? Ou alors avait-il décidé de ne pas m'entendre ? Il n'a pas bougé, son dos colossal n'a pas frémi. Alors les deux parois latérales du cube ont éclaté en même temps. Des pans coupants de métal ont giclé vers la mer en tournoyant, deux coulées parallèles de protoplasme bulbeux se sont lentement déversées dans l'eau.

— *Gore !*

Sous le choc, la base du bloc et le rail se sont enfoncés au milieu d'un jaillissement d'écume. Gore a décollé du rail, il a fait un demi-tour sur lui-même et a plongé dans l'océan avec une maîtrise parfaite. Je m'attendais à voir sa tête réapparaître immédiatement entre les vagues. Je me suis penché vers l'eau, serrant à la broyer la main de Sudrud. Mais Gore n'émergeait toujours pas.

— Tu me fais mal, a dit Sudrud.

Je l'ai lâchée, elle en a profité pour quitter son scaf argenté. L'eau a bouillonné pas loin du bord. J'ai tendu le bras, pour aider Gore à escalader la bordure du quai. Mais ce n'est pas Gore qui est sorti de l'eau, c'est un gros tentacule noueux, qui s'est agrippé au métal à moins d'un mètre de mes jambes. Maintenant l'eau se crevassait partout, et des tentacules jaillissaient des tourbillons, tâtonnaient dans l'atmosphère gorgée, s'avançaient vers le quai. Le monstre avait également crevé la base du bloc dans son expansion délirante. Et Gore...

— Val ! Val !... hurlait Sudrud en essayant à son tour de me tirer en arrière. Viens ! Sauvons-nous ! Il n'y a plus rien à faire, tu le sais bien...

Je résistais. Contre l'évidence, je ne voulais pas lâcher. Gore ! Ce n'était pas possible qu'il ait disparu ainsi. Pas lui, avec sa force inébranlable, sa bonne humeur inépuisable. Je l'avais vu il y avait moins d'une minute faire un plongeon tout ce qu'il y avait d'académique dans l'eau noire. Il allait ressortir. Il ne pouvait pas avoir été cravaté, été bouffé par ces *saloperies* qui...

— Val !

Sudrud a réussi à me faire reculer. Un tentacule rampait vers nous sur le pont. Et d'autres suivaient. Il y avait maintenant une véritable forêt de troncs granuleux qui croissaient à vue d'œil au bord du quai Est. Dans cette prolifération pâteuse, les multimates avaient disparu, avaient été avalés, comme...

Cette fois j'ai démarré, à la suite de Sudrud. Nous

avons couru pendant une cinquantaine de mètres, talonnés par le bruissement adipeux des protubérances de chair qui poursuivaient leur irrésistible marche en avant, par le hululement sourd, *HAAAAHOUUU-HAAAAHOUUUU...* qui continuait d'être dégurgité par la bouche d'ombre.

Nous nous sommes arrêtés pour souffler contre la paroi Ouest des dortoirs, qui nous protégeaient — mais pour combien de temps ? — de l'avancée protoplasmique. J'ai pu regarder Sudrud, pour la première fois depuis bien longtemps, depuis qu'elle avait été enfermée dans le bloc, depuis qu'elle avait pu s'en échapper, depuis...

Mais j'ai seulement pu dire, en tendant le pouce par-dessus mon épaule :

— Ce truc, c'est Alec... C'est vraiment *lui*, hein ?

Elle a hoché la tête, de haut en bas.

— Je le savais... C'est pour ça que les multimates ont refusé de tirer. Ils ont reniflé quelque chose d'encore humain, en lui... Mais comment est-ce possible ? Qu'est-ce qui est arrivé ?

Sudrud a haussé les épaules, a croisé les bras sous sa poitrine menue.

— Il a réussi sa greffe génétique. Les virus cancérigènes sur la structure métamorphique du valvaire... Mais il a mis en branle un processus qu'il n'a plus pu contrôler... Il était tellement sûr d'avoir trouvé l'arme biologique absolue contre les *Autres*... Un organisme qui transmettrait à distance un inducteur métastatique à évolution ultra-rapide. Mais il a été contaminé. Je me demande même s'il n'a pas voulu tenter l'expérience sur lui ! Il était fou.

— Je sais. Et tu n'as pas pu...

— Quoi ? En faisant mine de le suivre dans ses travaux, j'espérais pouvoir l'arrêter à temps. Mais tout a été si vite... Et puis il se méfiait aussi de moi. Il avait bloqué la porte du bloc et, pendant que je prenais quelques heures de repos, il m'avait subtilisé mon

communicateur et mon arme. J'étais coincée... Mais nous n'avons pas le temps de discourir, Val. Il faut ficher le camp, tout de suite ! Prendre un hydrotracéur et quitter le bac...

— Tu es sûre ? On ne peut quand même pas...

— Ecoute-moi, Val ! C'est une question de minutes... L'organisme mutant a une croissance exponentielle. Rien ne peut l'arrêter...

Comme pour lui donner raison la base a tremblé et, quelque part, pas loin derrière nous, j'ai entendu le bruit caractéristique d'un mur de métal se froisser sous une pression titanesque. J'ai passé la main sur mon crâne. J'avais dû perdre mon chapeau dans la confusion des instants précédents. Je ne m'en étais même pas aperçu. Val Elkaïch sans couvre-chef ! J'ai brièvement fait signe à Sudrud que j'étais d'accord.

— Bon, m'a-t-elle dit. Va à l'embarcadère et fais sortir un hydro. Je te rejoins dans cinq minutes. J'ai encore quelque chose à faire.

Je n'ai pas eu le temps de répondre qu'elle courait déjà vers l'extrémité de l'ère d'atterrissage. J'ai couru à mon tour vers l'embarcadère, j'ai sauté dans un hydro, et j'ai mis le moteur en route. Je ne me posais plus de questions. Le bac était maintenant agité de soubresauts constants. Je m'attendais à chaque seconde à le voir se fendre en deux. Au-dessus des gros bâtiments des réserves et du hangar qui me cachaient l'endroit où s'était trouvé le bloc stérile, la chose qu'était devenu Alec s'élevait dans la nuit, hérissée de tentacules mouvants, criblée de nodosités qui gonflaient, crevaient, se reformaient. La chose avait cessé de crier, elle se balançait lentement sur son axe tout en continuant à croître. Elle pouvait faire trente mètre de haut, désormais, peut-être quarante. C'était un immense fantôme de gélatine, l'improbable produit vivant d'une science folle à l'œuvre dans un monde fou.

Mais Sudrud revenait, elle a parcouru la jetée à

souples enjambées régulières, elle a enjambé le bastin-gage et s'est installée devant le tableau de bord.

— Je prends la barre, m'a-t-elle dit d'un ton sans réplique.

Mais je n'avais pas envie de répliquer. J'ai baissé l'ogive transparente du cockpit et, pendant que l'hydro-traceur démarrait et gagnait le large, j'ai continué à tenir les yeux fixés sur la haute forme blême qui se dressait dans l'obscurité. Le petit bateau accélérail, atteignant sa vitesse de pointe dans l'océan tumultueux. Nous avons parcouru deux ou trois kilomètres, ou peut-être était-ce beaucoup plus, sans échanger une parole. La base et son monstrueux occupant avaient depuis longtemps fondu dans la nuit que je regardais encore dans leur direction.

Je regardais toujours quand une étincelle a flambé au ras de l'horizon, une étincelle qui est devenue en une fraction de seconde une boule de feu d'un éclat aussi intense que si un soleil nain avait brusquement pris naissance à la surface de la mer.

CHAPITRE XIX

J'ai fermé les yeux et je me suis détourné. Mais j'avais encore l'image imprimée dans mes prunelles, cette empreinte de feu, douloureuse et tenace : l'éclair vertical incandescent qui montait en s'épanouissant, creusant un puits ascendant dans la sombre tourbe du ciel d'Hydra. J'avais encore les yeux fermés, j'étais encore courbé, tassé sur moi-même, quand le grondement sourd m'est arrivé dans les tympans, le colmatant avec une tonne ou deux de gravats comprimés par une pression titanesque. Le souffle a suivi presque aussitôt, faisant bondir l'hydrotraceur sur la crête des vagues. J'ai eu l'impression que mon estomac et tout ce qui s'y rattachait me tombaient au fond de la cavité abdominale, puis remontaient vers ma gorge, puis retombaient, et remontaient encore... Mais, par miracle, je n'ai pas vomi. Je me suis secoué intérieurement, je me suis tourné à nouveau vers l'arrière de l'embarcation.

Là-bas, à des kilomètres de distance dans la nuit, au fond de l'enfer, un cylindre fluorescent tremblait sur sa base, flou et crépitant, s'évasant en une large coupe débordante sous la frange obscure du ciel qui l'absorbait comme un buvard. C'était l'eau vaporisée par l'explosion, qui nimbait le couloir foré dans l'atmosphère par les gaz en ignition. Le grondement a roulé, roulé, comme un coup de tonnerre qui rebondit d'écho en écho

dans un labyrinthe de vallons encaissés. Il a fini par s'éteindre quand même, ou alors par ne plus faire qu'un avec le fracas des vagues déferlantes sur le dos duquel notre embarcation jouait à saute-mouton, en bas, en haut, en bas, en haut.

Je me suis redressé tout à fait, appuyant mon dos au tableau de bord devant lequel Sudrud s'était assise à nouveau, le buste raide et la tête droite. Ou alors elle n'avait pas bougé, me laissant seul à la réaction panique qu'avait provoquée en moi la peur de l'atome broyé. Mais maintenant c'était fini, fini. L'hydro avait cessé de casser son erre à angle droit, le mini raz de marée l'avait dépassé ou avait été distancé. L'engin continuait sa course aveugle au cœur de la nuit, ouvrant l'océan de son étrave dans une irrésistible pulsion que le roulis ordinaire ne faisait qu'épauler. La pluie frappait toujours l'œuf de verre du cockpit, et, là-bas, le pilier incandescent s'était transformé en une vague aurore boréale qui soulignait l'horizon noyé d'une barre orangée sombrant peu à peu. Mais j'avais toujours l'empreinte au fond des yeux, qui éclaboussait mon champ de vision de papillons bleus battant des ailes, et au fond des oreilles le ronronnement grave d'une scie lancinante.

C'était fini. *Fini* : la base avait explosé, la pile avait divergé pour une raison ou une autre, et tout avait pété, tout avait été transformé en atomes tournoyants. Alec — ce qu'était devenu Alec, avait été transformé en atomes tournoyants. Lourdemment, j'ai dit à Sudrud :
— La pile a explosé.

Elle a tourné son fin et beau visage vers moi. Bien qu'il n'y eût pas de vent sous le cockpit étanche, ses cheveux d'or blanc avaient l'air de voleter. Et ses yeux étaient plus verts que jamais dans la pénombre de l'habitacle éclairé seulement par les lumières multicolores du tableau de bord. Sudrud était belle, plus belle que jamais, d'une beauté que j'ai pour la première fois trouvée complètement irréelle, une beauté dangereuse

et inhumaine. Elle m'a regardé longtemps, elle m'a sondé longtemps ainsi, énigmatique, impénétrable, absente et en même temps immensément présente. Et puis elle m'a dit doucement :

— Je sais. C'est moi qui ai fait diverger la pile.

J'ai secoué la tête et les épaules. J'ai passé la paume de ma main sur mon crâne. J'ai eu l'impression de sentir de l'os sous ma main, pas une peau ordinaire de crâne chauve. Je n'avais pas l'habitude de rester ainsi sans chapeau. J'étais désorienté. J'aurais aimé pouvoir me mettre quelque chose sur le crâne, me couvrir, me protéger. Je n'avais pas très bien entendu ce que m'avait répondu Sudrud. J'ai détourné les yeux, je lui ai dit :

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Tu m'as fort bien comprise, Val. C'est moi qui ai levé les sécurités de la pile. Je l'ai fait juste avant qu'on embarque. Il ne devait rester aucune trace de la base. Ni du résultat monstrueux des recherches qui y étaient effectuées...

J'ai souri, et mon sourire s'est transformé en ricane-ment. Les mots de Sudrud me parvenaient à travers une curieuse épaisseur d'atmosphère qui les rendaient, pâteux, brouillés, pratiquement inaudibles. Avec un effort gigantesque, car l'épaississement de l'air m'atteignait moi aussi, j'ai prononcé :

— Je ne comprends vraiment rien à ce que tu me dis...

— Eh bien, tu vas comprendre, m'a-t-elle répondu. J'ai commencé par tuer Maltan, la nuit où il a reçu le message de la Flotte. Je savais qu'un tel message était sur le point d'être transmis et j'ai eu la chance de pouvoir gagner le bloc com un peu avant qu'il arrive. Tu dormais et Maltan n'avait aucune raison de se méfier de moi. Ensuite j'ai tué Iniès. Il n'était pas très difficile de trafiquer son respirateur. Et avec la tension qui régnait sur le bac à ce moment-là, je pouvais raisonnablement penser que les soupçons de Gore finiraient par se porter sur Ygra. Je n'ai eu qu'à lui dire que je l'avais vue près

des scaphandres, la nuit précédant l'expédition. Tu connais la suite. Et ce que tu ne connais pas, tu peux le deviner...

J'ai recouvert mon crâne de mes deux mains. Je me sentais tellement nu, sans mon Stetson ! Je ne voulais plus regarder Sudrud. Je ne voulais plus l'entendre. Ce qu'elle disait ne me concernait pas. J'aurais même bien voulu qu'elle se taise, qu'elle se taise, qu'elle arrête son verbiage sans signification.

Mais elle a continué à parler.

— Vous aviez raison depuis le début, vous les Hommes. La vérité n'est pas très différente de ce que vous pensez. *Nous* venons bien du centre de la galaxie — d'un amas d'étoiles que vous n'avez jamais répertorié. Et notre race a atteint son âge adulte il y a des millions de vos années. Qu'importe son nom, puisqu'il *nous* désigne de la même manière que le terme *humain* vous désigne. Mais notre expansion dans la galaxie est beaucoup plus lente que la vôtre semble s'annoncer. La première rencontre entre nos deux peuples a été le fait du hasard. Un hasard inéluctable, bien sûr. Seulement, contrairement à ce qui a été annoncé par la Flotte terrienne, c'est bel et bien vous qui avez déclenché le premier acte d'hostilité. Depuis, *nous* vous observons — en *nous* défendant quand c'est nécessaire. La guerre... mais ce terme est impropre — vous semble durer depuis longtemps ? Pour *nous*, c'est moins qu'une seconde dans le cours du temps qui est imparti à notre peuple. Pourquoi se hâter, dans un sens ou dans un autre ? Nos conciles n'ont pas encore pris de décision. Certains d'entre *nous* voient en la race humaine un grave danger pour notre peuple. Mais nous sommes d'essence pacifique et, si *nous* n'hésitons pas à *nous* défendre, il est hors de question pour *nous* de vous éliminer comme espèce. Mais un contact direct et brutal n'est pas non plus sans risques pour vous : la rencontre de deux... humanités situées sur deux échelons différents de l'évolution peut se transformer en un véritable ethnocide en ce qui

concerne la plus faible. Tu constates qu'une solution simple et primaire est encore lointaine.

Sudrud s'est tue. L'hydro continuait de tracer son chemin dans la nuit, à travers la pluie cinglante, vers nulle part. La densité de l'air autour de moi était telle que je ne pouvais plus bouger. Je crois seulement être parvenu à murmurer :

— Tais-toi...

— Je ne me tairai pas, Val, a dit Sudrud d'une voix sèche et dure qui a pénétré ma couche de coton comme une épée. Il faut que tu m'écoutes, jusqu'au bout. Il faut que tu me croies, et que tu me comprennes. Je t'ai dit que notre peuple étudie le tien. *Nous* en avons les moyens. *Nous* avons la possibilité de nous infiltrer parmi les Humains, sans que vous vous en doutiez. C'est ce que j'ai fait, ici, sur Hydra. *Nous* connaissons l'existence des bases de recherche bactériologique et génétique destinées à trouver une arme contre *nous*. Crois-tu que *nous* pouvons laisser faire ça ? Notre peuple suit le vôtre pas à pas, Val... *Nous* avons capturé la navette qui amenait sur Hydra la tératologue centaurienne Sudrud Elson. J'ai pris sa place. Un « jeu d'enfant », comme vous diriez. Je devais savoir si les expériences entreprises sur Hydra pouvaient aboutir à quelque chose de véritablement dangereux pour *nous*. Et, dans ce cas, supprimer la base.

Sudrud s'est tue à nouveau. Le grondement du moteur de l'hydrotraceur était sourd et régulier. Mes mains ont quitté mon crâne et j'ai senti mes poings se refermer contre ma bouche. Il fallait que je respire lentement et calmement. Il fallait... mais Sudrud parlait encore.

— Les autres bases similaires ont été infiltrées de la même façon. Mais j'ai joué de malchance : l'astroconque qui me transportait et a arrêté la navette a été repérée par une unité de la Flotte en translation dans le système. Je ne pouvais rien faire. Ma conque n'était pas un engin de combat. Je savais que l'alerte vous serait

donnée tôt ou tard. Il fallait que j'agisse vite, pour avoir le temps d'étudier le résultat des expériences que vous meniez sur Hydra. J'ai eu par contre la chance d'arriver à un moment où, grâce à Alec et au valvaire découvert par Gore, elles atteignaient un stade extrêmement dangereux. Tu l'as constaté ! Mais je regrette encore d'avoir dû tuer. Contrairement aux Humains, *nous* ne sommes pas habités par la violence. En deux millions d'années, nous avons eu le temps de nous défaire de cette part primitive de *nous-mêmes*. Mais comme je te l'ai expliqué aussi, *nous* devons *nous* défendre. Et j'ai accompli ma tâche, comme il se devait.

Sudrud s'est brièvement détournée de moi pour fixer un point dans l'obscurité. Lorsqu'elle m'a à nouveau regardé, l'eau verte de ses yeux s'était imperceptiblement ternie.

— Maintenant, une astroconque va me recueillir et m'emmener loin d'Hydra. Je vais retourner chez moi, Val. Il est inutile que je cherche à t'expliquer ce que j'entends par ce terme : « chez moi ». C'est très loin, et ça te paraîtrait très étrange, tu sais. Dans moins de deux heures, un de nos vaisseaux vivants, guidé par des... des ondes que j'émetts, va venir me chercher. Mais il y a un problème. Ce problème, c'est toi, Val.

Sa bouche s'est modelée en un sourire dont la lumière sourde a flotté longtemps, même quand elle s'est remise à parler.

— Oui, c'est toi. Tu ne t'es pas demandé pourquoi tu es toujours en vie ?... Tu ne me l'as pas demandé ? Tu as raison, Val. Je ne saurais pas te répondre. Tu aurais dû y passer, comme les autres. J'ai failli te tuer, tu t'en souviens ? Et je ne l'ai pas fait. Je ne sais pas pourquoi, vraiment. Mais peut-être qu'à vivre parmi les Hommes, on finit par être contaminé par eux. Je veux dire : par les comprendre, par accepter un peu mieux leurs caprices de grands enfants, qui n'est qu'un désarroi profond devant l'univers. C'est le fardeau des races jeunes... Et puis, pour parler comme un Humain, je

pourrais dire aussi : je t'aime bien, Val. Je t'aime bien. Alors je te propose ceci : tu vas embarquer avec moi à bord de l'astroconque. Tu y... dormiras pendant un certain temps, et ensuite tu seras débarqué sur une planète humaine, ou une base orbitale. Cela n'offre pas de difficulté pour nous. Simplement, tu ne posséderas plus la mémoire de ce qui s'est passé sur Argos depuis que j'y ai débarqué. C'est une proposition honnête, non ? En tout cas je ne peux pas faire plus. Accepte, Val.

Mes poings serrés ont quitté mon visage. Je me suis décollé du tableau de bord. Je parvenais enfin à respirer correctement, et la brume qui s'était condensée autour de moi s'était diluée. Mais il fallait que je me secoue. Il fallait que je réponde à Sudrud. J'avais écouté son tas d'inepties. Toutes les phrases prononcées étaient stockées dans mon cerveau, comme des données dans un ordinateur. J'y avais accès. Mais le sens de ce discours ne m'était toujours pas compréhensible. C'était comme un discours crypté, dont je ne possédais pas le code. J'ai avalé ma salive, j'ai bredouillé :

— Je ne comprends toujours pas... Ce que tu dis n'a pas de sens. Tu délirés, ma pauvre vieille. Je... crois qu'il faut que tu te reposes. Que tu fasses le point. Quand tu te réveilleras...

— Val !

Sa voix a claqué comme un coup de fouet. Ses yeux étincelaient dans l'ombre de son visage.

— Val, je suis une *Autre*. Est-ce que tu vas enfin admettre ce que je te dis, stupide mammifère borné ! Je suis une *Autre*... Je suis la coupable, la meurtrière, l'espionne, l'ennemie infiltrée. Tu comprends ?

Une *Autre*... Le terme est passé sur moi comme une vague électrique. J'en suis resté tremblant. Mes mains tremblaient, tout mon corps tremblait. Une *Autre*. Elle avait prononcé le mot. *Le mot*. Des éclairs éblouissants traversaient mon cerveau, parasitaient mes échanges neuroniques. J'avais l'impression que j'allais exploser,

me transformer en un geyser de feu atomique, en une gerbe d'atomes qui iraient se perdre dans le ciel pluvieux d'Hydra.

Cependant j'ai réussi à parler encore un peu.

— Comment veux-tu que je te croie ! Une *Autre...* L'autre jour tu prétendais être une droïde ! Deux races stellaires ne peuvent pas être si semblables... Et les tests, tu les oublies ? Ce que tu dis ne tient pas debout...

— Nos deux races ne sont pas semblables, Val. Je ne suis pas telle que je parais être. Notre espèce vient du centre de la galaxie, je te l'ai dit. *Nous* avons évolué au milieu de pressions gravifiques et radiantes sans commune mesure avec ce que vous connaissez sur votre Terre. Notre corps est capable de s'adapter à des conditions physiques qui tueraient instantanément un être humain. *Nous* pouvons changer, à notre guise. *Nous* transformer. Prendre n'importe quelle apparence. L'apparence humaine, par exemple. Cette faculté fait partie de notre héritage génétique. *Nous* sommes des plasmoides, des métamorphes. Pour *nous* infiltrer parmi les Humains, nous devenons des Humains. Totale-ment. Lorsque j'ai intégré le schéma caryotypique de la tératologue Sudrud Eslon, je suis devenue elle, totale-ment — même si je me suis amusée à devenir un peu plus jolie... J'ai absorbé tous ses souvenirs du même coup, et c'est pour ça qu'il était impossible de me détecter par hypnose. Mon cerveau actuel est le sien. Je suis comme un clone d'elle, une *chimère* faite femme humaine. Naturellement, ma structure génétique est bien celle de mon espèce. Sinon je ne pourrais pas me transformer à nouveau. Mais lorsque Alec m'a fait une biopsie, il a suffi que je transfère quelques centimètres cubes de ma chair en structure génétique humaine pour que l'appareil d'analyse soit abusé. Je pourrais aussi ajouter que si je n'ai pas voulu faire l'amour avec toi, ni avec quiconque, cela ne tient pas à des raisons physiques, mais psychiques. *Nous* ne *nous* reproduisons pas... et puis peu importe. J'ai juste inventé ce prétexte, être

une droïde, pour gagner quelques jours. Tu es convaincu, maintenant ?

A nouveau je ne pouvais plus parler. Les décharges électriques dans mon cerveau brouillaient ma vision, me soudaient les mâchoires, transformaient mon corps entier en un ensemble confus de réactions anarchiques. J'ai juste pu secouer la tête, de droite à gauche — juste pu crier *NON NON NON NON*, silencieusement.

— Très bien, a dit calmement Sudrud. Tu l'auras cherché... Vois donc *ce que* je suis.

A un mètre de moi, la silhouette de Sudrud a bougé, s'est déformée. Une tridi floue, une forme indécise entrevue derrière une vitre couverte de buée. J'ai voulu crier. Mais mes mâchoires étaient toujours soudées. J'ai voulu tendre les mains vers Sudrud, vers cette image qui se troublait de plus en plus, qui perdait ses couleurs et sa spécificité humaine. Mais je ne pouvais pas. N'avais-je pas fait un rêve où je voyais Sudrud fondre devant moi, quelques nuits auparavant et en même temps si loin dans le passé, avant que le cauchemar se referme sur nous ? J'avais peut-être fait un rêve semblable, oui, un rêve où je voyais Sudrud se dissoudre, devenir une horrible créature molle et visqueuse, au corps couvert de cloques putrides...

Peut-être rêvais-je encore, maintenant, devant ce corps qui fondait comme du beurre et coulait à mes pieds sur le pont de l'hydrotraceur lancé dans la nuit. Peut-être que je rêvais, oui. Et ma bouche s'est ouverte, et ma gorge s'est gonflée sur un cri. Je me suis mis à crier, pour faire cesser le rêve, pour me réveiller. Je me suis mis à crier, et en même temps je sentais ma paume droite crispée sur la crosse de mon laser, et mon index crispé sur la détente de l'arme.

Je criais. Le laser crachait ses larmes rougies. Je criais, je criais, je criais, mais je ne me réveillais pas.

Et je continuais de tirer.

CHAPITRE XX

L'étincelle jaillit dans ma tête. L'ordre. Je ne suis plus maître de moi : je dégaine en une fraction de seconde, je braque mon laser de poing droit devant moi, sur l'horrible forme tentaculaire qui agite ses bras mous et squameux dans ma direction. Je presse le plot de tir. Le trait rubis du laser fore des puits suintants dans la répugnante masse gélatineuse, la découpe en lamelles, transforme le monstre en un tas de déchets organiques huileux.

Il est mort. Le monstre. *L'Autre*. Je l'ai tué. J'ai fait mon devoir, j'ai abattu l'impitoyable adversaire de la race humaine. La haine fait place à la joie. J'exulte.

Et une nouvelle étincelle de haine prend naissance dans mon cortex, enflamme mon thalamus. Un nouvel ordre : tuer.

Le monstre abject se dresse devant moi, ouvrant dans ma direction une gueule éructante hérissée de crocs luisants de venin. Ses pattes griffues labourent le sol, ses ailes membraneuses battent au-dessus de son dos corné. Je braque mon MM C-16 sur la hideuse créature, je presse la poignée qui libère la charge de plasma. Le dragon s'embrase, explose, se racornit sous la brûlure solaire. Très vite il ne reste plus rien du monstre, juste une empreinte de cendres fumantes sur le sol.

J'exulte. La joie a remplacé la haine. J'ai vaincu un *Autre* — cet impitoyable ennemi de la race humaine.

Mais une forme monstrueuse se condense devant moi, caparaçonnée, pinces claquantes, mandibules broyeuses en action. Etincelle. Haine. Ordre. Je braque mon lance-charge sur le monstre, je tire. Explosion de chitine. Le monstre est mort. L'*Autre* est mort. J'ai vaincu. Joie. Délire de joie... Je tire, je tue, je tire, je tue. Déclat, haine, joie. Mais tout est si brouillé dans ma tête ! Etincelle, ordre, action... Ou suis-je ?

Je me sens vidé, sans énergie, sans réaction. Je n'ai plus la force de tenir debout. Je me laisse tomber sur les genoux. Je lâche mon arme brûlante. J'ai tiré, tiré, jusqu'à épuisement de la pile. Le monstre est mort.

Mais quel monstre ? Tout est si confus...

Confus ? Non. Je sais maintenant où je suis : je suis au camp d'entraînement de Josas III. C'est là que je subis ma préparation spéciale, avant de faire le long voyage jusqu'à Hydra. C'est là que je reçois... que j'ai reçu cette imprégnation thalamique : l'ordre de tuer immédiatement et par tous les moyens ce que je peux reconnaître comme étant un *Autre*, où qu'il apparaisse, sous quelque forme qu'il se présente.

J'exulte. La programmation a porté ses fruits mortels. J'ai été mis en présence d'un *Autre*. Je l'ai vaincu. Je l'ai tué. Alors pourquoi l'exultation se change-t-elle en cette émotion brouillée, mouillée, où mes facultés de haine et de combat chancellent et se perdent ?

Que se passe-t-il ? Que s'est-il passé ?

Le brouillard s'est retiré complètement de moi, comme une seconde peau qu'on arrache. J'ai ouvert les yeux, et mon esprit aussi s'est ouvert. J'ai compris. Et c'est à ce moment-là je crois que j'ai commencé à crier.

Je n'étais plus à Josas. C'était le passé, ça. J'étais sur Hydra. J'étais sur Hydra, et j'avais parfaitement obéi à la programmation qu'on avait jadis introduite en moi, qui avait été effacée de ma conscience mais était restée blottie dans mon inconscient : en présence de l'ennemi,

en présence d'une créature qui s'était elle-même désignée comme un *Autre*, j'avais tiré.

Je ne me réveillais pas. Le cauchemar continuait. J'étais en plein dedans, là, à bord de cet hydrotraceur fou qui continuait sa course sans but dans la nuit.

Le cauchemar, c'était cette flaque innommable de matière à moitié carbonisée qui s'étalait sur le pont de l'embarcation, cette soupe biologique encore agitée de tremblements, de frémissements, et où parfois se remodelait pendant quelques secondes une main aux doigts tronqués, ou la courbe très reconnaissable d'une épaule, ou une moitié de visage à la bouche béante, et où un œil désorbité nageait comme une bille verte dans une mare argileuse travaillée par un feu intérieur mourant.

L'odeur qui sourdait de ce magma était terrible. J'ai vomi, sans cesser de crier, de crier, de crier. Je crois que j'aurais voulu me vider en entier, me liquéfier moi aussi, me mêler à ce qui avait coulé sur le pont. Et l'horreur a monté d'un cran : une voix rauque et grave, qui n'avait plus rien d'humain, a modulé longuement un seul mot, *Domage...*, avant de s'éteindre dans un dernier clapotement, avant que la flaque boueuse se fige dans l'immobilité.

J'étais bien éveillé, désormais. Je vivais. Mais cette vie qui m'était offerte n'était qu'un cauchemar hurlant.

J'étais seul, abandonné sur une boule liquide hostile. La Flotte ne reviendrait jamais me chercher. Et ce navire des *Autres* ? Probablement pas non plus, puisque les ondes biologiques émises par... par *Sudrud* avaient cessé avec sa mort.

Sudrud. Je l'avais tuée. C'était une fille étrange et douce, belle et énigmatique, qui avait réussi à redonner un peu de chaleur humaine à mon cœur sec et à mon esprit habité par la dérision. Et je l'avais tuée.

Mais le plus terrible n'était pas que je l'eusse tuée. Le plus terrible était qu'en vérité cette fille n'existait pas, n'avait jamais existé que par et dans une minime escarmouche d'une guerre absurde.

C'est pour ça, je crois, que je criais.

Et du temps a passé. Qui sait où je suis, aujourd'hui. Et qui sait où vous êtes, vous qui me lisez. Mais une chose est sûre : si vous écoutez bien le silence, au plus profond de vos nuits, vous devez pouvoir m'entendre.

Car je crois que je hurle encore.

FIN

*Note : On retrouvera prochainement Val Elkaïch dans
LE PREMIER HYBRIDE, à paraître dans cette collection...*